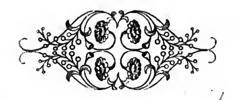


ANGLETERRE

PAR

ALFRED MICHIELS.

TOME PREMIER.



La Haye.
CHEZ LES HÉRITIERS DOORMAN.

1844

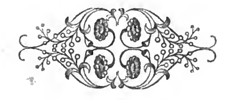


ANGLETERRE.

PAR

ALFRED MICHIELS.

TOME PREMIER.



La Haye.

CHEZ LES HÉRITIERS DOORMAN.

1844

ANGLETERRE.

TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avions atteint de bonne heure la ville de Boulogne. Le steamer anglais ne devait partir que dans la soirée : j'eus le temps d'examiner le port que forme l'embouchure de la rivière Liane et que le reflux avait laissé presque entièrement à sec; des goelands y piétinaient au milieu de la vase, cherchant leur nourriture et faisant de longues traites, avec cette marche rapide qui distingue les oiseaux de mer. A droite et à gauche s'élèvent deux collines : la première est la plus considérable et la plus importante. Là se trouve situé ce qu'on nomme la ville haute, ancienne commune gothique dont les remparts existent

encore ; elle a même, outre ses fortifications, un vieux beffroi, portant à ses angles des tourelles suspendues ; un palais épiscopal, une église sous l'invocation de Notre-Dame et des bâtiments monastiques. Entre les deux hauteurs s'allonge la ville basse, où l'on remarque, pour toutes curiosités, la paroisse de Saint-Nicolas, monument jésuitique du plus mauvais goût, que surmonte une flèche en ardoise, et la nouvelle paroisse que l'on construit. Boulogne est, au reste, un avant-poste de l'Angleterre : non-seulement on y parle la langue de nos voisins comme la nôtre, mais tout y a une physionomie britannique, depuis les habitations jusqu'à la nourriture.

Derrière la ville s'étend un large plateau, qui domine l'Océan. Le 15 août 1804, jour de la fête de Napoléon, cent mille hommes s'y trouvaient réunis, sous les ordres du maréchal Soult. Ils étaient groupés en demi-cercle dans une sorte de vaste amphithéâtre naturel. Au milieu se dressait le trône de l'empereur, sur lequel flottaient les drapeaux des nations vaincues par son génie et par l'intrépidité française. Les cœurs battaient, mille rêves de gloire traversaient les esprits : Bonaparte allait fonder l'ordre de la Légion d'honneur. Deux mille tambours le saluèrent, puis la fête commença. Tous ceux qui devaient être décorés formaient des pelotons placés devant

chaque colonne. Le général prononça un discours terminé par le serment obligatoire, que les élus répétèrent : on leur distribua ensuite les croix déposées dans le casque de du Guesclin. Le nouveau prince redoublait ainsi le courage, l'attachement de ses soldats; en homme supérieur, il savait distinguer le mérite et lui donner de justes récompenses; il était trop fort pour connaître l'envie, et soutenait son propre talent de tous les talents qu'il découvrait. L'Angleterre menacée frémit sans doute, quand la brise lui apporta le murmure de cette foule enthousiaste, quand les acclamations des légionnaires parvinrent sur ses bords, mêlées aux plaintes de la vague expirante.

L'armée voulut qu'un monument rappelât le souvenir d'une aussi grande cérémonie. Elle éleva la moitié d'une colonne, dont elle n'eut point le temps de construire le faîte. On l'a terminée en 1841, par l'ordre de Louis-Philippe ; debout au sommet de la falaise, elle regarde les côtes de l'île ennemie et semble lui donner une leçon perpétuelle.

De cet endroit mémorable, aujourd'hui si tranquille, je descendis par d'abruptes chemins sur le rivage de l'Océan. Le flux touchait à son dernier terme; une grève immense brillait au soleil, trempée d'eau marine, couverte de roches singulières : de hautes dunes en tracent les limites. Ni

le sable, ni la pierre n'en forment la substance : elles se composent de terre commune; des sources peu abondantes y filtrent lentement, délayent ce milieu mobile et enduisent d'une boue livide les parois perpendiculaires. D'autres portions plus sèches présentent un plus bel aspect; de nombreux détours varient la côte, et l'œil en suit les lignes fuyantes jusque dans la brume lointaine. Sous mes pieds, une foule d'étranges productions appelaient mes regards : les houx de mer et le *fucus vesica* aux cellules remplies d'air, enveloppaient les rochers comme d'humides manteaux ou traînaient sur le sable ondulé par les vagues. Les coquilles les plus diverses, telles que les nérites, les pectens, les oursins, les volutes, étoilaient la plage ; on y voyait reluire la méduse transparente, semblable à une masse de gélatine, des anémones, des soucis de mer, bizarres mollusques, dont les nuances charment l'œil en expliquant leurs noms, mais dont les formes déconcertent.

Le lépas est indubitablement la plus étrange de toutes ces créatures ; il a pour corps un tube souple, glissant et bleuâtre, pareil à un fragment de viscère, plein d'un liquide diaphane, qui jaillit lorsqu'on perce l'enveloppe. Aux deux extrémités du tube se trouvent un appareil formant ventouse et une sorte de griffe entourée

de trois coquilles : le premier fixe l'animal aux corps durs, le deuxième est sa tête munie de tentacules ; il peut l'abriter sous ses trois valves ou l'en faire sortir, quand il veut happer une proie. Ils se réunissent le plus souvent par groupes nombreux. Je vis une planche, longue au moins de quatorze pieds, entièrement couverte de ces hideux boyaux, qui se tordaient et s'entremêlaient : débris d'un naufrage, elle avait, selon toute vraisemblance, longtemps flotté sur la mer, et un souffle orageux l'avait échouée sur la côte.

Mais ces curiosités secondaires s'éclipsaient devant la face majestueuse de l'Océan. Trois lames toujours pareilles escaladaient la plage, puis retombaient dans leur lit, avec un son rauque et formidable. Elles avaient une marche si régulière qu'elles produisaient une espèce de musique sauvage. Le nombre de ces flots change selon les côtes ; depuis la création, il est resté le même sur chaque grève. Le jour et la nuit, pendant la froide saison et pendant les mois d'été, ils se brisent invariablement contre leurs bords. Les siècles passent, les nations meurent, les empires s'écroulent : le temps, qui n'épargne aucune chose, ne modifie point la mélopée de ces vagues éternelles.

Celui qui n'a vu ni la mer, ni les monts,

ignore la puissance et la beauté de la nature. C'est là seulement qu'elle révèle toute sa grandeur. Au milieu des plaines, elle ne sort pas d'une médiocrité prosaïque; elle montre une sollicitude maternelle pour les besoins de l'homme et ne l'entoure que d'objets doux et gracieux. Elle a déployé ailleurs les emblèmes de sa majesté impériale. Elle nous donne alors une idée de l'infini, soit en hauteur, comme dans les Alpes, soit en longueur et en largeur, comme sur les abîmes de l'Océan. L'âme vole au ciel ou plonge à travers l'espace; étonnée de ces formes radieuses, elle s'oublie elle-même pour s'identifier avec elles : noble et intime plaisir qu'elle met au-dessus de toutes les joies. L'esprit aime à franchir les limites de son existence particulière, à embrasser une plus large vie, dût-il se perdre au sein de l'immensité.

L'aspect du gouffre amer cause d'autant mieux cet effet, que rien n'y semble disposé en vue de notre race. L'étreinte de ces flots est mortelle pour nous, et le navigateur altéré ne peut même les porter à sa bouche dans l'espoir d'éteindre sa soif. Des monstres voraces les parcourent et menacent les imprudents que leur calme engage à s'y fier; les vents règnent sur cette plaine mobile, dont l'étendue et les crises violentes effrayent la pensée. Tout y annonce une destruction in-

faillible, aucun indice de salut n'y entretient le courage ; un mal mystérieux vous y frappe soudain comme un lugubre pronostic. Les végétaux, les animaux, qui en peuplent les solitudes, étonnent le regard et troublent l'esprit par leur caractère singulier, par leurs formes hétéroclites : on sent qu'ils n'ont point été faits pour nos yeux, que le monde de l'homme cesse au bord des mers. Elles sont le reste du monde primitif, muet empire des léviathans. Aussi remplissent-elles le cœur de tristesse, après avoir flatté l'imagination : perdu au milieu de l'éternité, de l'immensité, on éprouve encore le malaise d'un hôte inattendu, qui pénètre dans un séjour ennemi, où la froideur l'accueille, où la haine l'environne.

Tandis que je me promenais sur la côte, le soleil avait abandonné l'horizon. Une masse de vapeurs confuses, rougeâtres, un embrouillement de lignes, de formes, de couleurs indécises, tachait, pour ainsi dire, le firmament et les vagues de l'ouest. Elle peignait de tons faux l'écume déployée en écharpe le long du rivage. Les mouettes, les pétrels commençaient à faire entendre ces cris lugubres qu'ils prolongent très-avant dans la nuit, et dont rien ne saurait exprimer la désolante tristesse. La bise de mars y joignait ses lamentables soupirs. L'ombre arrivait par

degrés, mêlant ses terreurs aux terreurs de l'abîme, et son incertitude au vague d'un élément sans bornes. La mer devenait sombre, tragique, effrayante, comme une âme désespérée. On eût dit que le jour ne devait plus renaître, que la solitude et la mort s'emparaient du globe, et que le murmure des flots allait bruire à jamais dans des ténèbres infinies. L'homme le moins sensible aurait eu besoin d'un effort pour ne pas pleurer.

Saisi par le mélancolique attrait de ce tableau, je dus toutefois m'en éloigner et prendre le chemin de la ville. A peine y étais-je rentré depuis dix minutes que la cloche du départ sonna. Je montai sur le bateau à vapeur *le Harlequin,* nous passâmes entre les deux jetées en pilotis, et foulâmes cette onde menaçante que j'avais contemplée du bord avec une si profonde émotion. Elle me rappelait malgré moi un usage de la Bretagne. Lorsque les petits paysans de l'Armorique s'apprêtent à se baigner, ils trempent avant tout leur main droite dans la mer, et font le signe de la croix, en priant Dieu de ne pas les abandonner au pouvoir de l'élément redoutable : ils n'oseraient s'y jouer sans l'appui et la surveillance du maître rigoureux qui contient les vents ou déchaîne les tempêtes. On éprouve un sentiment analogue quand on voit fuir derrière soi la

plage hospitalière, qu'on affronte les espaces dont la nature nous a bannis, et où l'adresse du pilote ne sert à rien si les flots ne restent calmes. Nous avions, au surplus, un assez beau temps ; les vagues étaient peu fortes et toutes les constellations illuminaient le ciel. Une autre étoile brillait à la proue du navire : c'était le phare que porte chaque bâtiment pour prévenir les rencontres. Une aussi faible lueur n'éclairait point notre marche, et les roues du vaisseau frappaient dans l'obscurité le noir visage de l'Océan.

Je me promenais sur le tillac depuis une heure sans avoir souffert de l'oscillation du paquebot, lorsque le froid m'ayant contraint de descendre à l'intérieur, je fus saisi du mal de mer avec une étonnante promptitude : je restai comme anéanti jusqu'au premier éclat du matin. Il y a dans le monde des choses bien humiliantes !

Le roulis cessa pourtant peu à peu ; le soleil, comme un ange de lumière, déploya ses ailes d'or au-dessus de la France : nous labourions les eaux de la Tamise. Les rives du fleuve nous apparaissaient bien loin, bien loin : ce n'était guère que des lignes presque imperceptibles. La plupart des voyageurs étaient sur le pont, se remettant des fatigues de la nuit. Un Anglais d'une quarantaine d'années me présenta cordialement

une gourde pleine d'eau-de-vie, et j'acceptai son offre. Autour de nous voguaient des embarcations toujours plus nombreuses ; les deux côtes s'exhaussaient : des villages, des châteaux, des prairies, des arbres, des buissons, de tortueux chemins s'y dessinaient poétiquement dans la vapeur de l'aube. Mais la foule des navires, s'épaississant à chaque minute, absorbait toute notre attention. Le fleuve n'en porte d'habitude pas moins de cinq mille, auxquels il faut ajouter trois mille bateaux. C'est une cité flottante qu'habite une population de marins. Nous dépassâmes Gravesend, nous aperçûmes la noble enceinte de Greenwich, les bastions, les créneaux de la Tour, et fîmes halte à côté du pont de Londres, devant la façade ionique de la Douane ou *Custom-House*. J'y laissai mes bagages qu'on devait me rendre le lendemain, et qu'il était impossible d'obtenir plus tôt; délivré ainsi de tout embarras, je me mis à errer dans la ville. Le besoin de me dégourdir et une impatiente curiosité me poussaient également. Je savais depuis ma première jeunesse la langue du pays ; j'avais lu un grand nombre d'auteurs britanniques et rêvé bien des fois la terre des ménestrels. Je la connaissais par les livres, et brûlais de la voir. Je ressemblais à un homme qui devient amoureux d'une femme sur son portrait, s'extasie devant son image, puis

la cherche frémissant d'espérance, et tombe à ses pieds dans une sorte d'ivresse, quand il a trouvé sa demeure.

Le premier objet qui frappe la vue quand on prend la Douane pour point de départ, c'est une immense colonne dorique, haute de deux cents pieds. Une balustrade entoure le chapiteau, et des flammes de cuivre doré brillent sur la cime. On l'appelle par excellence le *Monument*. Aucun autre en effet n'a la même valeur historique : sans les inscriptions gravées à sa base, on ne peut s'expliquer l'état et la configuration actuelle de Londres. Elles portent qu'il fut érigé en mémoire du grand incendie de 1666, qu'on l'entreprit au bout de cinq ans, et l'acheva six ans plus tard. La moderne Babylone doit à cette épouvantable catastrophe l'honneur d'être la ville la mieux bâtie de l'univers.

Il y a dans l'existence des peuples, comme dans la vie des particuliers, certains moments qui semblent désignés pour leur perte. La nature et les hommes, les événements accidentels et les causes nécessaires, forment une ligue contre eux ; le malheur plane sur leur tête, ainsi qu'un oiseau de proie. L'année 1666 fut une époque de ce genre pour la Grande-Bretagne, et spécialement pour Londres. Une guerre désastreuse, où la marine de la Hollande portait à la marine

anglaise des coups terribles, fatiguait déjà la nation et obérait son trésor, quand une peste violente assaillit la capitale. Déchaînée en 1665, elle fit rage pendant treize mois. Comme l'ange exterminateur, elle franchissait toutes les portes et répandait la mort dans toutes les habitations. Des familles nombreuses disparurent, des quartiers devinrent solitaires ; le gramen envahit les cours et le silence de la tombe régna sous les plafonds. Il y eut des semaines durant lesquelles huit mille personnes expirèrent. Le commerce, l'industrie suspendirent leurs efforts. On entendait seulement de loin en loin des hommes qui passaient dans les rues et criaient d'une voix sinistre : Apportez vos cadavres. Le fléau ne détruisit pas moins de cent mille individus.

A peine finissait-il qu'un autre malheur éclata. Le 2 du mois de septembre 1666, à une heure du matin, le feu prit dans la maison d'un boulanger, qui faisait partie du Pudding-Lane. C'était un dimanche, et les habitants, après six jours de travaux, dormaient d'un profond sommeil, comptant sur un jour de loisir. Londres était alors une ville gothique ; des rues étroites, des passages tortueux, des demeures en bois dont le haut surplombait le rez-de-chaussée, permirent à la flamme de s'étendre avec une extrême promptitude. Elle couvrit bientôt un espace énorme. De

minute en minute son foyer s'agrandissait : un vent impétueux, qui soufflait de l'est, propageait au loin le désastre. Une si violente consternation frappa les habitants qu'ils ne songèrent point d'abord à isoler l'incendie ; on employa seulement les pompes au lieu de sacrifier les maisons adjacentes. La rivière même ne suspendit point sa marche ; les ponts étaient alors hérissés de bâtiments, selon la coutume du moyen âge ; l'élément destructeur les envahit, et un spectacle prodigieux se refléta dans l'eau. Des poutres, des éclats brûlants y tombaient et s'y éteignaient avec un aigre murmure. Cette ligne ardente, qui traversait le fleuve, semblait une route de l'enfer. La bise poussait des torrents de fumée, d'étincelles et de flammèches le long de son cours.

Le tableau que présentait la ville n'était pas moins sinistre et moins majestueux. L'embrasement, qui gagnait du terrain à l'est, à l'ouest et au septentrion, dévorait plusieurs quartiers : une mer de vagues incandescentes roulait au-dessus des toits, et formait de plus hauts tourbillons lorsqu'elle atteignait une église. La cathédrale de Saint-Paul rayonnait ainsi qu'un monument de bitume et de soufre allumé par le tonnerre. Cette éblouissante clarté peignait le dessous des nuages, qui fuyaient comme saisis d'horreur. La voix de la rafale, le craquement

des charpentes, le grondement de l'incendie, les clameurs de la multitude, le bruit des édifices croulant sur eux-mêmes, tonnaient sans relâche et composaient une lugubre symphonie. On aurait cru voir une seconde Gomorrhe, périssant, à cause de ses forfaits, sous la vengeance de Dieu.

Cependant l'aube se leva, morne et désolée : on ne peut dire qu'elle éclaira la ville, car celle-ci flamboyait comme une torche. Le roi et le duc d'York essayèrent en vain d'arrêter la conflagration ; elle brava leurs efforts et dura tout le jour. Une seconde nuit, plus terrible que la première, s'écoula sans permettre aux habitants de fermer les yeux; des milliers d'hommes, privés de leurs demeures, ne savaient où reposer leur tête, et ceux qui n'avaient point perdu leur logis n'osaient s'endormir à côté du brasier. Presque tous déménageaient, voulant au moins sauver leur linge, leurs ustensiles et leurs meubles. La foule suivait d'un œil désespéré les progrès du feu : tant de personnes naguère opulentes se trouvaient maintenant réduites au pain de la charité! Le fléau continua sa course envahissante jusque dans la nuit du mardi; le vent s'étant alors apaisé, il resta immobile, et le mercredi ne fut pas témoin de nouveaux malheurs. On espérait en être quitte; mais quand l'ombre eut ranimé les teintes sanglantes de la scène, la dévastation re-

recommença près d'Inner-Temple. On y mit cette fois un terme soudain en pratiquant le vide alentour. Ce fut la dernière conquête de la flamme; elle respecta depuis les bornes qu'elle s'était elle-même données, finissant de détruire tout ce qu'elle enveloppait.

La fournaise couvrait alors un espace de quatre cent trente-six acres, plus de six cents arpents ! Quinze quartiers y brûlaient dans toute leur étendue, huit autres en partie; quatre-vingt-neuf églises, l'hôtel de ville, quatre portes de la Cité, une foule de monuments, tels que des hôpitaux, des écoles, des bibliothèques, et treize mille deux cents maisons [1], bordant quatre cents rues, fumaient au soleil, dont elles obscurcissaient la lumière. Il n'avait pas éclairé, depuis les jours de Néron, une aussi grande catastrophe. On regarda comme un effet providentiel qu'au milieu d'un semblable désastre six individus seulement eussent péri, encore deux ou trois moururent-ils en se hasardant trop tôt parmi les ruines. Il fut impossible d'évaluer le dommage.

[1] C'étaient les cinq sixièmes du nombre total. Plusieurs de ces détails m'ont été fournis par une relation populaire que l'on vendait autour de Londres quelques jours après la péripétie.

La haine populaire attribua cette calamité aux papistes ; on prétendit qu'elle était leur œuvre, qu'ils avaient voulu exterminer les anglicans, rétablir le dogme catholique et plonger la nation dans la servitude. On grava cette calomnie sur le piédestal du Monument, et elle y resta jusqu'en 1829.

Quand la destruction fut terminée, de nouveaux embarras commencèrent. La plus nombreuse partie de la population n'avait point de retraites ; il fallut l'entasser dans les demeures qui avaient échappé aux ravages du feu, ou lui construire sur-le-champ des abris imparfaits. Quel travail d'ailleurs, quelle tâche exorbitante que d'enlever cette effroyable masse de décombres ! Et ensuite quel temps ne mettrait-on pas à rebâtir une ville aussi énorme ? Les choses ne pouvaient rester comme elles étaient cependant. La foule ne perdit point courage et se précipita sur l'immense ruine. On déblaya le sol avec une rapidité extraordinaire ; la bâtisse ne fut pas moins prompte, et, au bout de quatre ans, une nouvelle cité, plus durable, plus commode et plus saine, élevait dans les airs ses murs et ses toits de brique. On n'avait à regretter que la chute des somptueux édifices qui ornaient auparavant la capitale.

De ce nombre était la vieille église de Saint-

Paul. Commencée vers la fin du xie siècle, terminée en 1283, elle devait offrir quelques points de ressemblance avec Notre-Dame de Paris ; mais plusieurs accidents l'avaient déjà mutilée. Sa forme était celle d'une croix ; le tonnerre avait abattu un clocher splendide, qui se dressait au milieu et qui passe pour avoir eu 534 pieds d'élévation. La nef et une partie des ailes avaient été reconstruites selon la mode grecque [1]. L'incendie n'en laissa pas pierre sur pierre. Il fallut donc bâtir une nouvelle cathédrale : en 1674, des lettres patentes furent promulguées, qui nommaient des commissaires pour inspecter les travaux et chargeaient Christophe Wren de dessiner le plan. On se mit à l'œuvre en 1675 et on acheva la construction en 1710 ; un même architecte, un même directeur du matériel et un même évêque présidèrent à l'inauguration et au couronnement de l'entreprise. Des offrandes volontaires, une taxe spéciale, des allocations du parlement subvinrent aux dépenses ; le roi donna de sa cassette mille livres sterling chaque année : le monument coûta dix-huit millions et demi.

[1] On trouve ce monument décrit et gravé dans le *Monasticon anglicanum*, publié à Londres, en 1655, par Roger Dodsworth et Guillaume Dugdale.

Ce n'est, après tout, qu'un pastiche du fameux Saint-Pierre de Rome, ainsi que le Panthéon et l'Escurial, moins le soleil qui rayonne sur le dôme italien. Son portique se distingue par sa forme élégante, et rappelle, comme les édifices de la renaissance, les habitudes de l'art gothique. Deux pouvoirs contraires y luttent : les souvenirs de l'imagination chrétienne et l'influence de l'art grec. Il se divise en trois parties dans le sens vertical : au milieu, deux colonnades superposées que domine un fronton; à droite et à gauche, deux clochers. Le même nombre de divisions frappe les regards dans le sens horizontal : la colonnade inférieure et le bas des tours composent un premier étage, dessiné par un entablement ; la seconde colonnade et la portion moyenne des tours forment un deuxième étage, dessiné comme l'autre par un entablement; le fronton et les pyramides des clochers, celles-ci étant d'ailleurs bien plus hautes, constituent un dernier étage et un nouveau trait de ressemblance avec les portails de nos églises. Les colonnades sont placées comme les galeries du système ogival ; les flèches percées de jours nombreux et environnées de clochetons, les trois statues debout au sommet et aux angles latéraux de l'amortissement central, complètent la similitude. Il n'y a pourtant pas un détail qui ne

vienne de l'antiquité. Saint-Sulpice offre une disposition analogue, mais moins fidèle à l'esprit du moyen âge. Christophe Wren ne se doutait point, selon toute vraisemblance, qu'il imitait la *barbarie* gothique : n'eût-il pas rejeté, dans l'hypothèse contraire, ces formes qui le séduisaient, et qui eussent provoqué son dédain s'il en avait aperçu l'origine ? Éternel aveuglement des copistes ! ils se figurent qu'ils ressuscitent un art détruit, que la pureté du modèle passe dans leurs ouvrages, et ils produisent des monstres sans caractère, sans valeur, sans harmonie, sans force vitale !

L'embrasement de Londres tourna cependant à l'avantage exclusif de cet architecte. Il fut, à lui seul, chargé de rebâtir 53 églises, d'élever le Monument, la Douane, les hôpitaux de Chelsea et de Greenwich. Quelle immense carrière ! Nul homme de génie n'a rencontré une aussi belle occasion, et Wren n'était pas un homme de génie. Greenwich, dans cette foule de constructions, éveille seul quelque intérêt : les autres ne sont que de vulgaires édifices.

L'unique bâtiment que les flammes ne renversèrent point, ce fut l'hôtel de ville, nommé Guildhall. Ses murs étaient construits avec tant de solidité qu'ils restèrent debout sans fléchir et bravèrent l'ardente houle. On put lui rendre sa

splendeur, moyennant une dépense de 75,000 fr. La grande salle étonne par ses vastes proportions : elle a cent cinquante pieds de longueur, cinquante de largeur, cinquante-cinq de hauteur, et peut contenir sept mille personnes. Une immense fenêtre gothique s'ouvre à chacune de ses extrémités, offrant aux spectateurs des vitraux modernes. Huit groupes de colonnes établissent des divisions sur les parois : ils soutenaient probablement une de ces charpentes gothiques, peintes et dorées, pour lesquelles nos rivaux montraient tant de goût pendant le moyen âge; on lui a substitué une galerie, où se place un public de choix dans les occasions solennelles. Presque tous les ornements qui paraient cette pièce avant la terrible année subsistent encore ; ils datent du xve siècle, attendu que les fondements de Guildhall furent jetés en 1411. En 1789, on bâtit une nouvelle façade : les caprices de l'architecte et le style ogival y forment par leur union un mélange bizarre.

C'est dans l'énorme enceinte décrite plus haut que se fait l'élection annuelle du lord maire [1]. Le 29 du mois de septembre, les chefs des princi-

[1] On voit à Guildhall beaucoup d'autres pièces, mais moins importantes et décorées la plupart selon le goût moderne.

pales familles de la Cité y délibèrent à cet égard; ils ne peuvent choisir qu'un des aldermen; ceux-ci, au nombre de 25, ont eux-mêmes obtenu précédemment les voix des notables de leur quartier : ils représentent chacun un district et sont désignés pour la vie. Les suffrages se portent sur deux d'entre eux, qui paraissent devant un conseil formé de l'ancien lord maire et du reste des aldermen : il s'agit de donner la préférence à l'un ou à l'autre ; c'est ordinairement le plus âgé que l'on proclame. Deux shérifs annuels, dont le pouvoir embrasse non-seulement toute la ville, mais tout le comté, lui servent d'adjoints. Son règne commence le 9 du mois de novembre. On l'installe dans ses fonctions avec un éclat prodigieux. Une voiture de parade que lui fournit la Cité, voiture derrière laquelle marchent les carrosses des shérifs, ceux des aldermen et une troupe choisie d'électeurs en longues robes, le mène de Guildhall au pont de Blackfriars, où il monte une barque richement ornée, suivie des barques non moins riches que possèdent les différents quartiers pour l'usage de leurs députations. La flottille s'avance du côté de Westminster ; une foule de bateaux remplis de curieux voguent alentour. D'innombrables spectateurs bordent les deux rives de la Tamise et saluent de leurs cris la processien navale. Les musiciens

qu'elle porte font retentir le fleuve d'une bruyante harmonie, le canon y joint sa voix sonore et les matelots y mêlent les chants de leur profession. Le cortége descend à Westminster, puis s'achemine vers la cour de l'échiquier, où le lord maire prête serment et où le chef du trésor lui débite une harangue solennelle. La troupe visite après toutes les cours de justice, le greffier invitant les magistrats au dîner, qui a lieu le même soir. Ces formalités accomplies, on remonte sur les barques et on descend le fleuve jusqu'à Blackfriars-Bridge ; de là, on regagne l'hôtel de ville comme on s'en était éloigné le matin. Le banquet a lieu dans la grande salle : les ministres, les principaux officiers de la couronne, la haute noblesse et environ mille habitants de la cité, hommes et femmes, les plus riches d'entre les bourgeois, y prennent une part très-active et luttent de gloutonnerie. Cette fête coûte d'habitude trois mille guinées, dépense qui est à la charge du lord maire et des shérifs : ils doivent donc nécessairement jouir d'une belle fortune. Le premier, au surplus, touche dans l'année 8,000 livres sterling pour ses frais de représentation et il peut les porter jusqu'à 250,000 francs, voire jusqu'à 375,000. Il habite le palais de Mansion-House.

Des festins encore plus somptueux que le repas annuel du lord maire ont été servis dans les murs

de Guildhall. Un de ces dîners monstres éclipsa tous les autres par sa magnificence. Le 18 juin 1814, le prince régent, le roi de Prusse, l'empereur de Russie, la plupart des généraux qui venaient de combattre Napoléon, y furent invités. On ne leur présenta que de la vaisselle d'argent et les mets les plus rares; la première fut évaluée 5 millions, le régal seul coûta 625,000 francs. Caligula et Vitellius en auraient été jaloux.

L'abbaye de Westminster et la Tour de Londres sont encore des édifices gothiques dont l'érection a précédé la grande catastrophe; mais leur conservation n'a pas lieu de surprendre, ils étaient hors du foyer de l'incendie et n'eurent point à résister au violent tourbillon qui assaillait l'extérieur comme l'intérieur de Guildhall.

Outre le pilier solitaire dont nous avons parlé, un autre monument rappelle le désastre de 1666. Huit ou neuf mois après, Dryden publia un ouvrage intitulé : *Annus mirabilis*, l'Année des merveilles. Il décrit dans ce poëme l'embrasement de Londres. Un tableau si dramatique ne l'a pas inspiré, ou du moins sa verve a produit de tristes effets. Une recherche inutile et inopportune corrompt perpétuellement son langage; l'intérêt du fond est noyé sous le mauvais goût de la forme. Il peint de la manière suivante l'ex-

tinction de la fournaise : « Le Tout-Puissant jeta enfin un regard de pitié sur la ville et la miséricorde toucha doucement son cœur attendri; une portion de la capitale était détruite, l'impétueux fléau s'élançait pour attaquer le reste. Dieu prit une pyramide de cristal évidé, la trempa dans les eaux du ciel, en fit un large éteignoir et chaperonna les flammes qui se précipitaient sur leur curée. Les feux vaincus se retirent de toutes parts ou s'endorment gorgés d'aliments; les esprits domestiques montrent de nouveau leur face, et les petits dieux lares se glissent hors des foyers. » Si ce n'était pas un traducteur de Virgile qui eût écrit ces phrases, on les citerait depuis longtemps comme des épouvantails de ridicule, dans le but d'instruire et d'effrayer tous les élèves de rhétorique.

L'anéantissement de la vieille cité a eu pour la métropole deux avantages : la peste qui la désolait fréquemment a cessé d'y paraître ; il a fourni l'occasion bien rare, et je pourrais dire unique, de bâtir une capitale sur un plan voulu, comme si on l'érigeait au milieu d'une campagne déserte; la salubrité dont elle jouit en est la conséquence. A voir ces larges rues, trois fois grandes comme les belles rues de Paris, ces maisons peu élevées n'ayant guère que deux étages, ces carrefours spacieux où les voitures se croisent

sans le moindre embarras, ces larges trottoirs soigneusement dallés, ces *squares* pleins de verdure, de fraîcheur et de silence, où pépient les moineaux, où voltige le chardonneret, on comprend que l'air, y circulant avec une extrême liberté, y doit être pur, qu'il n'infecte jamais le sang de miasmes corrupteurs. La prévoyance a été portée jusqu'à ses dernières bornes : l'eau des pluies est la seule qui mouille la voie publique; nulle eau fétide n'y tombe d'aucun endroit. Sous chaque rue passe un canal où aboutissent les éviers de toutes les demeures; les liquides dont on a fait usage sont de la sorte immédiatement conduits à la rivière.

Londres cependant a encore la physionomie d'une ville incendiée. Par les plus beaux jours, la fumée de la houille y cache le ciel : on dirait la vapeur d'un embrasement. Le soleil la pénètre avec effort de ses rayons, qui prennent une couleur sanglante, et, reluisant sur les briques jaunâtres des façades, composent de ces deux nuances une sorte de nuance fantastique. Les demeures les plus vieilles n'ont pas, il est vrai, ce manteau de soufre orangé; mais la suie du charbon de terre les a rendues toutes noires. Le dôme de Saint-Paul offre de longues traînées obscures, mêlées d'endroits blanchâtres, comme si la flamme l'avait bruni dans une place et calciné

dans l'autre. Du sommet d'un grand édifice, Londres présente un aspect du même genre. Une brume d'exhalaisons l'enveloppe et lui donne, pour ainsi dire, un air scrofuleux. On penserait voir un gigantesque amas de broussailles humides, qui se consument lentement. La ville, sauf quelques traits, a donc gardé l'apparence que le feu lui imprima dans l'époque la plus périlleuse de son histoire, comme ces individus qu'un horrible malheur frappe dans leur jeunesse et qui en portent invariablement la tragique empreinte.

Aussi Londres gagne-t-il beaucoup à être vu, passé minuit; lorsque les habitants sont la proie du sommeil, que le fracas des voitures et le bruit de la multitude finissent de s'éteindre, que les cheminées ne lancent plus de vapeurs, le ciel, jusqu'alors voilé, montre son dôme radieux. L'âme s'épure à son tour, en contemplant la lumière des étoiles. Le regard plonge dans l'immensité, comme pour apercevoir le Dieu dont elle lui raconte la grandeur. Tout est si brillant là-haut, tout est si tranquille ! Tout y parle si bien au cœur un poétique langage, tout y flatte si bien l'imagination ! La ville, d'un autre côté, s'est embellie : les deux rangs de candélabres, qui longent les trottoirs, flamboient sans que rien en ternisse la splendeur; ils composent une

véritable illumination prolongée à l'infini. Chaque hôtel a de plus un réverbère fixé dans la porte, qui jette son éclat au dehors et sous l'arcade intérieure. Un *watchman* circule de loin en loin comme une ombre protectrice; nul effroi n'inquiète la pensée, ne trouble la rêverie. La solitude, le calme, les ténèbres qui enveloppent leur faîte et leurs retours, donnent aux monuments une expression imposante qu'ils n'ont pas durant la journée. Çà et là brille une lampe tardive; elle éclaire l'agonie, la spéculation ou l'ivresse d'un bonheur mutuel. Que d'intrigues, que de pernicieux projets cette nuit a suspendus! Que de haines, que de trahisons, que d'erreurs grossières dorment dans ces têtes alourdies par une mort transitoire, ou les remplissent de funestes songes! Ah! si tous les hommes se levaient un matin, brûlant d'une sainte passion pour la justice et la vérité! S'ils ne trouvaient plus en eux que charitables sentiments, glorieux désirs, sages principes! comme les maux qui empoisonnent la vie actuelle seraient affaiblis ou prévenus, comme un sort noble et doux rajeunirait notre espèce usée par la souffrance et l'inquiétude!

CHAPITRE II.

J'avais résolu de me promener plusieurs jours dans Londres, un peu à l'aventure, sans autre but que d'observer les mœurs et l'aspect général des choses. L'hôtel même où je fixai mon domicile m'offrit d'abord un sujet de remarques. C'était une pension bourgeoise qui ne s'ouvrait point pour tout le monde; il fallait y être présenté. Une pareille obligation trahissait déjà la méfiance britannique. Petite maison, au reste, bien close, avec des tapis de haut en bas. Deux vieilles Anglaises la tenaient et deux servantes d'Irlande étaient chargées du labeur, sauf le travail de la cuisine. Jamais certes domestiques

ne furent plus malheureuses. La haine que leur race éveille chez ses oppresseurs allumait perpétuellement la colère de leurs maîtresses; une tempête d'injures pleuvait sur elles du matin jusqu'au soir; des brutalités les accompagnaient souvent. Mal nourries, mal couchées, mal vêtues, elles apprenaient à connaître la justice et la charité humaines. Elles s'épuisaient pour satisfaire leurs despotes et n'y réussissaient point; je doute qu'on leur adressât dans toute l'année une parole bienveillante. Elles avaient un sentiment si profond de leur détresse qu'elles ne répondaient point aux insultes et ne gémissaient pas des mauvais traitements; leur œil avait fini par n'avoir plus de larmes. Pourquoi pleurer une infortune sans espérance?

Les pauvres filles n'étaient pas belles, je le confesse; mais elles ne m'en inspiraient pas moins une souveraine pitié. J'aime la nation gaëlique dont elles avaient reçu le jour et dont elles me peignaient le malheur. Débris d'une race puissante, qui a jadis couvert presque toute l'Europe, elle termine, au sein de la désolation, une glorieuse et pénible carrière. Les Normands, les Saxons, qui la tiennent sous leurs pieds, ne lui laissent pas une heure de relâche : ils la plongent dans cette boue glacée, où le poëte de Florence exile les traîtres; ils l'y enfoncent d'un degré de

plus chaque jour, et si elle tente un effort, si elle veut échapper à l'abîme, ils lui mettent sur la gorge une lame infectée de poisons mortels. Ah! pourquoi une nation ne peut-elle expirer comme un individu ! l'Irlande verrait au moins finir son supplice.

Accablée d'une triple malédiction, elle produit cependant toujours des grands hommes ; elle tient tête à sa cruelle rivale et lui dispute les triomphes de la gloire. Il semble qu'elle veuille rendre son injustice plus éclatante et plus odieuse. Dans tous les temps, elle a pris pour emblème une harpe ; elle la brodait autrefois sur ses bannières; elle l'employait à chanter ses victoires. Hélas! elle ne chante plus que ses tristesses, et le vent même, qui effleure les cordes magiques, en tire des accents désespérés.

Lorsque je prenais la parole en faveur de ces esclaves, mes hôtesses se bornaient à me répondre : « Ce sont des Irlandaises, » comme si leur nationalité justifiait tous les excès.

Les deux victimes avaient pourtant de loin en loin quelques heures de joie. Lorsqu'elles se trouvaient seules, la gaieté, qui est naturelle aux peuples celtiques et que les Français n'ont point perdue, les délivrait un moment des étreintes du chagrin. Elles causaient alors avec moi et s'étonnaient de ma sympathie; elles se croyaient

des objets de haine pour le monde entier ! Une fois je revins pendant qu'elles nettoyaient ma chambre ; des notes musicales frappèrent mon oreille, et comme je reconnus l'accent des Irlandaises, je m'arrêtai plein de surprise pour écouter. Elles chantaient une mélodie nationale, tour à tour vive et triste ; l'air passait du ton de la menace au ton de la plainte et exprimait alors un affreux découragement. Leurs voix du reste se succédaient; quand l'une prenait la parole, l'autre devenait muette. La nature du poëme le réclamait ainsi : deux anges gardiens, les deux anges de l'Irlande, s'y entretiennent de l'île proscrite, s'y adressent au peuple et lui donnent des avis contraires. Le premier est le génie poétique des Gaëls; le deuxième, leur génie belliqueux, celui qui les inspire dans les batailles. Le premier conseille la résignation, les pleurs, l'attente et la prière; mais une douleur sourde, une navrante mélancolie étouffe le sens de ses discours. Le deuxième raille la tranquillité de la nation, l'appelle aux armes, l'excite au carnage et lui promet la victoire si elle lui obéit, une affliction éternelle si la claymore vengeresse ne sort pas du fourreau.

O vieille Irlande ! ô vieille sœur de la Gaule ! écoute le chant de ton ange exterminateur ! ne reste point immobile comme une statue de la

désolation, fais briller au soleil ton glaive intrépide, ce glaive dont l'éclair seul effrayait jadis tes ennemis ; ne te laisse pas endormir par de vaines harangues, par des subtilités judiciaires ; les voies de la chicane ne sont pas les routes de l'indépendance. Quand un peuple veut s'affranchir, le grondement du canon est la plus éloquente des langues ; la mitraille et l'épée sont les moyens les plus persuasifs. T'imagines-tu convaincre, attendrir l'Angleterre ? penses-tu qu'elle viendra limer tes chaînes et te dire : Embrassons-nous ? Jamais folie n'aurait égalé la tienne. Des publicains lâcher leur proie, l'œil humide de repentir ! cela ne s'est pas encore vu. Un rhéteur délivrer des milliers d'hommes ! cela ne s'est pas encore vu, cela ne se verra point. Chaque jour de délai te prépare une année de servitude ; pendant que l'on te récite de belles protestations, les Normands t'investissent ; des troupes, des bâtiments de guerre couvrent ton sol et veillent, la mèche allumée, sur tes côtes ; des barques s'emparent de tes lacs, de tes fleuves, pour que ni la terre, ni l'Océan, ni l'onde qui t'arrose ne puissent t'offrir une retraite. O vieille Irlande ! écoute, écoute le chant de ton ange exterminateur ! La justice et la vérité sont des proscrites sur ce globe ; elles ne triomphent que dans le sang des martyrs, que dans le sang

des oppresseurs. Lève-toi, le monde te regarde. Si tu dois périr, meurs de la mort des braves et non point de l'ignoble mort qui te prend par les entrailles; ne te laisse pas affamer comme les loups d'Albion par les meutes anglaises. Que tes hommes luttent jusqu'au dernier soupir, que les femmes prennent ensuite leur place et que les enfants leur succèdent; que le tambour ne cesse de mugir, la trompette de résonner ; qu'une immense et éternelle bataille ensanglante tes campagnes. Tu auras du moins fait commettre à ta rivale le plus grand assassinat politique dont l'histoire gardera le souvenir.

Mais tu n'es pas marquée du sceau de la réprobation, tu peux vaincre et purger ton île de la race normande, de la race hypocrite. La Grèce avait six fois moins d'habitants, elle était enchaînée depuis des siècles, elle n'était pas moins indigente; vois ce qu'elle a fait et juge par là de ce que tu peux faire. Que crains-tu de perdre? Que redoutes-tu? Frappe donc, frappe, et compte sur le Dieu que tu n'as point abandonné, sur ta propre valeur, sur ton propre génie, sur les nations fraternelles, qui tressailleront de joie et d'espérance!

Je regrette de ne pas avoir écrit le chant qui m'agita de la sorte : il avait une grandeur farouche et toute la sublimité de l'inspiration; mais je me contentai d'en jouir. Mon dessein

n'était pas alors de publier des notes de voyage. Les Irlandaises m'apprirent qu'il avait pour titre : *Les deux anges gardiens*.

Hors de ma retraite, des scènes, des objets de toute espèce vinrent assaillir mes yeux. La beauté des femmes éveilla naturellement mon attention. Les belles Anglaises (il y en a une foule qui méritent cette épithète) ne sont pas belles à moitié ; la finesse de la peau, la blancheur du teint, la pureté des lignes, font de leur visage un attrayant, un glorieux chef-d'œuvre. Haïssons nos voisins tant qu'il nous plaira ; leurs femmes et leurs filles méritent d'autres sentiments. Leurs cheveux sont d'une nuance délicate, ni brune, ni blonde, tirant sur les deux couleurs et exprimée par le terme de *auburn*. Un peintre ne saurait imaginer rien de plus doux à l'œil, rien qui se fonde plus agréablement avec le pâle rose de la chair. Elles déploient en outre un faste prodigieux : le satin, la moire, le velours, habillent seuls les riches ; les moindres étoffes sont dédaignées. On m'objectera sans doute que les brillantes insulaires manquent de grâce ; ce reproche m'effraye peu, je l'avoue. La beauté, quoi que l'on dise, l'emporte sur la grâce : l'une réside dans les mouvements, dans le port, dans un certain genre d'expression ; elle est vague, accessoire, fugitive et supplémentaire. Elle ne tient

pas au fond même de l'organisation, à l'essence de l'être ; elle naît du jeu de la vie et s'efface presque entièrement sous le pinceau. La beauté a un caractère plus réel, plus positif, elle vient de la constitution et forme une seule chose avec elle. Signe extérieur d'une perfection interne, elle est invariable comme son principe. Le dessin peut la reproduire, l'œil la voit, l'oreille l'entend, les mains la saisissent, et elle n'échappe pas tout à fait aux autres sens. Elle laisse dans l'esprit une image nette, un brillant souvenir ; elle l'atteint, elle le charme plus directement ; elle supporte l'analyse et la contemplation. Il est rare d'ailleurs qu'elle se développe sans que la grâce l'escorte bientôt : cet effet se produit chez les Anglaises, comme chez les dames du continent.

Si l'on va au théâtre, on est ébloui par les figures enchanteresses que l'on aperçoit de tous côtés. L'Italie seule offrirait peut-être de semblables réunions. Un fluide magnétique inonde, pour ainsi dire, la salle. Un de mes amis me contait dernièrement à cet égard une aventure, qui montre bien quelle séduction exercent les blanches filles des trois royaumes. Debout au parterre de Hay-Market, il promenait sa vue de loge en loge, de galerie en galerie. Des yeux charmants, de frais visages, des bouches créées

continent. Les paquebots emportent le linge et le rapportent. Je mentionne ces faits vulgaires, parce qu'ils sont caractéristiques.

Cette dépravation du goût a même fini par atteindre un genre littéraire de la plus grande importance : l'art dramatique subit, au delà du Pas-de-Calais, une sombre métamorphose. Son orbe autrefois radieux, chargé maintenant d'une scorie impure, semble un astre à jamais éteint. L'île de Shakspeare, de Ben Jonson, de Beaumont, de Fletcher, de Rowe, d'Otway, de Congrève et de Sheridan n'a pas un seul auteur comique ou tragique : la scène y est déserte, comme un cimetière abandonné que des ombres fameuses parcourent seules durant la nuit, quand les bises d'automne ont l'air de soupirer leurs noms. Aux touchantes aventures du roi Lear, aux profondes tristesses de Hamlet, à la noire hypocrisie de Richard III et d'Iago, à l'éloquence de Jules César et de Coriolan succèdent, dans le même théâtre et dans la même soirée, d'ignobles farces, qui exhalent l'ennui. Les clowns viennent parader où chantait Ophelia, de stupides acteurs grimacent où pleurait Desdemona. Le pauvre Timon raillait, il y a un instant, la folie humaine, et de sots quolibets lui donnent gain de cause. On insulte au poëte en promenant cette onde bourbeuse sur son œuvre

immortelle. J'ai vu jouer à Covent-Garden, après Roméo et Juliette, après leurs suaves amours et leur fin attendrissante, une pièce nommée : le Joyeux diable d'Edmonton (The merry devil of Edmonton). La niaiserie ne peut aller plus loin. Le sel de l'ouvrage consistait en ce que les mimes avaient des têtes de carton prodigieusement grosses et les frappaient l'un l'autre à coups de marteau : on riait de les entendre sonner. La lutte dura une heure et demie; j'avoue que je bâillais d'une manière fantastique. Les jeux de scène, auxquels les histrions se livrent pour égayer la foule, choquent souvent les regards et l'esprit : l'homme le plus indulgent sur les convenances est blessé de voir mettre en usage des moyens si crapuleux. Les *penny-theatres* devinrent tellement ignobles que la police les a fermés.

Londres cependant a dix-neuf salles de représentations dramatiques ! Des milliers de spectateurs s'y engouffrent tous les soirs, des milliers d'agents s'y évertuent. La nation paye pour les maintenir des sommes effrayantes. La mécanique et la peinture y prodiguent leurs sorcelleries. Que d'efforts ! que de ressources ! quelle opulence matérielle ! D'où vient donc la nullité morale? D'où vient que pas un homme de talent ne se lève au milieu de ce faste et ne lui communique la grandeur de son génie? Quoi ! tant

librement, quelle touchante éloquence il aurait déployée ! Mais ce n'était ni le lieu, ni l'instant : la belle Anglaise ne put même lui répondre. Elle se contenta de laisser choir son éventail, un éventail de prix, je vous jure. Il le ramassa pour le lui offrir : un coup d'œil lui dit de le garder. Les trois personnes montèrent dans un équipage : le galant monta dans une voiture ; il ordonna de suivre le carrosse, de passer devant l'hôtel où il ferait halte, et d'en prendre le numéro. On lui obéit ponctuellement, de sorte que la maison de son enchanteresse lui fut au moins connue. Il lui restait à savoir son nom, mais les gens du quartier le lui apprendraient bien vite. Une fois chez lui, vous croirez sans peine qu'il eut hâte d'examiner l'éventail, qu'il le tourna, le déploya, le couvrit de baisers, selon la folle manière des amants. Ce qui le réjouit plus que toute chose, ce fut d'y voir des armes et un titre de famille, non point par un sot orgueil, mais parce qu'ils lui donnaient un nouveau renseignement. Il se présenta le lendemain à l'hôtel : on l'introduisit comme une personne attendue, et on le fit asseoir dans une petite pièce solitaire. Il rêvait depuis cinq minutes, lorsque la jeune dame entra, plus charmante peut-être que le soir précédent, et l'accueillit avec le sourire qui l'avait déjà enthousiasmé... Le reste de l'histoire formerait

ici un hors-d'œuvre et je le supprime pour ne pas égarer le lecteur. Je voulais seulement décrire les effets que produisent les beautés de l'Angleterre.

Les mémoires d'Alfieri contiennent une anecdote héroï-comique dont tout le monde se souvient. Un grand personnage est trahi par sa noble épouse en faveur du poëte. Celui-ci commet une foule d'imprudences et expose ses jours, afin de pénétrer jusqu'à elle. Leur liaison est découverte : la femme adultère se sauve du domicile conjugal. Le mari a un duel avec l'Italien, où il le blesse légèrement, et il réclame des tribunaux le divorce. Alfieri est ivre de bonheur : sa maîtresse deviendra sa compagne légitime, et portera son nom, dès qu'elle sera libre. Elle lui manifeste à cet égard les plus sombres doutes ; rien ne peut dissiper les nuages qui environnent son beau front. Il l'accable de serments, il la supplie d'éloigner d'elle le chagrin et de lui dire pourquoi elle s'attriste ; elle lui confesse donc, au milieu des soupirs et des larmes, qu'il avait deux rivaux : son époux et le jockey de la maison. C'était le dernier qui, les espionnant par jalousie, avait eu connaissance de l'intrigue et avait mis le possesseur légal sur la voie. L'auteur dramatique se livre à des accès de honte et de rage. D'un caractère plus tranquille, le jeune

seigneur garde son parlefrenier, jugeant tout naturel qu'il eût profité de l'occasion : le poëte admire, et le lecteur avec lui, ce flegme imperturbable. On vous raconte, en Angleterre, bien des histoires de ce genre. Maintes filles de lords, de comtes, de ducs, de barons et de marquis, sont séduites par leurs valets, ou plutôt les séduisent elles-mêmes, car les pauvres diables n'oseraient point, je crois, tenter les premières démarches. Ainsi, des hommes serviles, des héros d'antichambre, jouissent de ces charmes que la nature avait créés pour un plus digne usage.

On a si longuement et si habilement discouru de la prostitution à Londres que je n'en parlerai pas. Un ouvrage spécial donne sur ce triste sujet d'affreux renseignements [1]. Personne n'ignore que dans la capitale de l'Angleterre les filles publiques sont au nombre de soixante à quatre-vingt mille ; treize ou quatorze mille ont de dix à treize ans. Ces chiffres en apprennent assez ; mais ce qu'ils ne disent point, c'est qu'elles ont le droit d'entrer partout. Les jardins, les musées, les théâtres, leur sont ouverts ; elles y cherchent pratique. Elles possèdent même exclusivement les foyers des salles de spectacle ; on ne voit jamais une femme honnête s'y promener. Dans les rues,

[1] *Prostitution in London*, par le docteur Ryan.

elles guettent les passants, le jour et la nuit. A une heure, à deux heures, à trois heures, à quatre heures du matin, elles voyagent sur les trottoirs, par les temps les plus rudes, l'hiver comme l'été. Elles se remplacent continuellement pour entretenir la débauche. Ayant d'ailleurs partout de magnifiques ou d'ignobles repaires, aucun lieu ne leur échappe. C'est un vaste filet de corruption qui étreint la pruderie anglaise, enchantée de s'y perdre. Sur cette terre de la morale publique et de la feinte piété, la loi ne permet aucun travail, aucun plaisir, le dimanche, sauf l'ivrognerie et une dégradante luxure. Il faut avouer, pour être juste, que les femmes publiques y sont remarquables; je doute qu'il en existe d'aussi belles dans aucun pays du monde, et l'on serait tenté de leur dire : « Ah! si vous étiez pures, comme l'on vous adorerait! Si vous n'étiez pas vénales, de quels sacrifices ne payerait-on pas votre possession? »

L'usage d'ensevelir les morts autour des églises forme contraste avec ce nombre immense de madeleines toujours présentes. Un mur, qui a trois pieds de haut, sépare les tombes de la voie publique. Les courtisanes rôdent le long de cette enceinte, comme de brillantes apparitions; lorsque tout sommeille dans la ville muette, que la nuit déroule au firmament ses chastes splen-

deurs, que le travail se repose et que l'infortune oublie, elles provoquent encore les passants attardés près de ce champ silencieux qui ordonne le repentir. Le bruit des voitures forme une autre disparate avec la majesté du cercueil. On voudrait au moins que le calme régnât sur les pierres de l'éternelle paix.

Une chose qui étonne dans la métropole anglaise, dans cette capitale de l'or, du négoce et de l'industrie, c'est la simplicité des lieux publics. On n'y trouve point les somptueux ornements de Paris, et l'on se croirait au fond d'une province. Ni les magasins, ni les restaurants, ni les cafés, n'ont le luxe et le goût que l'on admire en France. La plupart des boutiques où l'on vend de l'aile sont même dépourvues de tables; ceux qui les fréquentent boivent sur le comptoir, s'ils n'aiment mieux prendre place sur un banc qui entoure la salle. On reconnaît là une nation plus orgueilleuse que vaniteuse. Elle tient à posséder, à jouir; elle est fière de ses richesses, mais ne les étale pas. Les individus s'y contentent de leur propre estime, du bonheur solitaire qu'ils puisent dans leur opulence.

Le mauvais goût de ces marchands hautains contribue sans doute à leur faire éviter les décorations très-apparentes. C'est un acte de prudence. La nature ne leur a donné qu'avec parci-

monie le talent de la forme. Les inspirations chrétiennes, les travaux de l'Europe, les aiguillonnaient pendant le moyen âge et leur communiquèrent transitoirement un don qu'ils ne tenaient pas du ciel : ils purent ériger de splendides cathédrales, de charmantes églises, de brillants oratoires. Encore prouverait-on sans peine que le style gothique a eu chez nos rivaux moins de pureté, moins de beauté qu'ailleurs; ils ont imaginé des plans moins heureux, produit des effets moins pittoresques. On trouvera des exceptions; quelle règle n'en a point? Mais le génie catholique semblait pris de tristesse, un peu égaré, sous ces froides latitudes, et il y dépérissait, comme la végétation des arbres méridionaux. Le domaine réel de l'Angleterre, aussi bien que de l'Allemagne, c'est la poésie : les formes plus vagues de la littérature conviennent mieux au spiritualisme du Nord. Livrées à elles-mêmes dans la sphère du beau plastique, les populations de la Grande-Bretagne ne révèlent qu'une mince aptitude et ne se distinguent que dans les genres inférieurs. Étant allé voir une exhibition de la *Société pour l'encouragement des arts,* je fus surpris du comique aspect de tous les tableaux. Les étranges figures, bon Dieu ! les maladroites compositions! les burlesques nuances ! Je ne pus m'empêcher de rire, et, comme j'étais seul avec le gardien,

je ne crus pas devoir me gêner. Il m'arriva même d'exprimer tout haut plusieurs censures ; or, je comptais sans mon hôte. Le digne homme qui surveillait l'établissement fut choqué de mes railleries : son patriotisme s'irrita sans les comprendre; mon air et mes gestes les lui expliquaient assez. Il marcha donc vers moi, puis me dit dans sa langue maternelle :

— « Si vous n'admirez pas nos peintures, monsieur le Français, vous n'avez qu'à sortir : nous n'aimons pas que l'on se moque de nous. »

— « Mon ami, lui répliquai-je, ayez un peu de patience ; je n'ai pas encore tout vu ; lorsque j'aurai fini, je quitterai la place. »

— « Non, monsieur, reprit-il ; vous allez partir sur-le-champ. »

— « Je vous promets de n'en rien faire et vous conseille de me laisser tranquille. Je ne suis pas Anglais, mon brave; je ne puis m'extasier devant de pareilles platitudes. »

Le fils d'Albion aurait voulu m'expulser de force, mais j'étais armé d'un superbe gourdin vers lequel il tournait dramatiquement les yeux ; des personnes qui entrèrent finirent le débat. Il alla s'asseoir d'un air bourru dans un coin.

La *Galerie nationale* renferme une toile curieuse : elle est de Reynolds, habile artiste en portraits, sage critique, mais faible peintre d'his-

toire. On y voit les Grâces, ou du moins des jeunes personnes qui les représentent, car l'artiste a eu la maladresse de copier des êtres réels en abordant un sujet idéal, et de prendre pour types les filles d'un sir William Montgomery. Elles sont habillées de robes sans la moindre élégance, vêtues depuis les pieds jusqu'à la tête, et agitent des écharpes burlesques. Le monument où se trouve suspendu ce tableau offre lui-même un exemple comique du génie que l'Angleterre actuelle déploie en fait d'architecture. Il borde un côté de la vaste place dite *Trafalgar-square;* on ne peut imaginer rien de plus lourd, de plus insignifiant, de plus gauche et de plus nu. Près de là, au carrefour de *Charing-Cross,* on aperçoit une statue équestre, dont le cheval a une tournure singulière, qui provoque l'hilarité. Enfin, la plupart des objets de luxe étalés aux montres des boutiques révèlent un pitoyable goût. Les broderies sont tellement grossières que l'on dirait des ouvrages d'enfant; les chapeaux de dames ont un air grotesque; les modèles d'habits ne pourraient être endossés par aucun homme. Cette gaucherie va si loin, qu'il n'y a pas, dans les trois royaumes, une seule Anglaise qui sache plisser un col ou un jabot : le peu de femmes en état d'accomplir ce prodige sont venues de France; et l'aristocratie de Londres se fait blanchir sur le

rent à la merveilleuse inconnue ; il examina, scruta ses différents charmes, et se pénétra de leur influence électrique. Les yeux, les joues, les lèvres, le front, l'ovale de la figure, tout lui semblait exquis, même l'oreille; des boucles gracieuses encadraient ce ravissant tableau. Le spectacle commença, il lui fut impossible de rien voir: son imagination lui offrait obstinément la belle Anglaise, et il tournait sans cesse la tête de son côté. Las de cette position équivoque, il s'assit à rebours, le dos vers la scène, la figure vers la jeune dame. Il craignait pourtant de lui déplaire et de l'éloigner du théâtre : son inquiétude ne dura point. Il paraissait lui dire : « Je vous sacrifie la représentation ; vous êtes pour moi le plus intéressant des chefs-d'œuvre. » Elle comprit ce muet éloge, et lui en sut gré; il était délicat et manifestement sincère. Au lieu d'abandonner la salle, comme il le redoutait, elle lui lança un coup d'œil approbateur; un léger sourire effleura même ses traits, un sourire que n'ont point les anges. Son attention dès lors fut partagée entre la scène et mon brûlant ami. Que de choses ne se dirent-ils point dans leur muet idiome! Et, quand elle regardait le théâtre, quelle joie pour son admirateur de voir les sentiments les plus contraires varier tour à tour sa physionomie! De quelle grâce ils l'ornaient,

de mouvement, de dépenses, de fatigues pour rien ! Quoi ! cette grasse terre dévore tout ce qu'on y jette et ne produit pas une fleur, pas une graine, pas une baie sauvage! L'impuissance de la mort a-t-elle frappé le royaume?

Elle a du moins frappé le théâtre : sa splendeur même a causé sa chute, l'armure trop lourde a tué le héros, l'âme s'est évanouie sous le poids du corps. L'art dramatique a cessé d'être un art pour devenir un négoce; il est tombé dans les mains des trafiquants, des actionnaires, des spéculateurs. A ceux-là peu importent les lois éternelles du beau! Ils ne désirent que le gain et le cherchent sur tous les sentiers. Leur pauvre intelligence comprenant mieux les effets matériels, ils se laissent absorber par eux; les décors, le bruit, les illuminations, les parures, les automates, les jongleurs, les animaux extraordinaires provoquent leur enthousiasme et allument leur espoir. Les séductions littéraires ne viennent qu'en deuxième ordre : on économise sur la pièce au profit des machines. Les établissements rivaux emploient les mêmes moyens et l'artiste indigné s'éloigne de ces cloaques où son génie refuse de le suivre.

Admettons néanmoins qu'il se trouve un directeur plus instruit, plus sensé, plus bienveillant et plus sagace : un pareil prodige peut naî-

tre, à toute force, dans le cours des siècles. Améliorera-t-il le destin des auteurs? La chose me paraît des plus incertaines. Comment d'abord pénétrer jusqu'à lui? Comment obtenir d'être lu avec attention, malgré une effroyable concurrence? Ce premier obstacle emporté, il faudra plaire à tous les acteurs, au machiniste, au concierge, attendre un moment propice, des années entières, sourire toujours, accepter un collaborateur fictif, s'épuiser en courses, en démarches, en prières, vivre dans une inquiétude mortelle, bref, unir la bassesse d'un laquais à la divinité de l'inspiration. Quelques dramaturges bravent cette ignominie et perdent leur talent pour réussir; mais les plus dignes préfèrent laisser la muse expirer de chagrin sur leur cœur, ou, la détournant de ces lieux de prostitution, l'emmènent dans la solitude et lui font accomplir des travaux qui ne demandent pas d'auxiliaires.

En effet, les premiers besoins de l'artiste sont le calme et l'indépendance. La force du génie est pleine de délicatesse : un rien l'excite ou le paralyse ; on admire sa vigueur et son infirmité. Il a pour symbole la lumière, et nulle comparaison n'offre plus de justesse. La clarté céleste répand de même la vie, la joie et la splendeur sur sa route; mais un nuage, une frêle exhalaison borne

son cours. Les hommes stupides et arrogants, qui persécutent le mérite ne savent pas quelles douleurs ils font naître, quelles nobles, quelles utiles pensées, quels chefs-d'œuvre ils étouffent.

Les circonstances dont toutes les grandes créations dramatiques ont été jusqu'ici environnées sont pleines d'instruction. Chez les Grecs, un concours national était ouvert, et il suffisait de produire pour que la pièce fût soumise au public; on ne s'exposait donc point à de dégradantes épreuves : l'âme enfantait sans crainte et sans tristesse. Chez les Romains, les spectacles matériels détruisirent dans son germe l'art de Sophocle et d'Eschyle. En Espagne, Lope de Vega et Calderon travaillèrent immédiatement après ses débuts, de sorte que, n'étant point troublés par une foule de rivaux, ils purent ceindre la couronne et agir avec une liberté royale. En Angleterre, Shakspeare avait une scène à lui, où son talent jouissait d'une indépendance complète dans toutes les acceptions du mot, puisqu'il ne subissait même pas la gêne du décor, attendu qu'on n'en faisait point usage. Chez nous, Hardy obtint de la destinée les mêmes faveurs : son impuissance les annula. Quelques-uns de ces avantages échurent à Corneille ; mais l'heure la plus propice était déjà passée ; Richelieu, d'ineptes émules, les pédants, l'Académie, le poursui-

virent et l'amoindrirent. La production de Louis XIV aplanit le chemin de Racine. Molière possédait, comme Shakspeare, un théâtre où il était maître absolu. Dans le siècle dernier, les chagrins dont la troupe de Manheim accabla Schiller lui firent prendre la scène en dégoût, et son éloignement persista dix années. Jours affreux de contrainte et de douleur, pendant lesquels l'âme regrette sa patrie, ces fécondes régions intellectuelles que Dieu lui avait assignées pour domaine. Elle semble n'y plus tenir, elle en parle avec une feinte résignation : l'étranger pense que le sacrifice ne lui coûte point. Oh ! comme il se détromperait, s'il pouvait lire au fond de ce cœur palpitant, ou même s'il voyait frissonner le poëte, lorsque la moindre espérance vient luire aux barreaux de sa prison ! Il se relève, il pousse un cri de bonheur ; on dirait Lazare qui sort du tombeau, quand une voix toute-puissante frappe son oreille engourdie par la mort. Ses désirs se raniment ; les songes de gloire qui l'enivraient autrefois passent devant ses yeux, ils le remplissent d'une nouvelle force, d'une nouvelle ardeur. Cherchez maintenant quelques traces de son abnégation! Voilà ce que ressentit Schiller dans la salle du théâtre de Weimar : elle était sans doute bien exiguë, mais la liberté la parait de sa présence. Gœthe diri-

geait l'établissement, et ces deux âmes fraternelles, que nul lien n'enchaînait, multiplièrent alors les prodiges. La seule royauté que sanctionne la nature est celle du génie : tâchez de le réduire en esclavage, il penchera la tête et deviendra muet comme les générations endormies dans la stupidité de la mort.

Telles étaient les réflexions que m'inspiraient, le soir, d'ennuyeuses farces, le jour, la vue des édifices, des collections et des passants. J'errais dans tous les lieux qui attirent les badauds, et que je ne décrirai point, en haine de la vulgarité. J'allais de *Hyde-Park* au *Regent's-Park*, de la Tour de Londres, monument plus fameux que curieux, au Tunnel, aux docks et à Greenwich, sur lesquels s'extasient habituellement les voyageurs, du palais neuf de Whitehall au vieux palais de Saint-James, que bâtit Henri VIII, de la chambre des communes à la chambre des lords, où j'eus l'honneur de voir la haute cravate et le nez superbe de Wellington, le plus grand des généraux modernes, selon les Anglais, puisqu'il a vaincu Bonaparte. L'énorme salle de Westminster [1] fut l'objet qui me captiva le plus, après l'église du même nom, église dont je ferai bientôt l'esquisse. Une vaste charpente, une forêt

[1] Elle a 270 pieds de long, 74 de large et 90 de haut.

d'arbalétriers couronne cette pièce et reproduit en bois les merveilleux dessins de l'architecture gothique [1]. Ce fut sous ce dais qu'on amena Charles Ier devant ses juges, qu'il entendit son arrêt de mort, sans frémir et sans perdre courage.

Au milieu de mes excursions, je voyais, par moments, circuler près de moi des malheureux plus effrayants que les hallucinations de la fièvre. Je n'avais pas l'idée d'une semblable misère. Ils ne portaient, au mois de mars, ni bas, ni souliers, ni chapeau, ni cravate, ni gilet, ni chemise : un habit en guenilles, que deux ou trois boutons maintenaient par devant, une culotte percée de larges déchirures et fort distante de l'habit, couvraient à peine leur chair, qui se montrait de tous côtés. Le froid rendait leur peau livide comme celle d'un mort : les tortures de l'agonie étaient peintes sur leur face. Ils marchaient silencieusement le long des trottoirs, et n'osaient tendre aux passants leur main flétrie. La vue des hommes de police arrêtait la prière sur leur bouche.

Un soir je remarquai, entre autres indigents, une petite fille assez belle, qui vendait, ou, pour mieux dire, offrait des plumes de métal. Ses

[1] Voyez plus bas la description détaillée d'une charpente analogue qui existe à Hampton-Court.

haillons ne pouvaient la protéger contre la bise des nuits, sous ce climat inexorable. Elle était aussi pâle que la pierre du tombeau; les ravages de la faim se mêlaient à la débilité naturelle de l'enfance. Ce doux et innocent visage n'exprimait que deux choses : une naïveté mélancolique et l'habitude de souffrir. Elle n'aurait certes point changé au lit de mort. Et l'instant où sa jeune âme allait quitter un monde trop affreux pour elle n'était sans doute pas bien loin. Elle avait une petite toux sèche et brève, dont le son rauque perçait le cœur et figeait le sang dans les veines. Il se faisait tard; soit qu'elle ne pût résister au sommeil qui la gagnait, soit qu'une journée de lassitude accablât sa frêle organisation, elle chancelait de temps en temps, comme si elle allait tomber; un effort la remettait en équilibre, et elle criait d'une voix tremblante, d'une voix éteinte : « Achetez mes plumes, messieurs, achetez mes plumes. » J'aurais voulu qu'un des grands du monde entendît cette funèbre complainte, ce monotone et douloureux gémissement, qui participait du râle et du sanglot.

On me disait néanmoins que ces terribles visions ne me glaceraient plus d'horreur si je connaissais les lieux où séjourne la populace infime de la métropole. Je résolus de braver la déchirante émotion que produisent de pareils ta-

bleaux. On me conseilla d'aller voir, non point le célèbre quartier Saint-Gilles, mais les faubourgs de l'est, nommés Shoreditch et Bethnal-Green, dont la misère était encore plus rebutante, l'aspect plus infernal. Je m'armai de courage et en pris la route.

Lorsque je fus au milieu des sombres paroisses, vers *Edward-street*, une ruelle me mena dans un de ces emplacements qui portent le titre dérisoire de jardins, en souvenir d'une agréable culture maintenant effacée. A peine eus-je entrevu le champ de désolation, que je me retournai involontairement pour fuir. Mais la raison ne me laissa pas libre; je fis un effort et pénétrai dans le cloaque.

Devant moi se déployait un large terrain, cerné par de grandes maisons, qui n'avaient point de fenêtres ouvertes sur cette cour des miracles : son étendue embrassait plusieurs arpents ; des cabanes de bois s'y dressaient presque au hasard, mêlées de constructions en plâtre et en brique, un peu plus solides, mais non moins affreuses ; des clôtures de planches pourries les environnaient. Le sol, n'étant point pavé ni même égalisé, formait des buttes et des creux qui rendaient la marche pénible; dans les trous se corrompait une eau fétide et pleine d'immondices; quelques pourceaux, errant çà et là, remuaient cette fange,

éparpillaient ces ordures. Le fumier encombrait la porte et le voisinage des huttes ; la mousse, l'humidité en verdissaient ou marbraient les parois ; des cordes tendues sur le chemin étaient couvertes de haillons qui s'égouttaient et séchaient. De minute en minute il fallait soulever ces linges hideux pour continuer sa route. Une exécrable puanteur vous saisissait à la gorge; un air lourd, épais et bleuâtre flottait, comme une haleine de mort, au-dessus de la léproserie.

Le peuple qu'elle recèle n'a pas une apparence moins funèbre. Au milieu de la boue et des autres impuretés se traînaient des enfants presque nus, laids, maigres, sales et blêmes; ils jouaient avec une lenteur maladive et le silence de la fièvre; ils me rappelèrent la victime dont j'ai parlé plus haut. Mais tout cela n'était rien ou était peu de chose à côté du spectacle révoltant qui s'offrit à moi dans l'intérieur des habitations.

Le premier homme que je remarquai se tenait accroupi au seuil d'une odieuse baraque. Il ne portait point de chaussure et avait la tête nue. Des lambeaux de drap lui servaient imparfaitement de costume. Sa figure était usée, ridée comme celle d'un vieillard, et cependant il avait à peine quelques cheveux gris. Je doute qu'il eût dépassé trente ans ; une certaine jeunesse vivifiait encore ses yeux, et l'on voyait que sa

caducité rapide était l'œuvre de la misère. Il y avait dans son regard une expression involontairement suppliante; elle montrait que la faim l'avait terrassé, qu'il n'engageait même pas de lutte contre la douleur. Ému par cette résignation tragique et voulant examiner sa cabane, je lui donnai un double schelling. Il faut croire qu'il n'avait pas aperçu de monnaie ou excité de compassion depuis longtemps, car ma faible aumône le toucha au cœur. J'allais retirer ma main, lorsqu'il la prit dans les siennes et la baisa en y laissant tomber deux larmes de reconnaissance. O Dieu du ciel ! ô Père des hommes ! ces larmes, qui auraient dû être tièdes, étaient froides comme une pluie d'hiver; le sang même avait fini par se glacer dans les veines du malheureux. Un frisson courut sur tous mes membres; je ne saurais dire ce que j'éprouvai, mais il me fut impossible d'entrer chez lui.

Un peu plus loin s'ouvrait une espèce de rampe aboutissant à une cave. Je pénétrai dans cette fosse; j'y vis toute une famille saisie d'un mal pestilentiel qu'engendrent tant de privations et de miasmes infects. Ces épidémies sortent par moments, comme un fléau vengeur, des repaires qu'habite la détresse, et promènent l'effroi sur les beaux quartiers; juste punition de l'imprévoyant égoïsme des riches ! Je fus d'abord

aveuglé par le manque de lumière; bientôt cependant ma vue s'accoutuma aux ténèbres et je discernai le lieu où je me trouvais; le fond en était presque aussi humide que le sol extérieur; des moisissures et un lichen noirâtre, semblable à une grosse toile d'araignée, couvraient les murailles. Point de siéges, point de meubles, point de cheminée; l'air n'entrait que par un soupirail et par l'ouverture de la porte. Dans un coin de cet Érèbe, de la paille était répandue, et quelle paille, bon Dieu! une litière décomposée, un engrais putride! Des morceaux d'étoffe, des restes de couverture en parsemaient le dehors; les locataires du souterrain ne pouvaient même la changer. Sur ce lit abominable trois personnes étaient couchées, un vieillard et deux femmes; des simulacres d'habillements les défendaient seuls contre l'hiver. Le besoin, les tortures, la maladie avaient tellement déformé leurs traits qu'ils me remplirent d'épouvante. Leur œil me sembla vitreux comme celui des morts; leur peau terne, leurs lèvres bleuâtres annonçaient la fin prochaine de leurs tourments. C'étaient le père et les deux filles.

A leurs pieds se tenait un jeune garçon de quinze ans. Il était assis par terre et avait le dos appuyé contre la muraille. Il ne grelottait point de la fièvre, mais ses joues creuses révélaient une

extrême faiblesse. Je lui donnai une pièce d'argent et il se leva pour sortir ; mais, parvenu à la première marche, il tomba exténué : il n'avait point la force de gravir, et eût péri, selon toute vraisemblance, faute d'aliments, si je m'étais détourné de leur caverne. Il me fallut à peu près le porter jusqu'en haut, où le grand air le ranima. Il poursuivit son chemin à l'aide d'autres jeunes gens et alla chercher de la nourriture dans la boutique la plus voisine.

J'eus à peine fait deux pas qu'une horrible créature, une sorcière qui eût dégoûté Macbeth en lui promettant la couronne, une vieille femme ivre de *gin* et drapée dans des haillons, m'apostropha d'une manière grotesque et insolente. Je m'éloignai rapidement. C'était une autre forme de la pauvreté, l'atroce dégradation qu'elle engendre.

Cependant, au milieu de ces bouges sinistres, une masure moins repoussante frappa mes yeux. La porte en était close et une légère fumée tourbillonnait au-dessus du toit ; nul immondice ne salissait le devant du logis. Plus embarrassé pour m'y introduire, je heurtai, non sans quelque hésitation. Une femme de quarante ans à peu près vint m'ouvrir, et, me croyant un docteur de la paroisse ou chargé de faire une enquête, elle me reçut avec une gauche politesse. Elle m'offrit

d'abord une chaise que j'acceptai, puis s'éloigna un peu et se tint debout, comme prête à me répondre. La chambre où nous étions ne démentait point l'extérieur de la cahute. Non-seulement il y avait des siéges, une table et du feu, mais une espèce de lit formé par plusieurs matelas, étendus l'un près de l'autre sur de la paille nouvelle, que retenait un encadrement de planches. Une fenêtre éclairait la pièce. Autour de la table, un homme qui me parut avoir la cinquantaine, deux jeunes garçons et une jeune fille, savouraient passionnément un pudding au riz : le bonheur qu'ils éprouvaient à manger animait, contractait leur face. Ils avaient manqué de pain si longtemps ! Ce qui m'étonna, ce fut la beauté de la jouvencelle, dont l'appétit avait encore un air assez digne. Ses yeux magnifiques lançaient des éclairs ; une douce pâleur était empreinte sur son visage, mais une nuance rose le colorait déjà faiblement : on aurait dit les derniers rayons de la lune mêlés à la pourpre du matin. Son front pur était uni comme une tablette d'ivoire ; elle montrait des dents blanches comme la neige des Alpes. Sa chevelure frisée, brillante, soyeuse, était peu touffue et très-courte : il n'y avait sans doute pas longtemps qu'elle poussait et qu'on la soignait. La jeune personne devait être dans sa dix-huitième année. Des gants couvraient ses mains.

— « Votre aisance au milieu de ce quartier lugubre délasse ma vue et mon cœur, dis-je à la mère ; il faudrait que vos voisins fussent aussi heureux que vous. »

— « Nous ne le sommes que depuis un mois, me répliqua-t-elle; nous avons bien souffert, bien souffert ! »

— « Et qui vous a tiré du dénûment? » repris-je. »

Elle hésita pour me répondre, interrogea de l'œil son mari et garda le silence.

— « Oh ! vous pouvez vous fier à moi, lui dis-je ; ne craignez rien ; je ne suis pas du pays et ne vous veux certes aucun mal. »

Elle adressa un nouveau coup d'œil au maître du lieu, qui lui permit de parler.

— « C'est, voyez-vous, monsieur, que notre fille entrera bientôt en condition. Une dame qui l'aperçut un jour, pendant qu'elle regardait une boutique, l'a trouvée charmante : elle lui a donné une pièce d'argent pour acheter du pain ou des gâteaux. Elle la flattait, lui promettait de la nourrir, de l'habiller, de lui faire un sort. Elle l'a suivie, nous a répété les mêmes choses, et tient parole. Fanny seulement était trop chétive; elle nous apporte de quoi la rendre belle. Nous ne jeûnons plus maintenant ! Elle doit bientôt venir la chercher ; mais notre enfant ne nous

oubliera point. N'est-ce pas, mon amie ? »

— « Oh ! certainement non, répliqua la dernière avec un embarras manifeste. »

— « Elle a donc une grande maison, cette dame, que vous parez votre fille, que vous lui bouclez les cheveux, que vous l'habituez à se couvrir les mains ? »

Un des frères prit la parole :

— « Sans doute, monsieur, qu'elle a une grande maison ; je l'ai vue, moi ! j'y suis entré un jour. Il y avait beaucoup de jolies demoiselles, très-riches, portant des robes de soie, et il venait de beaux messieurs, qui leur baisaient la figure, qui les prenaient dans leurs bras. Oh ! elles sont bien heureuses, allez ! »

Pendant qu'il articulait ces paroles indiscrètes, une rougeur excessive colora les traits de la sœur. Elle baissa les paupières, dans un trouble mortel. Je compris la nature de la *place* qu'elle allait obtenir : on l'engraissait comme une victime pour la sacrifier à la prostitution !

Le discours du gamin nous avait tous gênés : la mère était furieuse. Elle lui administra plusieurs soufflets qui retentirent, et eût augmenté la dose, si le père ne s'en était mêlé. Il arrêta le bras de sa femme; elle lui cria de la laisser agir; il la menaça. L'enfant pleurait, la jeune personne était redevenue pâle; je profitai de la bagarre

pour sortir. Hélas ! les individus que le malheur brutalise accroissent ainsi toujours leurs chagrins par leurs reproches mutuels, leurs contestations et leurs duretés !

A la porte de la chaumine, un groupe de truands épiait mon passage. Ils voulaient obtenir quelques aumônes, et les sollicitaient avec une répugnante bassesse. Pauvres créatures ! un penny a pour eux une telle valeur qu'on leur pardonne aisément leur importunité. Comment l'homme garderait-il quelque décence au milieu d'une si abjecte misère ? Je leur donnai ce que j'avais dans ma bourse et, les demandes se multipliant, je vis qu'il fallait battre en retraite. Le jour s'affaiblissait, d'ailleurs ; j'aurais craint de hanter la nuit ces lugubres parages : on ne les éclaire ni ne les surveille, et le meurtre y assassine impunément.

Comme je me retirais, une vieille femme traversa le chemin. Des guenilles pendaient sur son dos et laissaient à découvert une partie de ses jambes : maigre, tremblante, aveugle, elle portait encore un enfant au maillot. Elle tâtonnait du pied, interrogeant à chaque pas le sol inégal. Je crus voir en elle l'emblème de ces populations maudites, la famine tenant le désespoir dans ses bras.

Je sortis rapidement, je m'éloignai, je courus

vers les districts les plus somptueux de la métropole. Je me sentais le besoin de respirer un air pur, de marcher à l'aise, d'avoir sous les yeux de riches logis, d'éclatantes boutiques, de splendides monuments ; je regardais avec bonheur les dandys musqués, les fraîches soubrettes, les dames élégantes ; les carrosses, les chevaux, les parures, les chiens mêmes, si propres, si lustrés, me causaient une satisfaction peu ordinaire : ils me prouvaient que tout n'était pas sale, infect, horrible et dégradé, comme dans les retraites que je laissais derrière moi, que tout ne meurt pas d'une mort vivante, comme la populace qui les habite.

En fuyant ainsi, je me trouvai près d'un pont; je m'y élançai pour jouir de la vue qu'offre la Tamise, et bannir loin de moi d'odieuses images. Le soleil se couchait sur Westminster : son orbe indécis, noyé dans le brouillard, avait l'air de se fondre et d'occuper un plus vaste espace ; il dessinait au milieu du fleuve une traînée resplendissante. A droite et à gauche, une cohue de petits vaisseaux, de barques, de steamers s'échelonnaient et se pressaient le long des rives, comme une foule curieuse. Au-dessus, d'innombrables magasins, bariolés d'enseignes géantes, étalaient leurs formes singulières que baignait une lueur chaude et poétique. Les pyroscaphes-

omnibus moiraient en passant le large cours de l'onde. C'était une soirée magnifique, un pompeux tableau. Mais les souvenirs de Bethnal-Green me poursuivaient encore, et ils me rappelèrent le touchant évangile où le Rédempteur, qui va bientôt mourir, pleure sur Jérusalem fière de son éclat et de son opulence. Prévoyant sa ruine certaine, il se laisse attendrir par son malheur. Sans être un fils chéri du ciel, on peut prophétiser la destruction de l'Angleterre. Jamais, depuis la naissance du monde, aristocratie n'a déployé autant de ruses, d'injustices et de cruautés. Le triomphe du mal n'est pas éternel : quand la dernière goutte sera tombée dans le vase de l'oppression, il débordera comme la mer au temps du déluge. Les représailles seront d'autant plus violentes que les souffrances auront été plus grandes. Or, les douleurs n'ayant pas de bornes, le châtiment n'aura point de limites. L'univers frémira de crainte devant ce hideux spectacle : il effacera tous les drames sauvages que nous peint l'histoire, et le suprême artiste reculera dans l'immensité pour ne pas en être témoin.

CHAPITRE III.

Le plus beau monument de Londres est, sans contredit, l'église de Westminster. Peu éloignée du fleuve, elle orne cette partie de la ville qui porte son nom, et qui n'a pas les mêmes franchises que la Cité. Son origine première, comme celle de tous les monuments gothiques, est enveloppée de ténèbres. Le lieu où on l'a construite s'appelait jadis l'Ile-aux-Broussailles : il formait une petite éminence couverte de ronces. Alentour, on voyait un marécage très-étendu ; l'adroite fauvette y suspendait son nid parmi les joncs, et le butor y criait dans la vase. Quand la mer était haute, la rivière inondait l'humide

plage, de sorte que le monticule restait seul intact. Il méritait, comme on voit, son double titre. On affirme néanmoins qu'un temple s'élevait, en l'honneur d'Apollon, sur ce plateau désolé. Un tremblement de terre le renversa au profit de la légende, qui n'aime pas les événements ordinaires. A cette époque, l'an 604, Sébert, roi des Saxons de l'est, venait d'embrasser la foi chrétienne ; pour montrer son zèle, il fit bâtir une église à la place du monument païen, et la mit sous l'invocation du chef des apôtres. Il pria l'évêque Miletus de la consacrer : mais un incident merveilleux l'en empêcha, comme le rapporte Sulcardus, moine de Westminster, dont on conserve le manuscrit au *British Museum*.

C'était pendant une nuit orageuse; la bise soufflait avec violence et la pluie tombait par torrents. De l'autre côté de la Tamise, Edric, pauvre pêcheur, venait de rentrer dans sa cabane. Il s'était couché sur son misérable lit et, peu satisfait de sa journée, cherchait à s'endormir; le bruit monotone des flots, le sourd grondement de la tempête l'y conviaient aussi bien que la fatigue. Il allait oublier sa mauvaise humeur, lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

— « Qui est là ? » demanda-t-il avec une extrême surprise.

— « Ouvrez, au nom du ciel, » répondit une

voix mâle, qui semblait douée d'une force irrésistible.

Edric se leva et obéit ; l'aspect de l'étranger redoubla son étonnement. Une auréole lumineuse couronnait son front, et les gouttes de pluie se détournaient pour ne pas mouiller sa robe. L'homme de la chaumière pensa qu'il voyait un bienheureux : c'était effectivement saint Pierre.

— « Délie ton amarre et conduis-moi sur l'autre bord, » lui dit le grave personnage.

Ils franchirent la Tamise : le disciple du Christ ordonna au pêcheur de l'attendre. Il s'éloigna, et le batelier n'eut pour distraction qu'à écouter le murmure de l'averse, qui fouettait la campagne déserte. La lune se montrait seule par intervalles au milieu des nuages, comme la tête d'un noyé flottant sur les vagues. Mais un spectacle magique le délivra promptement de son ennui. Saint Pierre s'était dirigé vers l'église; lorsqu'il en fut peu éloigné, une troupe d'anges, portant bannières, surplis et autres parures sacerdotales, lui forma une brillante escorte. Ils entrèrent dans le monument, qui fut aussitôt rempli d'une céleste clarté. Des chants divins s'en exhalèrent et une odeur enivrante se répandit alentour. Les prêtres miraculeux célébraient la grand'messe, car l'apôtre avait voulu consacrer lui-même

l'édifice. Des anges y descendaient du firmament, d'autres en sortaient, et les deux caravanes dessinaient dans l'obscurité une espèce de voie lumineuse. Edric cherchait depuis longtemps à en découvrir l'extrémité supérieure, lorsque, le service étant fini, le prodigieux tableau s'effaça. Il crut qu'un aveuglement soudain le frappait et la nuit l'accabla de terreur. Mais il aperçut bientôt le disciple du Christ marchant vers sa barque, où il remonta.

— « Je suis saint Pierre, » lui dit-il, pendant qu'ils naviguaient. « J'ai moi-même, comme tu l'as vu, inauguré le pieux séjour construit par Sébert. Prends ces larmes de cire qu'ont répandues les flambeaux; portes-les au roi et annonce-lui la grâce que je lui ai faite. »

Edric espérait autre chose : il fut donc bien marri de voir que sa pratique gardait le silence et ne se disposait point à le payer. S'armant de tout son courage, il lui dit :

— « Messire apôtre, vous m'avez sans doute fait un grand honneur d'entrer dans mon bateau: je suis votre humble et indigne vassal; mais, si vous me donniez une bonne récompense, l'honneur ne serait pas moins grand et me serait plus profitable. La pluie m'a mouillé jusqu'aux os. »

L'homme de Dieu laissa échapper un bienveillant sourire.

— « Jette tes filets dans la Tamise [1], répondit-il, et prends garde qu'ils ne t'y entraînent. »

Edric, ayant exécuté ce commandement, ses rets ne furent pas plutôt submergés qu'il les sentit devenir lourds. Il les tira prudemment et les trouva pleins de saumons.

— « Ni toi, ni tes descendants, reprit l'âme glorieuse, ni les autres pêcheurs du fleuve ne manquerez de ces animaux, si vous portez régulièrement la dîme de votre capture à mon église. »

Comme il achevait de faire cette promesse, le saint disparut. Le marchand de poisson alla dormir quelques heures; puis, l'aube ayant éclairé les nuages de l'est, il se rendit chez le monarque. Aussitôt que l'évêque apprit ce qui s'était passé, il visita l'édifice : tout lui donna la certitude qu'une grande consécration avait eu lieu, et il s'abstint de le bénir. Les pêcheurs, depuis ce temps, payèrent aux moines la dîme de ce qu'ils prenaient; ils avaient en récompense le droit de s'asseoir à la table du prieur, de demander du pain et de l'aile au sommelier, lequel retranchait de leurs poissons tout ce qu'il en pouvait saisir entre ses doigts et son pouce allongés : il va de soi-même que l'opération se faisait par la queue. L'an 1231, l'abbaye, comptant sur cette légende,

[1] « Laxa nunc, inquit, retia in capturam. » *Sulcardus.*

cita devant les tribunaux le curé de Rotherhithe et le força de partager avec elle la dîme de tout le saumon qui était vendu dans sa paroisse.

Après la mort de Sébert, fondateur du couvent, ses fils abjurèrent la loi nouvelle et reprirent le culte des idoles. Bientôt les Danois, qui étaient eux-mêmes païens, envahirent le royaume ; l'église fut anéantie et le sol demeura pendant longtemps couvert de ses ruines, où la poule d'eau et la sarcelle cherchaient un abri. Plusieurs princes religieux et habiles portèrent le diadème par la suite : Alfred brilla au milieu de cette période barbare comme un génie extraordinaire ; mais absorbés dans des luttes perpétuelles, soit avec leurs nobles, soit avec les ennemis du dehors, ils ne purent élever de pieuses constructions. Edgar seul en eut le loisir : ayant obtenu la couronne, grâce à l'influence des prêtres et de saint Dunstan, leur chef, qui l'environnèrent d'ailleurs de prospérités, il leur fit d'importantes donations et multiplia les séjours monastiques. Il releva celui de Westminster, afin d'expier un crime. Une jeune personne, nommée Elfrida, passait alors pour une beauté merveilleuse. Elle était fille et unique héritière du comte de Devonshire. Le roi, très-sensible aux avantages extérieurs, forma le dessein de l'épouser, si elle méritait son éclatante réputa-

tion. Il chargea son favori, Ethelwald, de s'en assurer par ses propres yeux. Le messager ne perdit point de temps et alla voir la gracieuse inconnue. Il la trouva si admirable que son cœur n'y put résister ; il lui jura un amour éternel, la demanda au comte et la prit secrètement pour femme. Étant revenu à la cour tout plein de son bonheur : « On vous a trompé, dit-il au monarque, Elfrida ne vaut point sa renommée ; elle n'est assurément pas digne d'un grand prince. » Edgar n'y songea plus ; au bout de quelque temps, son favori lui demanda la permission d'épouser lui-même la noble prétendue : un sujet ne devait pas être aussi difficile que le maître d'une nation. Il obtint ce qu'il désirait et célébra son mariage avec pompe, mais dans le château de son beau-père. Il eut également soin de ne jamais laisser paraître sa femme devant le roi. Sa prospérité cependant lui avait attiré un grand nombre d'envieux : on informa le souverain de son artifice. Edgard, dissimulant son courroux, entreprit une excursion dans le Devonshire et emmena l'imposteur. Quand il fut près du séjour qu'habitait la charmante personne, il témoigna le désir de la voir. Frappé de terreur, le courtisan essaya de l'en dissuader, mais ses efforts demeurèrent inutiles ; le prince lui accorda, pour toute grâce, qu'il le devancerait, dans le but fic-

tif de préparer les hôtes du château à le recevoir comme l'exigeait son rang. Il alla, sans prendre haleine, se jeter aux pieds de sa femme, lui avoua la ruse que lui avait inspirée l'amour, et la supplia de se rendre aussi laide, aussi désagréable qu'elle le pourrait, afin de ne pas éveiller la colère du roi, en allumant sa convoitise. Elfrida promit d'obéir ; mais, peu contente d'avoir perdu un trône, elle se couvrit de ses plus brillantes parures et déploya toute sa beauté. Le monarque s'éprit d'elle aussitôt qu'il l'aperçut : il forma le dessein de l'obtenir et de châtier son déloyal ami. Ne laissant point voir la passion qui l'agitait, il s'éloigna d'un air indifférent : Ethelwald néanmoins était condamné sans retour. Edgar l'envoya, peu de temps après, dans le Northumberland, sous prétexte d'affaires urgentes ; il mourut assassiné au milieu de ces vastes forêts, dont le sol était alors couvert. Les uns disent que le prince le frappa lui-même, les autres qu'il expédia seulement des meurtriers. Elfrida se rendit à la cour sur son invitation et ils se marièrent en grande pompe. Toutefois, des remords troublaient par instants sa conscience ; il rebâtit, pour obtenir le pardon de sa faute, l'église et le couvent de Westminster, où il établit les bénédictins.

Cette église paraît au surplus avoir été peu

considérable : un édifice important ne s'éleva dans ce lieu que sous Édouard le Confesseur. Banni de l'Angleterre qu'opprimaient les Danois, il avait juré, pendant son exil, que si la couronne de ses aïeux ornait un jour son front, il visiterait comme un humble pèlerin la cité des papes et adorerait la châsse de saint Pierre. Il monta sur le trône : son vœu depuis lors s'offrant toujours à son esprit, il résolut de l'accomplir. Ayant donc rassemblé un conseil de grands feudataires et d'évêques, il leur parla ainsi :

« Quelles que soient mon élévation présente et la splendeur qui m'entoure, j'ai vécu dans la détresse et le chagrin sur la terre étrangère. Là, n'espérant plus revoir ma patrie, abandonné des hommes, victime des circonstances, j'adressai une prière au maître des rois. Je lui promis d'aller en pèlerinage à Rome s'il me tirait de l'abîme où je languissais. Il a exaucé mes désirs ; je gouverne cette île dont je contemplais de loin les rivages comme ceux d'un pays inaccessible. Me montrerai-je ingrat envers le Dieu qui m'a rendu la prospérité ? Violerai-je le serment que je croyais inutile et qui se trouve consacré par mon bonheur ? »

Malgré la noblesse de ce discours, les barons et les prélats, craignant que son absence ne fût

la source de nouvelles catastrophes, s'opposèrent à son voyage. Ils lui conseillèrent d'expédier des ambassadeurs au pape, qui lui peindraient la situation du royaume et le prieraient d'annuler son vœu. Édouard ne s'y refusa point; il envoya en Italie des personnes éminentes chargées de cette transaction délicate. Le saint-père les accueillit avec la plus grande bienveillance; il leur donna une lettre pour le roi, dans laquelle il le dégageait de son serment, lui accordait l'absolution de toutes ses fautes et lui enjoignait de distribuer aux pauvres une partie de l'argent que lui eût coûté sa pieuse expédition : il devait employer l'autre partie à restaurer quelque monastère chancelant ou à bâtir un nouvel édifice de même nature. Le prince fut si charmé de ce résultat, qu'il abolit le *Dane-gelt,* imposition établie afin de soutenir la guerre contre les Danois. Il ne s'agissait plus que de choisir entre les diverses abbayes du royaume : Édouard fut promptement tiré de son indécision. Un moine de Westminster, qui s'appelait Wulsine, rêva fort à propos que saint Pierre, lui apparaissant, lui commandait d'aller trouver le roi et de lui porter ses ordres. C'était Westminster qu'il fallait rebâtir, couronner de tours majestueuses et doter libéralement. La communication produisit l'effet voulu : le monarque employa la dîme de

ses biens pour obtenir la faveur de l'apôtre [1]. Il érigea donc une basilique splendide, que nos voisins regardent comme ayant eu la première la forme d'une croix. Cette assertion de Mathieu Pâris a induit en erreur tous les historiens du monastère [2]. Pourtant elle fut construite de l'année 1049 à l'année 1065; or, avant cette époque, l'instrument du glorieux martyre avait fourni, presque sans exception, le plan des cathédrales romanes. L'église de la Samaritaine, construite dans la Judée, au troisième siècle de notre ère, par sainte Hélène, était bâtie en croix [3]. Celles de Constantin, à Rome, présentent la même apparence. La basilique des Saints-Apôtres, que Justinien fit élever à Constantinople, avait également cette forme [4].

[1] « Itaque decimari præcepi omnem substantiam meam, tam in auro et argento, quam in pecudibus et omni genere possessionis, et destruens veterem, novam a fundamentis basilicam construxi. » Charte de fondation.

[2] « Sepultus est Londini (Édouard le Confesseur) in ecclesia, quam ipse novo compositionis genere construxerat, a quo post multi ecclesias construentes, exemplum adepti, opus illud emulabantur. » Mathieu Pâris.

[3] Le dessin en fut pris, au VIIe siècle, sur des tablettes de cire, par Arculfe, évêque de France. Les tablettes existaient encore lorsque furent publiés les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*. Les bénédictins firent graver ce plan pour la deuxième partie du IIIe siècle.

[4] Le texte de Procope est très-précis : Les bras de la

L'édifice du XIe siècle resta debout jusqu'au milieu du XIIIe. En 1220, Henri III posa la première pierre d'une chapelle dédiée à la Vierge; en 1245, il résolut de substituer au monument saxon un monument gothique. Le chœur et la partie orientale des ailes ne furent terminés que l'an 1307, à la fin du règne d'Édouard Ier, son successeur. La nef et la partie occidentale des ailes datent du XIVe et du XVe siècle, attendu qu'on les acheva en 1483. Le portail de l'ouest et la grande fenêtre durent primitivement leur existence à Richard III et à Henri VIII : on les a reconstruits sous George Ier et George II. La chapelle de Henri VII, que les Anglais nomment une des merveilles du monde, entreprise le 24 janvier 1502, fut seulement complétée par le fastueux Henri VIII. Voilà l'histoire de ce coin de terre où poussaient jadis les ronces, où tant de basiliques se sont remplacées, comme des gardes sur les créneaux d'une forteresse, pré-

croix, nous dit-il, étaient égaux; mais on en fit le pied ou la nef plus long que le sommet ou le chœur, pour lui donner exactement la forme d'une croix réelle. *Hunc inde procurrentia transversi spatii latera inter se æqualia sunt; spatii vero in directum porrecti pars, illa quæ vergit ad occidentem, alteram superat quantum satis est ut figuram crucis efficiat.* Je ne donne pas le texte grec pour éviter une affectation de pédantisme. Voyez au surplus l'*Iconographie chrétienne* de M. Didron.

parant l'intronisation de leur magnifique héritière.

Le plan de l'église actuelle offre aux regards, selon l'usage, une croix latine, mais la branche supérieure est allongée outre mesure par la chapelle de Henri VII, qui forme à l'abside un vaste appendice; un cloître et une salle capitulaire se trouvent également joints au côté du sud. Les dehors n'ont rien qui étonne; bien des monuments gothiques sont plus chargés de décorations. Le portail n'est même qu'un pastiche moderne : celui qui existait auparavant fut abattu, parce que les deux tours n'étaient point de niveau. Cette imperfection diminue la beauté de plusieurs cathédrales; mais on ne doit pas la mettre sur le compte des artistes. La croissance laborieuse et lente de ces géants de pierre l'a seule produite, comme les autres dissonances. Les églises, dont la construction fut rapide, présentent une admirable unité : le goût d'un même architecte en a coordonné les éléments. L'harmonie devenait impossible, quand différentes personnes prenaient la direction de l'œuvre, pendant une longue suite d'années. Chacune d'elles avait sa manière de sentir, ses habitudes d'esprit, son genre de talent; elles vivaient à des époques où le système d'architecture n'était pas identique. Un grand nombre de monuments sont

d'ailleurs restés inachevés : leur état incomplet engendre aussi maint désaccord. C'est donc par ignorance qu'on accuse l'art gothique de ne point aimer l'ordre. Il a révélé une grande puissance de combinaison, une étonnante adresse dans l'emploi de la symétrie. Chose à la fois naturelle et merveilleuse! c'est la religion la plus spiritualiste qui a inventé les formes matérielles les plus brillantes : elle a orné d'un charme divin la substance qu'elle proscrivait; la céleste poésie dont elle était pleine a débordé sur le monde et l'a transfiguré. Elle se jouait de cette enveloppe qu'elle moulait impérieusement, qu'elle baignait de sa lumière et d'où elle s'échappait en flots de rayons. A cause de son mépris même pour l'élément sensible, elle tâchait de l'idéaliser, de le purifier, de l'élever jusqu'à elle. Tant il est manifeste que dans les arts tout dépend de la hauteur et de la noblesse de l'inspiration!

Ce fut l'inévitable Christophe Wren que l'on chargea de rebâtir le portail. Il eut le bon sens de lui donner un aspect gothique, d'y employer l'ogive, le pignon, le contre-fort, les tours, la vaste fenêtre anglaise et les clochetons; mais il ne put s'abstenir d'y mêler des corniches, des rinceaux grecs, des ornements courants venus de la même source. L'amalgame toutefois est trop peu choquant pour blesser un spectateur vulgaire,

c'est-à-dire, n'ayant pas étudié l'archéologie.

Les autres faces de l'église ont subi des restaurations partielles, dont la cause ne manque pas d'intérêt au point de vue historique. Lorsque les Normands eurent conquis la Grande-Bretagne, ils jugèrent si dédaigneusement les Saxons et gardèrent une si haute idée de leur propre race qu'ils faisaient venir de leur pays tous leurs artistes. Non moins orgueilleux, ces derniers ne voulaient pas tailler la pierre anglaise : ils préféraient la pierre de Caen, dont ils avaient l'habitude, qui se travaille comme du bois, mais possède plus d'apparence que de solidité. Les chênes de l'île vaincue leur déplaisaient également; il leur fallait pour les toitures des châtaigniers de Normandie. On transportait donc à grands frais ces lourds matériaux : la dépense toutefois devint si exorbitante que l'on y renonça. Au lieu de chercher alors une bonne carrière, semblable à celle de l'Oxfordshire, ils ouvrirent celle de Riegate dans le comté de Surrey ; elle offre une grande analogie avec les bancs qu'ils exploitaient chez eux. Cette pierre a le vice énorme d'être spongieuse, et de tomber par écailles, s'il gèle pendant qu'elle est imbibée d'eau : en conséquence, elle ne durcit point à l'extérieur comme les autres. Mais quelle que fût sa similitude avec les moellons normands, quels que fus-

sent les avantages du chêne, on les repoussa dans les grandes occasions. Pour construire la fameuse charpente de Westminster-hall, on tira des arbalétriers de France; bien mieux, la chapelle de Henri VII fut bâtie, au XVIe siècle, en pierre de Caen [1] ! Exemple merveilleux de l'obstination des races dans leurs moindres goûts, dans leurs plus insignifiantes coutumes ! Eh bien ! le monument qui nous occupe est tout entier sorti des carrières de Riegate et de Normandie. Les variations atmosphériques lui ont causé de graves dommages. On a dû plusieurs fois le réparer ; or, ces travaux ayant été faits d'une manière économique, on a retranché un grand nombre d'enjolivements et simplifié l'opération autant que possible. Quelques parties sont d'une extrême nudité : les arcs-boutants ont perdu toutes leurs décorations, il ne leur reste que leurs formes géométriques. Les portails latéraux ont moins souffert : celui du nord est presque intact et se distingue d'ailleurs par sa beauté. De riches contre-forts le soutiennent, un splendide pignon le termine; une rose élégante, des baies profondes,

[1] An historical and architectonical account of the collegiate church of St-Peter, in Westminster, and of the repairs; letter from sir Christopher Wren, in the year 1713, to the right reverend doctor Francis Atterbury, dean of Westminster and bishop of Rochester.

des arcatures en brodent la superficie; un porche très-orné, dit de Salomon, achève de le rendre éclatant. Rien n'en gêne la vue, car l'église est libre au nord, à l'est et à l'ouest. Pour la chapelle de Henri VII, comme on y a dépensé 42,000 livres sterling, elle a pu être intégralement restaurée; on n'y a fait aucune suppression, et elle brille de toute sa magnificence gothique. On ne trouverait dans le monde aucun bâtiment plus somptueux : Notre-Dame de Brou elle-même ne l'éclipse point. Il n'y a pas une pierre qui ne soit taillée, depuis le soubassement jusqu'au faîte. On a sculpté les murs en gracieux panneaux; sur les piliers, qui ont la forme de tourelles, brille un travail dont on ne saurait exprimer la délicatesse; les arcs-boutants sont fouillés avec une audace étonnante et le jour les traverse de toutes parts. Les croisées, le bord de la toiture, offrent la même opulence. Je doute que le luxe de l'ornementation puisse aller plus loin.

Comme la majeure partie des églises britanniques, Westminster est crénelé. Tout en effet, chez nos voisins, porte les traces de la conquête. Les membres du clergé supérieur étaient de vrais barons normands; ils fortifiaient leurs monastères, leurs cathédrales, leurs édifices de second ordre, ni plus ni moins que les hommes d'armes leurs châteaux.

Je vis Westminster pour la première fois par un temps doux et brumeux. Le haut des tours s'effaçait dans la vapeur, et les combles mêmes y prenaient un air de légèreté chimérique. La lumière diffuse dont l'abbaye était enveloppée lui imprimait aussi une étrange apparence. Les corbeaux, volant d'une aiguille sur l'autre ou planant au milieu du brouillard, poussaient leur cri rauque et triste. Ce jour voilé, cette pâle atmosphère étaient bien ceux qui conviennent à un monument du Nord : ils eussent rendu insipide une construction grecque; mais les vives saillies, les pointes, les enfoncements, les lignes brisées, les projections et les retours de l'architecture gothique en triomphaient sans peine, et les arches des piliers butants imitaient les côtes d'un gigantesque animal.

Les nefs avaient aussi un aspect mélancoliquement splendide. Une aube douce et vague illuminait leurs profondeurs; l'œil séduit par ce jour tranquille discernait peut-être mieux les formes qu'aux rayons d'un soleil éclatant. Il engageait l'esprit à la méditation, et le bruit de la cité mourait sous les voûtes, comme le faible et poétique murmure d'un océan lointain.

L'église a trois nefs, selon l'usage : au-dessus des bas-côtés règne une galerie à doubles colonnes et à doubles ogives inscrites dans une plus

grande : elle est éclairée du dehors, en sorte que le monument possède trois rangées de fenêtres. Celles-ci se composent de deux lancettes, couronnées d'une rosace ou d'un quatre-feuilles. On n'y remarque pas le moindre vitrail. La grande croisée de l'ouest et la rose du nord offrent seules des couleurs, mais elles datent, la première de l'année 1735, la seconde de l'année 1722. La dernière ne vaut pas l'autre, qui produit un bon effet. De nombreuses nervures, des clefs historiées embellissent, ou plutôt enrichissent les voûtes, car elles annoncent une époque de déclin. Au-dessus du chœur et du transept, on les a ornées de dorures ; les murailles de ces deux endroits se distinguent aussi par une espèce de réseau sculpté.

Dans toutes leurs cathédrales, les Anglais ne se servant que du chœur, le reste de l'édifice est abandonné ; le curieux seul y promène sa rêverie. La grandeur du catholicisme a l'air d'imposer encore à la secte réformée ; elle occupe timidement une partie de ces basiliques, où sa devancière étalait la pompe de ses majestueuses cérémonies. On croirait voir un domestique habitant, avec humilité, un coin du splendide hôtel que lui a légué son maître. Il n'en est pas autrement à Westminster. Une clôture assez moderne isole le milieu de la croix et les trois premières tra-

vées de la nef ; c'est là qu'on chante les louanges du Tout-Puissant aux modulations de l'orgue assis sur le jubé. Point de foule, point d'autel, ni de processions ; quelque chose de monotone, de pâle et d'aride comme cette doctrine mutilée, qui pousse à l'égoïsme solitaire, n'établit entre les hommes ni liens moraux, ni liens matériels, et ignore qu'il faut employer pour les conduire, pour les maintenir dans de glorieuses voies, non-seulement la logique, mais la grâce de la poésie, les séductions de l'architecture, de la peinture, de la musique, je dirai même les sensations les plus vulgaires, comme celle de l'odorat et du goût, ainsi que le faisait le catholicisme en parfumant ses églises et en distribuant à la multitude le pain bénit. Le corps est si puissant, il enchaîne si bien l'intelligence de l'homme, il l'accable si bien de son poids, qu'il faut tourner ses passions contre lui-même et lui dérober ses armes. Il ne doit, d'ailleurs, pas moins que l'esprit, hommage au Créateur, et son hommage, à lui, est nécessairement physique. Un dernier motif exige qu'on s'en occupe : oubliez-le dans les pompes religieuses, aussitôt l'art profane se servira des moyens que vous aurez négligés ; il flattera les organes matériels, sans autre but que de leur plaire, et attirera les peuples vers les basses-fosses de la corruption, pour les

y enchaîner au milieu d'une ombre éternelle.

Avant de s'établir à Westminster, la réforme commença par le dévaster; ce fut elle qui brisa les vitraux. Les soldats de Cromwell changèrent l'abbaye en caserne; ils mutilèrent ou anéantirent la plupart de ses ornements, se chauffèrent avec les boiseries, renversèrent l'orgue et mirent les tuyaux en gage chez les cabaretiers. Le lieu saint lui-même avait l'air d'un lieu de débauche. On y mangeait, buvait, fumait et commettait d'autres impiétés sur les tombeaux; des paroles grossières, des chants moqueurs frappaient les nobles voûtes. Le soir, quelques torches éclairaient çà et là le désordre, et, jetant une faible lueur dans d'immenses ténèbres, devaient composer un tableau fantastique à la manière de Rembrandt, mais plus singulier, plus curieux et plus vaste que les siens.

L'église maintenant forme une espèce de cimetière : les nefs, les bras et le chevet sont remplis de sépulcres. Les rois, les grands généraux, les ministres fameux, les sublimes orateurs, les poëtes, les artistes, les savants couronnés par la gloire y jouissent du repos de la mort. Toutes les grandeurs, toutes les puissances, toutes les dignités se trouvent réunies dans ce calme empire du néant. Soulevez les dalles qui protégent leur poussière, une brise emportera les chefs des

nations et les mêlera au sol que fatigue la charrue.

La basilique renferme plus de quatre cents tombeaux ou riches monuments, une foule de tablettes et de pierres commémoratives. Il en est qui éveillent un intérêt spécial. Élisabeth, et Marie Stuart sa victime, dorment l'une auprès de l'autre [1], sous de riches dais sculptés, dans de pompeux sarcophages. Il y a autant de similitude entre leur double asile qu'il y a eu de différence entre leur sort. La princesse malheureuse avait été ensevelie à Peterborough, au milieu de la cathédrale; mais son fils la transporta ici, non loin de son odieuse parente; il voulut que son sépulcre au moins protestât contre son infortune et qu'elle éclipsât le faste mortuaire de son ennemie. Fox et Pitt, ces deux rivaux d'éloquence, à présent muets pour toujours, sont encore plus voisins, et le poëte a pu dire : « Laissez choir une larme sur le tombeau de Fox, elle roulera sur celui de son antagoniste; chantez l'hymne funéraire sur le tombeau de Pitt, les notes en retentiront sur celui de Fox. Le grave écho semble murmurer : Que leur discorde expire avec eux ! [2] » Une magnifique sépulture abrite les os de Henri V; l'architecte y a déployé toutes les

[1] Elles sont placées, l'une à droite, l'autre à gauche, dans la chapelle de Henri VII.

[2] Walter Scott, introduction de Marmion.

ressources du gothique. L'effigie en bois du grand prince n'a plus de tête ; comme elle était d'argent massif, on l'a dérobée pendant les guerres civiles. Une charmante tribune, où l'on monte par deux escaliers en tourelles, se projette au-dessus du lit funèbre. On y voit le heaume, l'écu et la selle du monarque; le premier porte la trace des haches d'armes françaises ; le temps poursuit leur ouvrage et menace de détruire ces reliques martiales. Que d'intérêt elles éveillent cependant! Que de souvenirs les entourent comme des fantômes glorieux !

La chapelle de Henri VII n'est qu'une tombe énorme : il la fit bâtir exprès pour qu'on l'y enterrât. La richesse de l'intérieur surpasse encore celle du dehors ; de longues clefs pendantes, admirablement finies, en sèment la voûte. Il serait inutile de chercher à peindre une telle construction, où abondent toutes les magies de l'architecture, où la vue en est, pour ainsi dire, accablée, où l'on ne trouverait pas une pierre sans ornements, et dont l'imagination la plus fertile ne peut rêver l'opulence. Le fondateur lui-même et son épouse sont couchés sous un petit monument de bronze, aux parois diaphanes, qui laissent apercevoir leurs statues : sa forme légère, délicate, somptueuse, s'harmonie avec l'édifice. Aucune dépouille illustre n'est mieux logée, aucun

prince n'est enseveli d'une manière plus royale. Une cour de grands personnages dort auprès de lui, comme pour répondre à son appel, quand il ouvrira son tombeau.

Cet oratoire, déjà si brillant, a encore de magnifiques stalles : une série de dais à jour les couronne ; un heaume, un glaive et une bannière surmontent chacune d'elles. Ce sont les armes des chevaliers du Bain, le deuxième ordre de l'empire, celui de la Jarretière étant le premier. Il doit son titre à une cérémonie imposée aux nouveaux membres : on leur administre une espèce de baptême dans une cuve où on les plonge; on les en tire, on les essuie et ils peuvent alors se coucher ; mais ils se relèvent bientôt pour faire la veille des armes. L'institution a pris naissance du temps de Henri IV : les plus anciens textes qui en parlent datent du commencement de son règne. George Ier lui rendit la splendeur qu'elle avait perdue, et c'est un honneur fort envié que d'y être admis. Des siéges plus communs précèdent les stalles ; ils appartiennent aux écuyers de l'ordre : leurs armoiries, leurs noms et leurs titres sont gravés sur des plaques de métal fixées contre l'appui ou le dos. Le banc mobile, qui reste presque toujours debout, offre dans cette dernière position les sculptures les plus étranges. On y voit un ours jouant de la

cornemuse, un âne en train de boire dans un hanap, un second ramassant des noix, une femme battant son mari avec une quenouille, une autre personne du sexe fouettant un homme plus grand qu'elle, un géant qui enlève la garnison d'un château par-dessus les murailles ; un singe renverse une corbeille pleine de blé, un renard portant une armure chevauche une oie, un coq armé aussi chevauche à son tour un renard, le diable emporte un usurier. L'indécence de plusieurs tableaux ne me permet pas de les décrire. Maintes causes poussaient le moyen âge à traiter ces espèces de charges ; la principale réside dans la nature même du comique : il est produit par le contraste de la laideur, de la sottise, avec l'idéal que l'esprit se forme du beau matériel et du beau intellectuel. Plus l'idéal se perfectionne, plus on juge de haut ce qui le blesse ; le rire devient plus caustique et plus profond. Les choses humaines lui fournissent une abondante pâture, de sorte qu'il en contracte à la longue une amertume déguisée. Or, l'élévation de la doctrine chrétienne, la noblesse de sentiments, de caractère et de pensée qu'elle enfante, élargissaient l'abîme qui sépare l'âme et ses divins songes des grossièretés du monde réel. Ce monde la choquait donc nécessairement davantage ; elle ne le regardait point sans mépris, sans un perpétuel

désir de le tourner en ridicule, et elle satisfaisait son envie. Les littératures modernes doivent à cette tendance la fine observation et les traits poignants qui les distinguent de l'art antique, avec une foule d'autres caractères spéciaux.

Arrivons à l'aile du sud nommée le Coin des poëtes. C'est là que dorment les littérateurs fameux, les célèbres artistes : leurs tombes sont les plus modestes, car les puissants de la terre leur ont fait une grâce en leur abandonnant la partie la moins somptueuse de l'édifice. Mais leur esprit immortel a laissé des traces durables comme lui-même ; ils vivent encore sur ce globe, quand les autres vivent seulement de l'obscure existence où nous précipite l'heure dernière. Bien mieux, le souvenir des héros et des monarques, l'histoire de leurs actions brillantes seraient depuis longtemps anéanties sans les écrivains. L'abîme du passé garde à jamais ce qu'il dévore ; il est si profond que l'œil n'aperçoit rien dans ses ténèbres : supposez donc les livres détruits, les peuples végéteront comme des enfants qui oublient chaque matin leurs ébats de la veille. La littérature est la conscience et la mémoire de l'humanité ; elle seule rend le progrès possible, et dépourvus de cet indispensable moyen, nous tomberions dans l'uniformité de la vie animale.

Un buste ou une statue couronne la plupart

des tombeaux. On est immédiatement frappé de la tristesse empreinte sur les visages : c'est à peine si l'on en trouve qui ne respirent pas l'affliction et la mélancolie : Butler, Dryden, Milton, Gray, Ben Jonson, Rowe et Goldsmith portent principalement ce douloureux stigmate. Si l'homme qui pense ne mérite pas le nom de créature dépravée, dont le gratifie Rousseau, il est au moins hors de sa vraie direction. L'intelligence ne lui a pas été donnée pour qu'il l'exerce solitairement; elle a, comme toutes les choses du monde, un but pratique : torche radieuse, allumée à la flamme céleste, elle doit éclairer nos pas dans le tumulte de l'action. Quiconque, se laissant éblouir par sa lumière, néglige la fin à laquelle Dieu la destine, se voue aux plus grands malheurs. Il a rompu l'équilibre de sa nature et doit en supporter les conséquences. Les maux, qui poursuivent tous les hommes, le persécuteront doublement, car sa pensée les approfondira, car son imagination trop vive les peindra de lugubres couleurs. Il ne souffrira pas seulement de ses chagrins particuliers : les menaces lointaines des infortunes publiques, la vue du désordre social, les terribles questions de la philosophie et une sagacité maladive accroîtront ses douleurs. Condamné à réfléchir pour la multitude insouciante, à débattre pour elle les problèmes fondamentaux, il sera comme une victime expia-

toire offerte en holocauste aux dieux de l'abîme. Loin de le plaindre, on lui enviera sa grandeur, sans apercevoir ou sans comprendre son affliction. Il traînera des jours désolés sur ce globe radieux, pendant que la foule, protégée par son étourderie, par son manque de pénétration, vivra dans les plaisirs, qu'elle n'affaiblit point en les disséquant, montrera dans les épreuves une patience mécanique, ou sortira de ce monde avec l'ignorante ingénuité de l'enfance. Celui qui cherche le bonheur et la paix de l'âme ne doit pas étendre la vue au delà des plus simples besoins : l'homme est une machine légère que l'infini écrase de son poids.

Le premier poëte auquel on éleva un tombeau dans le transept méridional fut Chaucer ; il le conquit pour les héritiers de sa mandoline : peut-être sans ce hasard n'y eussent-ils jamais eu place. Il y fut transporté en 1400, l'année de sa mort ; on ne lui érigea un sépulcre d'honneur qu'un siècle et demi plus tard. En 1556, un nommé Brigham, professeur à l'université d'Oxford, le construisit à ses dépens ; il était plein d'admiration pour le poëte, faisait lui-même des vers, et fut blessé de ce qu'on l'eût enseveli sans marquer par un cénotaphe le lieu de son repos. Il lui dédia un sarcophage et le plaça dans l'angle d'une niche qui forment quatre ogives suspen-

dues. Il grava contre la muraille une inscription, maintenant presque effacée, que termine cette sentence mélancolique :

Ærumnarum requies mors.

L'ensemble du monument a beaucoup souffert; il a vieilli comme le langage de l'auteur, et plus rapidement à proportion. Ni ses contes, ni son tombeau n'éveillent l'intérêt de la foule; sa gloire ne brille que pour l'homme studieux ou même pour l'archéologue. C'est cependant un écrivain d'une grande finesse : il a du trait et de l'observation, de l'esprit et de la couleur ; la nature, dans ses tableaux, se pare déjà d'une magnificence toute moderne.

Les sépultures d'écrivains fameux qui ornent Westminster sont généralement le produit de l'enthousiasme individuel. Spenser doit l'espèce de *cinerarium* qui abrite sa dépouille à la comtesse de Dorset; Milton, Dryden, Butler, Gay, Shakspeare, Philips, Drayton, reçurent également de lecteurs charmés par leurs ouvrages cette dernière preuve d'estime. Les Anglais seuls portent aussi loin l'admiration; ailleurs les restes des grands hommes sont délaissés comme ils l'étaient eux-mêmes pendant leur existence.

Shakspeare a obtenu la tombe la plus brillante.

Il est représenté debout appuyé sur un cippe et montrant du doigt un lambel, où on a inscrit ces vers de la *Tempête :*

Les tours dont le sommet est coiffé de nuages,
Les temples rayonnants, les palais fastueux,
Le globe avec ses mers, ses plaines, ses ombrages,
Comme une vision aux flottantes images,
Périront sans laisser de traces derrière eux [1].

Addison a encore une très-belle statue, exécutée en 1809 par le célèbre Westmacott. On lui a donné la pose d'un orateur. Au milieu de toutes ces gloires britanniques, je ne vis pas sans surprise le buste de Saint-Évremont. Ayant abandonné la France pour ne point être mis au cachot, il resta trente ans chez nos voisins et y mourut en 1703. Comme il a écrit ses ouvrages à Londres, les Anglais revendiquent une partie de l'honneur qu'ils méritent. C'est là, vous en conviendrez, un louable respect et un digne amour de la gloire.

Un homme, avec l'existence duquel son séjour dans cette royale enceinte forme un violent con-

[1] The cloud-capp'd towers, the gorgeous palaces,
The solemn temples, the great globe itself,
Yea, all which it inherits, shall dissolve
And, like the baseless fabric of a vision,
Leave not a wreck behind.

traste, est le malheureux Goldsmith. On voit son médaillon au-dessus d'une petite porte : divers emblèmes rappellent ses divers talents, qui ne le protégèrent pas contre le besoin. Il ne faut cependant accuser de ses douleurs que lui-même ; il gagna maintes fois des sommes importantes et les dépensa toujours avec une extrême irréflexion. La nature donne souvent pour contre-poids à ses bontés une fâcheuse étourderie. La prudence, le calcul semblent devoir accompagner la force intellectuelle : on ne peut donc revenir de son étonnement, lorsqu'on trouve une puérile indiscrétion jointe aux plus brillantes facultés. Nul homme peut-être n'a été aussi maladroit, aussi ingénu que Goldsmith.

Ses parents le destinaient à la profession d'ecclésiastique, mais ses naïvetés l'en éloignèrent. Ayant obtenu un triomphe sur ses rivaux, pendant qu'il étudiait, il convoqua dans sa chambre pour le célébrer une troupe de jeunes gens et de jeunes filles. On se régala, puis le violon donna le signal de la danse. Les notes illicites frappèrent les oreilles du maître, qui accourut tout bouleversé. Il demanda ce que signifiait ce tapage, et Goldsmith lui répondant d'une manière peu convenable, il lui administra un châtiment corporel. Le joyeux élève en fut si blessé, que le lendemain matin il vendit ses effets, quitta le collége et ré-

solut de partir pour l'Amérique. Il dépensa d'abord tout son argent, sauf un dernier schelling, et prit alors la route de Cork. Il lui fallut vivre trois jours avec cette unique pièce de monnaie; ayant ensuite vendu la plupart de ses hardes, il fut réduit à une si grande extrémité qu'après un jeûne de vingt-quatre heures une poignée de pois que lui donna une villageoise lui parut un mets délicieux. Enfin, il réclama l'aide de son frère, qui apaisa le précepteur : Goldsmith fut très-heureux de revenir à la pitance du collége.

Plus tard, lorsqu'il dut passer l'examen nécessaire pour entrer dans les ordres, il se présenta vêtu d'un habillement grotesque ; on jugera de sa tournure par ce fait seul qu'il portait une culotte écarlate. Cette mise singulière indisposa l'évêque et il fut repoussé. Il avait d'ailleurs des habitudes trop mondaines; il courait les fêtes, y déployait sa vigueur, et s'acquit une brillante renommée en jetant si loin le marteau d'enclume, à la foire de Ballymahon, qu'il emporta le prix.

Ni l'âge ni les douleurs ne le guérirent de son imprévoyance. A Édimbourg, où il étudiait la médecine, il cautionna un de ses amis et, la dette n'ayant pas été payée, comme il arrive d'ordinaire, il s'enfuit en Hollande pour éviter la prison. Il vécut un an à Leyde, au milieu de la détresse, puis emprunta une somme, afin de rega-

gner son pays. Mais, avant de partir, ayant fait une promenade, il entra dans le clos d'un jardinier fleuriste et là, voyant de très-belles tulipes, il se rappela aussitôt un de ses oncles qui les aimait beaucoup. Il acheta donc une grande quantité d'oignons et les expédia en Irlande. Cette folie dévora tout son argent, de manière qu'il ne put s'embarquer. Il ne se laissa pas abattre pour si peu de chose cependant, et, comme il ne pouvait franchir le détroit, il résolut soudain de faire à pied le tour de l'Europe. Il se mit en route le gousset vide et n'ayant qu'une chemise. Les détails de ce voyage sont connus. On sait, par exemple, qu'il jouait de la flûte dans les hameaux, gagnant ainsi le repas du soir et l'hospitalité. Il a lui-même narré deux fois cette anecdote : un passage du ministre de Wakefield l'a rendue populaire; un morceau du *Traveller,* qui n'est pas aussi connu, l'embellit de nuances poétiques.

« Tournons-nous à présent vers des cieux moins rudes, vers de plus douces mœurs; la France étale devant nous son brillant domaine. Terre de la gaieté, de l'esprit, des faciles manières, contente de toi-même et souriant au monde entier, que de fois mon chalumeau discordant anima tes joyeux quadrilles près des ondes murmurantes de la Loire! Des ormes touffus ombrageaient ses bords, et le vent y apportait la fraî-

cheur de ses flots. Quoique mes doigts incertains jouassent avec rudesse, quoique mon inexpérience bravât la mesure et embarrassât l'agilité du danseur, tout le hameau louait mes rares moyens et oubliait, en sautillant, la chaleur du Midi. Les âges étaient égaux devant moi : les femmes d'ancienne date guidaient leurs enfants au milieu du souple labyrinthe et le joyeux grand-père, instruit dans la science des mouvements, bondissait encore sous le fardeau de ses soixante années. »

Après bien d'autres aventures en France et en Italie, Goldsmith se dirigea sur l'Angleterre. Lorsqu'il parvint à Londres, il était plus nécessiteux que jamais. Il se procura, non sans efforts, une place d'homme de peine chez un droguiste, près du Monument. Un de ses anciens camarades à l'université d'Édimbourg le tira de cette affreuse servitude et lui donna quelque argent. L'idée lui vint alors de pratiquer la médecine, attendu qu'il s'était fait recevoir docteur. Mais il avait tout au plus assez de fonds pour acheter un costume décent. Il alla en conséqence dans la boutique d'un fripier, où il jeta les yeux sur un habit de velours vert, brodé en or. Une pièce si éclatante devait infailliblement lui plaire. Il le paya sans l'examiner de près, et ne put ensuite retenir un gémissement, lorsqu'il aperçut une reprise énorme au

côté gauche de la poitrine. Il se décida courageusement à la voiler sous son chapeau : un de ses malades observa qu'il le tenait toujours de la même façon et n'éprouva pas une médiocre gaieté quand il en discerna la cause. Glodsmith resta ainsi plusieurs mois nu-tête.

Lorsqu'il se fut lancé dans la littérature, il montra une égale inadvertance. Ne sachant point économiser, il lui fallut subir la tyrannie des éditeurs ; ils l'employaient à confectionner de pitoyables travaux. La manière dont il vendit son *Ministre de Wakefield* est assurément curieuse. Un matin, Johnson vit entrer chez lui un commissionnaire député par Goldsmith, qui se trouvait dans l'embarras, et, ne pouvant sortir, le priait de lui rendre immédiatement visite. L'auteur de Rasselas lui envoya une pièce d'or, en promettant de venir dès qu'il serait habillé. Il exécuta fidèlement sa parole et sut bientôt que la maîtresse de l'hôtel où vivait son ami le tenait captif pour son loyer. Le pauvre scribe était hors de lui ; néanmoins, ayant déjà changé la guinée, il fulminait devant une bouteille de Madère qu'il expédiait lestement. Johnson la reboucha, le pria d'être calme, et se mit à chercher par quels moyens il le délivrerait. Goldsmith lui dit qu'il avait en portefeuille le manuscrit d'un roman ; il y travaillait tous les jours depuis une année,

après avoir fini sa tâche quotidienne. Ce n'était rien moins que le *Ministre de Wakefield*. Johnson le parcourut à la hâte, et, en appréciant la valeur, sortit pour aller le vendre ; il informa l'hôtesse qu'elle serait promptement payée. Son grand renom et la démarche personnelle qu'il tentait agirent sur l'esprit du libraire auquel il s'adressa ; il obtint de lui quinze cents francs. Goldsmith acquitta sa dette, fit à la créancière une vive réprimande sur son impolitesse, puis chercha une autre habitation. L'éditeur cependant revint de son trouble et perdit sa haute idée du manuscrit, lorsque la présence de Johnson ne l'influença plus : il le garda ainsi deux années. Goldsmith ayant alors fait paraître son poëme du Voyageur (The Traveller), qui eut un succès énorme, le libraire mélancolique tira le précédent ouvrage de la poussière et le mit en vente. Il y gagna plus d'argent qu'il ne méritait.

La naïveté du docteur allait parfois un peu loin. Quand sa pièce de théâtre : *Elle s'abaisse pour vaincre* (She stoops to conquer), fut représentée, un journal l'attaqua personnellement de la manière la plus violente. Goldsmith alla aussitôt trouver le directeur, et, après lui avoir reproché son insolence, tomba sur lui à coups de canne. Peu charmé de ce traitement, le folliculaire lui répondit dans le même langage ; la lutte

devint sérieuse et Goldsmith reculait, ne sachant pas trop comment finirait la bataille, lorsqu'un nommé Kenrick sortit d'une chambre voisine et sépara les deux antagonistes. Le lendemain, le journal assailli raconta l'expédition de l'auteur avec force injures nouvelles ; l'assaillant riposta dans une autre gazette, d'une façon très-digne, et les choses en restèrent là.

Un exemple caractéristique donnera une idée de ses folles dépenses. La réussite d'une comédie antérieure (The good-natured man), son Histoire romaine et son Histoire d'Angleterre lui ayant procuré environ mille livres sterling, il loua un vaste local au prix de dix mille francs par an. Il acheta, comme de juste, un mobilier somptueux, où l'on trouvait toutes les petites recherches de l'élégance et une volumineuse bibliothèque. Peut-on imaginer une plus enfantine imprudence !

L'absurdité de cette conduite devait à la longue amener de pernicieux effets. Il tomba dans une si grande misère que son âme en fut accablée : il donna tous les signes du désespoir, témoigna un profond dégoût de la vie, et, au milieu de sa douleur, contracta une fièvre nerveuse. Malgré l'opinion des médecins, il voulut prendre une espèce de drogue, qui était alors fameuse, et par son entêtement il fut cause de sa mort. Il s'en aperçut lui-même, lorsqu'il était trop tard pour

le sauver. On déposa ses restes dans le cimetière du Temple. Une souscription permit de lui construire un monument honorifique à Westminster, et l'on y grava une épitaphe de Johnson. Il avait abandonné ce monde le 4 avril 1774, dans sa quarante-cinquième année.

C'est sans doute par une dérision involontaire que l'on a placé près des poëtes un vieux mendiant; son âge formait son seul titre de gloire; né dans le quinzième siècle, il mourut dans le dix-septième. Il n'avait pas moins de 152 ans, et avait vu dix princes : Édouard IV, Édouard V, Richard III, Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, Marie, Élisabeth, Jacques Ier et Charles Ier. Il se nommait Thomas Parr.

Westminster est l'endroit où l'on couronne les monarques de la Grande-Bretagne. Ils y ont tous ceint le diadème, depuis l'invasion normande. Lorsque Guillaume le Conquérant fut entré dans Londres, après avoir tué Harold à la bataille d'Hastings, il alla s'agenouiller au tombeau d'Édouard le Confesseur, pour le remercier hypocritement de sa victoire. Il fit mieux encore : il voulut être sacré dans l'église même, afin de donner un témoignage plus éclatant de la dévotion que lui inspirait un prince si religieux. Il y convoqua donc, le jour de Noël, une assemblée, où se trouvèrent des Saxons et des Normands.

Deux évêques, un de chaque race, parlant chacun un langage différent, s'adressèrent au peuple, et lui demandèrent s'il acceptait Guillaume en qualité de roi. La foule, choisie, préparée avec soin, poussa de grands cris d'adhésion. Lorsque les troupes placées autour de l'église entendirent ces clameurs sauvages, elles se figurèrent que l'on menaçait l'existence de leur duc. Aussitôt, sans plus réfléchir, elles commencèrent à égorger la multitude et à incendier les maisons prochaines. Le monarque eut besoin de tout son empire, de tous ses efforts, pour suspendre le carnage et arrêter les progrès de la flamme. Voilà bien les soudaines résolutions des peuples barbares !

Les nouveaux rois se placent, depuis Édouard Ier, dans un vieux fauteuil, qui a une grande importance aux yeux de l'historien. Il est en bois et sculpté à la manière gothique : un pignon termine le dossier, les bras s'élèvent trop haut pour que l'on y appuie ses coudes. Le meuble est soutenu par quatre lions couchants, dont les formes ne rappellent point la nature et ne flattent pas le goût. Ce ne sont guère que des animaux héraldiques. Le siége ou le banc, creux à l'intérieur, est une espèce de boîte, où l'on a logé la pierre mystérieuse de Scone : il a donc une grande épaisseur. La pierre, suivant la légende,

serait celle dont Jacob se fit un oreiller, lorsqu'il dormit dans les plaines de Luz, et que les anges lui apparurent gravissant une échelle incommensurable. On la transporta de Judée en Espagne, d'Espagne en Calédonie. Elle était placée au monastère de Scone, près d'Édimbourg, et c'est de là que lui vient son nom.

Les rois d'Écosse la prenaient pour piédestal, le jour de leur avénement, et elle rendait un son harmonieux s'ils étaient les héritiers légitimes du trône ; dans le cas d'usurpation, elle restait muette comme la tombe : formidable silence, qui menaçait leur repos et hâtait leur chute! Le peuple croyait l'indépendance nationale attachée à ce granit prophétique : là où il séjournait, l'autorité suprême devait résider. Aussi, lorsque John Baliol eut été vaincu par Édouard I[er], le vainqueur transporta en Angleterre la dalle surnaturelle. Il fit construire la chaise où elle est placée depuis cinq siècles et demi, comme un pronostic de la réunion qui s'effectua trois cents ans plus tard. On avait orné le siége de peintures, de sculptures et de dorures nombreuses : le temps, la main des révolutionnaires, le faux goût de quelques princes les ont détruites ; il n'offre actuellement qu'une charpente lourde et nue, mais elle disparaît sous des étoffes précieuses, le jour de la grande cérémonie. On la tient en

réserve dans la chapelle d'Édouard le Confesseur, ménagée à l'endroit que l'autel et les stalles occupent ordinairement. Le tombeau dégradé du saint monarque élève là ses trois étages d'arcades, et forme une ruine poétique sous les voûtes de l'église, qui le défendent inutilement contre la pluie, la neige et les tempêtes.

Il me fallut bien des visites pour étudier et juger l'ensemble et les détails d'un monument aussi vaste, aussi pompeux, aussi riche; mais je ne regrettais pas les heures que je lui consacrais. Les églises nous ménagent au sein des villes de paisibles solitudes. L'âme s'y délasse du tracas des affaires et de l'ennui des soins journaliers. Comme elle se trouve à l'aise dans ce noble édifice, où tout est grandeur et poésie! Comme les hautes pensées, qui constituent le fond de notre existence, Dieu, la nature, la loi morale, l'incertitude et la courte durée de la vie présente, l'espoir d'un meilleur monde, la folie de nos désirs, de nos haines, de nos chagrins sur une terre où nous demeurons si peu, la sagesse de l'indifférence, la grâce, la beauté de l'art, comme ces idées sublimes l'enveloppent et la bercent, la tranquillisent et l'adoucissent, la promènent au sein d'un paradis intellectuel et l'enivrent des joies les plus pures que l'homme goûte ici-bas! Ils sont vraiment à plaindre, ceux qui ne con-

naissent point ces méditations. Ils n'aperçoivent que la surface des choses : aveuglés par une brume funeste, ils n'en découvrent, ils n'en sentent pas le charme intime, et leurs jours s'écoulent dans une monotonie profonde. Les douleurs amères de l'esprit ont donc leurs compensations !

CHAPITRE IV.

Pendant que j'errais dans la ville et en étudiais les curiosités, le ciel avait pris une autre apparence. De brillant qu'il était d'abord, il était devenu morne et triste : d'épais nuages cachaient le soleil; un vent de nord-ouest les pressait, les poussait devant lui, sans fin et sans relâche. Ils formaient une masse si compacte, ils avançaient d'une course si égale, que l'on croyait voir le firmament lui-même rouler d'une seule pièce autour de la terre immobile. Leurs flancs laissaient tomber, par intervalles, une pluie mêlée de neige que les Anglais nomment *sleets*, et que la bise fouettait le long des rues. Un air humide et bleuâtre enveloppait toutes les demeures : ce

temps n'inspirait que l'envie de rester près du feu, plongé dans la lecture ou de nonchalantes méditations. Je résolus d'attendre ainsi des jours moins funèbres.

Parmi les choses intéressantes que j'avais remarquées à Londres, une chose avait spécialement fixé mon attention. Dans l'église Saint-Paul, sous cette voûte énorme, qui semble, comme on l'a dit, un abîme suspendu sur votre tête, abîme où les rumeurs de la capitale viennent tournoyer et imiter, soit le grondement d'une chute d'eau, soit le murmure des esprits nocturnes, j'avais considéré avec plaisir la statue en marbre blanc de Johnson, le fameux critique. C'est un assez bel ouvrage; la tête exprime très-bien la réflexion et la mélancolie [1]. Les Anglais paraissent avoir voulu rendre plus importante cette marque d'estime publique, en la décernant d'abord à l'auteur de Rasselas; son image a devancé toutes les au-

[1] On a représenté le docteur s'appuyant contre une colonne. Cet ouvrage du statuaire Bacon fut terminé en 1796. On lit sur le piédestal :

Samueli Johnson,
Grammatico et critico,
Scriptorum anglicorum litterate perito,
Poetæ luminibus sententiarum
Et ponderibus verborum admirabili,
Magistro virtutis gravissimo,
Homini optimo et singularis exempli.

tres dans la cathédrale : elle a pris possession de l'édifice au nom des gloires britanniques. Lorsque je visitai Westminster, je fus encore frappé de voir sa tombe parmi celles des rois, des généraux et des poëtes. Une dalle abrite son sommeil entre Sheridan et Garrick, vis-à-vis de Thomson et de Shakspeare; il dort au milieu des plus grands hommes que vénère sa patrie; à l'heure où les fantômes commencent leurs promenades taciturnes, son ombre n'aperçoit que des mânes illustres. Jamais, certes, il n'avait espéré un tel honneur. Si je parcourais la ville, son effigie attirait mes yeux chez presque tous les marchands d'estampes, j'apercevais quelques-unes de ses œuvres chez presque tous les libraires. Dans un endroit, c'étaient ses odes, ses Vies des poëtes anglais, plus loin son dictionnaire et sa nouvelle; une autre boutique m'offrait *le Rôdeur, l'Aventurier, le Flâneur* (the Rambler, the Adventurer, the Idler); Je trouvais encore çà et là les dix volumes de sa prolixe biographie écrite par Boswell. Johnson a en Angleterre une vaste célébrité dont la moindre portion a franchi le détroit; il semble que les vents et les flots la tiennent captive sur l'île brumeuse et la repoussent vers la plage, quand elle essaye de fuir sa prison.

Peu à peu je conçus le désir de m'expliquer cette gloire insolite relativement au genre de tra-

vaux qui ont occupé l'austère Samuel. Quoiqu'il ait publié un roman et un petit nombre de poëmes, je savais que la nature de ses productions le rangeait en somme parmi les biographes et les moralistes. De tels écrits n'étant pas destinés à devenir populaires, le succès immense de l'écrivain m'étonnait. Une lecture complète et des recherches historiques pouvaient seules terminer ma surprise en me donnant la clef d'un si grand triomphe. C'était une excellente distraction pour les mauvais jours.

Dans une de ces petites rues où ne passent point les voitures et dont toute la superficie est dallée, rues qui portent le nom de *lanes,* j'avais plusieurs fois remarqué un étalage de bouquiniste, séduisant par ses vieux livres, ses éditions rares et son air de propreté. Je ne m'arrêtais jamais en cet endroit sans voir sur le rayon du milieu, comme à une place d'honneur, les œuvres de Samuel Johnson. Ayant acheté quelques volumes au libraire, je ne lui étais pas inconnu; il me saluait de la tête, quand je fainéantais devant sa boutique, lisant les titres des ouvrages et m'abandonnant au plaisir d'en rêver le contenu. Selon la mode anglaise, sa montre avait la forme d'une bibliothèque sans vitrage, ce qui facilitait beaucoup mon examen. Lorsque je fus sorti de ma chambre, je me dirigeai donc de ce côté.

« M. Wedburne, lui demandai-je, à combien me laisseriez-vous les œuvres de Johnson ? »

Il réclama un prix trop fort et ne voulut point le diminuer.

— « On ne se les procure pas facilement, me dit-il, car il n'en existe pas d'édition générale. Il me faut, avec bien de la peine, rassembler des tomes épars. Je suis devenu pour ce grand homme et pour quelques auteurs de son époque une véritable spécialité. Je doute que l'on puisse trouver ailleurs tout ce qu'il a écrit. Je ne saurais, en conscience, vous rabattre un farthing. »

Je fus visiblement contrarié de cet échec inattendu ; néanmoins je ne perdis pas tout à fait courage.

— « Puisque nous ne sommes point d'accord, repris-je, au lieu de me les vendre, ayez la bonté de me les louer. »

— « Monsieur, me répondit-il, mes livres ne sortent jamais de chez moi ; excusez mon refus; j'ai déjà été en maintes occasions victime de mon obligeance. »

M. Wedburne proféra ces mots avec une sécheresse qu'augmentaient son air et sa tournure. Quoique âgé de vingt-six ou vingt-sept ans au plus, il était grave comme un homme de quarante. Il appartenait à une des sectes religieuses de l'Angleterre et sa croyance lui avait donné

cette espèce de roideur qu'enfantent les principes. La méditation, l'exercice de la volonté demandent des efforts qui laissent cette trace derrière eux. Elle indispose la multitude et l'éloigne des âmes convaincues ; on leur préfère de joyeux débauchés, de souples intrigants. Ce sont néanmoins des esprits supérieurs. Le jeune bouquiniste avait du reste une assez belle figure, et portait en général des vêtements sombres. Je ne me scandalisai point de sa froideur, attendu que j'aime et honore les caractères pareils au sien; l'intelligence, la bonté, l'affection, l'enthousiasme y brillent sous un léger voile, comme ces fleurs rares que l'on emprisonne pour les mieux conserver. Je n'eus pas honte de faire encore une tentative.

— « Vous êtes un peu rude, M. Wedburne, lui dis-je; mais votre expérience vous y contraint sans doute. J'ai cependant l'espoir que vous ne refuserez pas ma dernière proposition. Voulez-vous me permettre de lire Johnson dans votre arrière-boutique? je vous donnerai cinq schellings en récompense.

— « Ceci est autre chose et j'accepte de grand cœur. Entrez, je vous prie; un bon feu semble allumé à votre intention. Je vous prêterai un ancien exemplaire qui ne redoute pas la main des savants: de longues épreuves l'ont aguerri contre eux. »

Il n'avait pas fini de parler, qu'il ouvrait une

porte et m'introduisait dans une salle entièrement tapissée de livres : elle donnait sur une petite cour où la neige et le vent tourbillonnaient de concert. Elle était un peu obscure, mais propre, silencieuse et, pour ainsi dire, vénérable. Il plaça près de la cheminée un vieux fauteuil peint à l'huile, et me montrant un endroit de la bibliothèque :

— « Vous trouverez là non-seulement ce que vous cherchez, mais d'autres ouvrages aussi intéressants pour vous : trois biographies de Johnson, l'une par Boswell, la seconde par Burman, la dernière par John Hawkins ; des anecdotes qui le concernent, par mistress Piozzi ; un essai sur son carractère et son talent, par Murphy ; des libelles publiés de son vivant pour le déprécier, et une foule de bouquins analogues. Je mets tout à votre disposition ; ne vous gênez point et ne craignez pas qu'on vous trouble : ma domestique peut seule venir ici ; vous n'entendrez que le murmure du feu et le bruit de la pendule. »

Je m'installai dans le siége du puritain, usai amplement de sa collection et, au bout d'une semaine, durant laquelle l'atmosphère ne s'éclaircit pas une minute, j'avais lu ou feuilleté un grand nombre de tomes qui m'apprirent les faits suivants et m'inspirèrent les mélancoliques idées qu'on y trouvera jointes.

En 1737, deux hommes qui devaient porter plus tard les couronnes de la célébrité, s'acheminaient vers Londres, blottis au fond d'une poudreuse patache. Le moins jeune avait vingt-huit ans et une physionomie singulière : un vaste corps mal proportionné où les os formaient saillie de toutes parts, un air gauche, des habits trop larges, des cheveux roides, ébouriffés, appelaient d'abord l'attention. Il parlait quelquefois seul et murmurait des fragments de prières, comme : Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, éloignez de moi la tentation ! En de certains moments, il penchait la tête sur son épaule droite, l'agitait d'une manière tremblotante, puis se balançait d'avant en arrière, frottant son genou gauche dans la même direction, avec la paume de sa main. Il faisait le plus souvent ces gestes lorsque son compagnon et lui causaient ensemble. D'autres manies bizarres venaient alors s'y joindre. Entre ses phrases, il grommelait des sons inarticulés, prononçait différentes syllabes ou imitait le gloussement de la poule. Lui arrivait-il de discuter, de défendre son opinion avec chaleur? en terminant sa dernière période, il soufflait comme une baleine. Tout cela était fait d'un air grave, solennel ; quelquefois seulement l'étrange individu laissait échapper un sourire.

Le deuxième voyageur ne ressemblait guère

au premier. Il avait une taille au-dessous de la médiocre, une forme élégante et d'heureuses proportions. La liberté, la grâce de ses mouvements annonçaient une longue habitude de tous les exercices corporels. Ses manières étaient engageantes; sa voix nette, mélodieuse et ferme prenait à son gré les accentuations les plus diverses. Quoique sa peau fût brune, ses traits réguliers, leur vive expression, ses yeux noirs, brillants et subtils, ne pouvaient manquer de plaire. Lorsque sa physionomie était calme, elle avait un peu de dureté; mais, au moindre sentiment qui l'agitait, une mobilité sans pareille détruisait cette empreinte et lui donnait un autre caractère. Elle s'identifiait tellement avec celui-ci qu'elle semblait alors ne devoir plus en changer; elle en changeait cependant, et la même illusion avait lieu.

Le personnage bizarre se nommait Samuel Johnson, il avait pour interlocuteur David Garrick. Ils allaient tous les deux chercher fortune dans la capitale avec de minces ressources : leurs places et les frais de nourriture payés, il devait rester à l'un trois sous, à l'autre cinq sous de notre monnaie. Johnson possédait de plus une tragédie presque achevée, Garrick des plans, des brouillons de comédies et un violent désir de monter sur la scène.

Ils avaient entrepris cette expédition d'une

manière fantasque. L'année précédente, Samuel avait fondé une pension à Lichfield, il l'avait annoncé dans les journaux, mais sans aucun fruit; trois élèves seulement vinrent peupler la solitude de son école. Un début pareil n'était point fait pour exciter un homme qui n'avait ni terres ni pécule. Son ingrate tâche lui semblait d'autant plus rude que la nature ne l'avait pas destiné à l'enseignement. Les intelligences vigoureuses sont pleines de caprices et de fougue; un hardi voyage dans les champs illimités de l'art ou de la science leur convient mieux qu'un labeur monotone et journalier; elles n'aiment point à revenir sur leurs traces, à descendre au niveau d'une jeune âme, faible et ignorante. Ces estimables fonctions demandent plus de patience que de génie. Notre pédagogue s'y prenait donc fort mal: on conçoit d'ailleurs que ses bizarreries devaient sans cesse distraire et divertir ses écoliers. Ils lui donnaient autant de peine et moins de profit qu'une troupe bien plus nombreuse.

Johnson était d'ailleurs marié depuis peu; il avait choisi pour femme une veuve âgée de 48 ans et d'une burlesque apparence. Elle était fort grasse, avait des seins développés outre mesure et des joues énormes, dont elle entretenait le vif éclat par l'usage des liqueurs et par d'abondantes couches de vermillon; non-seulement elle s'ha-

billait d'une manière fantastique et surprenante, mais sa conduite et son langage trahissaient une perpétuelle affectation. Ayant lu beaucoup de romans, elle exigeait de son époux la tendresse brûlante qu'on y décrit, elle voulait que chacun de ses désirs fût un ordre. Le jour même de ses noces, elle avait manifesté ses goûts. Comme ils se rendaient à l'église de Derby, en traversant la campagne, montés l'un et l'autre sur des chevaux de louage, elle lui reprocha d'abord qu'il allait trop vite ; elle ne pouvait le suivre, disait-elle. Johnson ralentit le pas de sa bête : aussitôt elle pressa la marche de la sienne, passa devant et se plaignit de sa lenteur. Le fiancé, voyant qu'elle voulait le traiter comme un chien (c'est l'expression dont il se servait lui-même, quand il racontait cette anecdote), partit au grand galop et s'éloigna tellement qu'elle le perdit de vue. Ils cheminaient entre deux haies : il était impossible qu'elle ne le retrouvât point. Effectivement, elle accourut bientôt, la face inondée de larmes. Quoi qu'il en soit, Johnson l'adorait, et ce n'était pas un petit amusement pour ses élèves que de regarder, par le trou de la serrure, dans sa chambre à coucher[1]. Sa manière lourde et ridicule de lui prouver son affection, ses gestes comiques,

[1] Boswell, au commencement du premier volume.

ses paroles saugrenues les comblaient de joie. Ils étaient surtout ravis de l'entendre appeler sa femme *Tetty* et *Tetsey*, diminutifs vulgaires de son nom de baptême, Élisabeth.

Un métier insipide qu'il exerçait avec maladresse dégoûta promptement Johnson. Garrick, de son côté, trouvait l'étude fort ennuyeuse. Si le maître s'occupait avant tout de sa pièce, le disciple négligeait ses devoirs pour griffonner des scènes de comédies. Un semblable état de choses ne pouvait durer : l'élève et le précepteur finirent par s'entendre; ils convinrent d'abandonner tous les deux l'institution et de faire simultanément l'école buissonnière. Ils partirent dans les premiers jours du mois de mars.

Outre les fonds que j'ai mentionnés plus haut, chacun d'eux avait une lettre pour un certain Colson, professeur estimé de l'époque. Dans la lettre concernant Garrick, on lui offrait de prendre le jeune homme en pension chez lui. Le héros futur de la scène anglaise courait donc moins de dangers que son compagnon. Sa famille, sans être riche, avait une médiocre aisance et ne le reniait point, ne le livrait point dès sa jeunesse aux angoisses de l'infortune, comme les parents de presque tous les artistes, sauf à s'honorer de leur gloire quand ils sont devenus fameux, sauf à revendiquer leur génie après les avoir persé-

cutés. Son aïeul était un protestant chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes ; son père avait le grade de capitaine dans l'armée britannique ; les appointements qu'il recevait ne le laissaient pas libre d'envoyer son fils à l'université, mais il ne demandait pas mieux que de payer sa nourriture et son instruction chez un homme de mérite.

La lettre de Johnson le peignait comme un savant et un bon poëte. Il allait tenter le sort avec une tragédie, promettait de devenir un habile auteur dramatique, et, pour le moment, désirait avoir à faire quelque traduction du latin ou du français. On voit que son sort était bien aventuré.

Ses biographes n'indiquent pas au juste comment il se tira d'affaire. Sa pièce ne lui fut d'aucune ressource; on ne la joua que douze ans plus tard. Il essaya de tenter la fortune à Drury-Lane, mais le directeur, le sachant sans appui, ne voulut pas la faire représenter. Pour les libraires, un d'entre eux auquel il s'adressa en lui manifestant son désir de vivre avec sa plume, toisa de l'œil ses formes robustes, et lui dit : « Vous feriez mieux d'acheter un crochet. » Il est probable que son épouse lui envoya quelque argent de Lichfield, où elle était restée. Il se logea dans une rue solitaire, et s'imposa la plus stricte

économie. Son dîner lui coûtait la somme de seize sous, y compris les deux sous qu'il donnait généreusement au garçon. Un peintre irlandais, avec lequel il s'était trouvé en rapport, lui avait enseigné l'art de vivre à bon marché. Il disait qu'un homme pouvait ne dépenser à Londres que sept cent cinquante francs par an, et ne point encourir le mépris. Le tiers de la somme devait être consacré aux habits et au linge ; on demeurait dans un galetas pour trente-six sous par semaine, et, si quelqu'un vous demandait votre adresse, on lui donnait rendez-vous dans un lieu public. Pour six sous, on passait effectivement tous les jours quelques heures dans un café, qui vous servait de salon. Un sou de pain et un sou de lait composaient votre déjeuner; on dînait pour douze sous, et on supprimait le souper. On rendait ses visites les jours où on changeait de chemise. Tels furent les premiers soins, les premiers détails qui occupèrent notre auteur, lorsqu'il aborda la vie littéraire. Le destin ne semble-t-il pas quelquefois se railler de l'homme et l'environner exprès des plus absurdes contrastes?

Au milieu de l'été, la fortune ne se lassant point de ses rigueurs, Johnson alla passer trois mois à Lichfield, auprès de son épouse. Mais il n'avait plus d'institution, et devait se créer d'autres res-

sources. Il emmena sa femme dans la capitale, résolu probablement à vaincre ou à mourir. Cette fois, sa collaboration fut agréée par l'éditeur du Gentleman's magazine : on lui fit rédiger des articles de toute sorte, pour de maigres honoraires; pendant plusieurs années, ces travaux sans gloire absorbèrent son temps et ses forces. Le seul ouvrage qu'il put écrire fut son poëme de *London*, imité de la troisième satire de Juvénal : le morceau obtint un grand succès.

Johnson était pourtant fort malheureux dans sa nouvelle condition; il ne tarda pas à regretter les souffrances plus douces, la vie moins incertaine qu'il avait échangées contre un mal aigu et un état précaire. Une place de maître d'école lui ayant alors été offerte, il l'accepta; il fallait seulement remplir une condition obligatoire. Un homme pieux avait fondé l'institution un siècle auparavant, et l'acte exigeait que le précepteur eût le grade de maître ès arts. Ce grade, Johnson ne le possédait pas; il n'avait ni le temps ni l'argent nécessaires pour l'acquérir. Il le sollicita donc de l'université d'Oxford comme une faveur : on ne tint pas compte de sa demande. Il réitéra sa prière, en l'adressant à l'université de Dublin; Pope, qui ne le connaissait pas, mais avait lu son poëme et lui trouvait un grand mérite, s'employa pour lui auprès du comte Gower : ce dernier ap-

puya sa requête d'une missive où il dépeignait sa triste situation. Il y disait que cette place *le rendrait heureux pour la vie,* s'il obtenait le titre indispensable; qu'il avait non-seulement du talent, mais beaucoup de science et de probité; que si on voulait d'abord l'examiner, il était prêt à faire le voyage, malgré sa détresse, *aimant mieux expirer de fatigue sur la route que de mourir de faim en traduisant pour les libraires.* Swift devait corroborer cette lettre dramatique de sa propre influence. Johnson attendait avec des battements de cœur : l'université refusa le diplôme, l'école fut donnée à un autre. Par la suite, quand il joua un grand rôle dans le monde, la première université lui offrit ce grade de maître ès arts qu'elle n'avait pas voulu lui octroyer lorsque son sort en dépendait; elle se glorifia de son acceptation, et joignit à ce titre celui de docteur ès lois; il n'avait jamais étudié la science des tribunaux, mais peu importait! ce n'était plus un pauvre hère. Le collége de la Trinité à Dublin lui décerna le même honneur.

Ayant perdu tout espoir, Johnson, attristé, baissa la tête et se remit aux gages des éditeurs. Sa détresse devint tellement profonde, qu'on aurait peine à y croire, si des témoignages authentiques ne mettaient les faits hors de doute. Il eut bientôt l'occasion de se lier avec un auteur non

moins infortuné : Savage et lui se rencontrèrent dans les boutiques des marchands de livres; leur piteuse apparence les intéressa mutuellement, et ils contractèrent ces liens providentiels que le malheur établit entre les hommes. On dévoile, on partage ses chagrins, on se ligue contre la fortune; il semble qu'elle doive résister moins facilement à deux adversaires, elle qui se joue des peuples comme des individus. Tels étaient les sentiments qu'éprouvaient nos littérateurs désolés. En mainte circonstance, n'ayant pas de retraite, faute d'argent ils passèrent la nuit à marcher dans les rues de Londres[1]. Une fois, tandis qu'ils erraient de la sorte, l'entretien tomba sur la politique; il s'anima peu à peu, et, sous l'influence de leur verve, de leur patriotisme, ils jurèrent de défendre la nation, de combattre les plans ministériels. Si les ministres avaient pu entendre ces menaces de deux vagabonds, elles les eussent bien fait rire. Mais je ne doute point qu'elles n'eussent touché le sage, qui aurait vu des hommes de talent réduits à une extrémité pareille, et gardant, au fond de

[1] Johnson avait alors été contraint de prendre un logement avec sa femme hors de la ville, par motif d'économie; c'était donc lorsqu'il s'attardait dans la capitale qu'il restait exposé au vent et à la pluie, Savage n'ayant point d'asile à lui offrir.

l'abîme où ils étaient descendus, la conscience de leur valeur.

Johnson a donné dans la biographie de Savage une foule de détails sur la misère du poëte; ils font juger de la sienne par induction et en complètent le tableau; on aurait d'ailleurs grande peine à diviser le récit de leurs afflictions. Beaucoup d'entre elles ont dû leur être communes. Johnson rapporte que son ami ne savait fréquemment où s'abriter, même pendant le jour, et encore moins où trouver de la nourriture: il n'avait d'autre cabinet d'étude que les champs et les rues. Il composait alors en se promenant, et, lorsque sa mémoire était surchargée, il entrait dans une boutique, demandait une plume et de l'encre, puis confiait ses inspirations à des morceaux de papier qu'il avait ramassés sur son chemin. Il enfanta de la sorte un drame; quand il voulut le faire jouer, les acteurs le traitèrent, comme on pense bien, avec un grand mépris; on tourna, on tergiversa, on temporisa; l'été survint, une partie de la troupe alla courir les théâtres secondaires, et, pour que sa pièce fût représentée, l'auteur dut se charger d'un rôle. Il n'accepta point sans dégoût cette tâche humiliante; sa situation ne lui permettait cependant pas de refuser: il se procura de la sorte une aisance éphémère.

Quand Savage ne rôdait pas la nuit avec Johnson, il couchait sur un banc ou sur un étal, pendant la belle saison ; mais les pluies, les brouillards, les souffles glacés de l'hiver lui ordonnaient de se prémunir contre le froid : il dormait alors, avec la canaille la plus infime, dans les cendres chaudes qu'on jette à la porte des verreries. Le hasard lui envoyait-il un peu d'argent, il se retirait dans un de ces galetas où on loge à la nuit; plus d'une fois encore il attendit le jour dans les sales caveaux où la populace anglaise se livre aux excès de tout genre. C'était là, parmi des voleurs, des mendiants et des filles, que croupissait un homme supérieur, qui aurait pu, selon son biographe, enrichir les diplomates de ses observations, agiter des multitudes par son éloquence et polir les manières d'une cour par son urbanité.

Dans les derniers temps de sa vie, ses jeûnes étaient si longs qu'il tombait en défaillance ; son estomac se ruinant peu à peu, il n'éprouvait plus la sensation de l'appétit; l'odeur de la nourriture lui donnait des nausées. Il fallait lui administrer un cordial pour qu'il pût la porter à sa bouche.

Quelle que fût néanmoins sa détresse, il exigeait fièrement tous les égards qu'il se croyait dus. Il poussait même un peu loin le respect des formes. Touchée de le voir en haillons, une personne inconnue déposa pour lui, dans un café,

des habits et du linge ; elle le fit ensuite avertir. C'était s'y prendre avec délicatesse ; on lui épargnait ainsi la fausse honte que cause la vue d'un bienfaiteur et la gêne des remercîments. Quelque cérémonie de détail fut cependant omise; Savage s'en irrita si fort qu'il ne voulut point accepter le don, ni entrer dans la taverne, aussi longtemps que les hardes y demeurèrent.

Johnson avait, pour sa part, un égal soin de sa dignité. Un libraire, du nom d'Osborne, l'ayant traité avec impertinence dans son propre logement, il saisit un in-folio, en terrassa le drôle et lui mit le pied sur la gorge.

Les deux auteurs devaient sortir d'embarras d'une manière toute différente : Johnson menait une vie calme, étudiait, écrivait sans relâche et dépensait le moins possible ; il finit par vaincre l'animosité du sort. Les mêmes vertus ne distinguaient pas son camarade : il était irréfléchi, désordonné, licencieux; il mourut en prison. Une tavernière l'y fit jeter pour une somme de deux cents francs qu'il lui devait ; il resta six mois sous les verrous et termina une triste existence par une mort déplorable.

Une foule de bruits calomnieux avaient été répandus sur lui ; peu de personnes connaissaient au juste les funèbres circonstances de sa destinée. Son ami voulut protéger sa mémoire et ob-

tenir pour lui une compassion éternelle ; il eut la joie d'atteindre ce but. La vie de Richard Savage excita l'intérêt le plus profond; elle est sans doute curieuse par elle-même, toutefois elle eût perdu beaucoup à être mal exposée. Johnson déploya au contraire une merveilleuse habileté de narration, un grand talent de style : nos voisins regardent ce morceau comme un chef-d'œuvre. Ce n'est pas un panégyrique officiel, l'auteur ne cache point les vices du malheureux bâtard; mais il rejette une partie de ses fautes sur sa misère et sur ses persécuteurs. Il ne s'était pas, du reste, seulement proposé d'écrire une épitaphe; il accomplissait en outre une vengeance terrible. La mère de Savage, la comtesse Macclesfield, avait été le principal instrument de ses chagrins : elle avait fait tous ses efforts pour lui cacher sa naissance, pour le vendre à des planteurs, pour l'ensevelir dans des occupations grossières, pour le pendre au gibet par la main du bourreau ; elle avait rempli ses jours d'amertume et contribué à sa prompte mort. Il fallait qu'un châtiment rigoureux tombât sur cette ignoble créature. Elle était vivante et triomphante ; Johnson tenait de son ami le détail de ses crimes : pauvre, malade, sans soutiens, il osa lui imprimer sur le front le signe des meurtriers. Elle éprouva au moins le supplice de la honte et de la colère ; en tous

lieux la haine et le mépris se dressèrent devant ses pas : elle ne pouvait sortir sans trouver un accusateur, sans entendre murmurer près d'elle ces phrases menaçantes :

« La punition que nos lois décernent aux infanticides est bien connue et l'on n'a jamais élevé de doute sur son équité ; mais si ceux qui détruisent leur enfant méritent la mort, quel châtiment assez cruel infligera-t-on à ceux qui lui laissent la vie pour le mieux torturer, qui prolongent son existence pour prolonger ses douleurs, qui l'exposent sans soin et sans pitié à la malice de l'oppression, aux chances du hasard, aux tentations de l'infortune ; qui se réjouissent de le voir accablé par la souffrance, et, lorsque son propre travail ou la charité des nobles cœurs le tirent un moment de sa misère, le plongent de nouveau dans le désespoir ? »

L'accueil fait à cette production augmenta la célébrité naissante de l'auteur, mais ne l'enrichit point. Peu de temps après qu'il l'eut publiée, le libraire dînant avec un certain M. Harte, celui-ci exprima son admiration. L'éditeur le laissa parler. A quelques jours de là, le rencontrant, il lui dit : « Vous avez fait un heureux la dernière fois. » — « Comment cela se peut-il, reprit M. Harte, puisque nous étions seuls ? » — « Vous le pensiez ; mais n'avez-vous point vu ce plat

qu'on a emporté derrière un paravent? c'était pour Johnson qui s'y trouvait caché ; ses habits avaient tellement l'air de guenilles qu'il n'osa point paraître ; mais vos louanges lui ont causé un sensible plaisir. » Johnson avait alors trente-cinq ans.

A toutes ces calamités se joignait chez le savant critique une maladie mystérieuse, lugubre, en même temps physique et morale. Depuis sa jeunesse, il était hypocondriaque, il tombait dans des humeurs noires ; un affreux découragement, une prostration mortelle s'emparait de ses facultés. L'univers n'était plus pour lui qu'un séjour de désespoir. Une irritation incessante, des caprices bizarres, d'étranges effets nerveux lui inspiraient le dégoût de la vie. L'étude ne lui offrait ni charme ni consolation. Il tentait de se guérir par un violent exercice ; en proie aux tortures de son imagination délirante, il cheminait seul dans les bois, dans les plaines, devant l'insouciante nature qui n'apaisait pas son chagrin, devant le ciel joyeux que sa douleur semblait accuser. Les objets matériels ne s'offraient à lui que sous un brouillard ; il ne pouvait même distinguer l'heure sur les cadrans des villes. Cependant les songes les plus atroces le tourmentaient comme des réalités : poursuivi par de chimériques fantômes, il luttait contre eux, il essayait

de fuir leurs embrassements. Sa raison ne l'abandonnait pas néanmoins : victime d'un singulier phénomène, il sentait son erreur et cherchait vainement à la détruire ; il n'était point le jouet de son hallucination, il la comprenait, il eût voulu s'en rendre maître, et il en souffrait comme s'il ne l'avait pas jugée. Il restait donc suspendu entre le bon sens et la folie ; les hommes qui traversent le pont de Mahomet pour gagner les frais ombrages de son Éden chancellent ainsi entre l'abîme où planent les mauvais anges et les bosquets parfumés où les houris leur tendent les bras. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'il voyait lui-même dans quelle route périlleuse il était engagé. Il avait donc toujours peur de franchir la ligne étroite qui le séparait de la démence, et la crainte de ce mal terrible ajoutait à son infortune.

Si la terre est un lieu d'épreuve, on ne peut nier que l'épreuve ne soit trop forte pour beaucoup d'hommes. Il semble injuste de soumettre une débile créature à de si affreuses expériences. Le plaisir a ses limites, la douleur n'en a pas : c'est comme une spirale odieuse qui plonge sans fin au milieu des ténèbres ; on croit toujours, quand on la descend, qu'on est parvenu aux dernières marches, et l'on espère goûter quelque repos, dans une sombre halte ; mais la vis in-

fernale s'allonge, mais l'abîme se creuse, et l'on atteint de nouvelles régions plus désolées, sous lesquelles on aperçoit au loin, à travers la nuit plus épaisse, des gouffres interminables. Certes, le Dieu puissant qui anime le monde doit récompenser les nobles âmes qu'un pareil voyage n'altère et ne dégrade pas. Tout prouve sa bonté, son intelligence, et une brute seule pourrait ne pas s'attendrir.

C'était la ferme croyance de Johnson; elle lui donna la force d'endurer son épouvantable maladie, compliquée d'une longue misère. Il avait eu le bonheur d'être élevé dans des principes religieux : sa mère, chrétienne fervente, lui parla, dès son bas âge, d'un Dieu protecteur, qui punit les méchants et récompense les bons. A l'université d'Oxford, on cultiva ces pieuses semences ; l'ouvrage de Law : *Appel sérieux à une sainte vie*[1], enflamma, redoubla son zèle. Depuis lors, il ne cessa jamais d'accomplir ses dévotions, de rendre hommage au suprême ordonnateur. Quand une souffrance aiguë l'enveloppait de ses replis et distillait le poison dans ses veines, il se mettait en prière : il implorait l'aide du ciel et lui demandait le courage de supporter la douleur. Tantôt il prononçait de vive voix les hum-

[1] Serious call to a holy life.

bles paroles, tantôt il les écrivait; plusieurs de ces touchants appels nous sont demeurés. L'espoir brillait alors à travers ses larmes, comme les doux rayons qui annoncent la présence d'un guide immortel, d'un ange consolateur. Dieu, ne pouvant nous apparaître sous des formes grossières, quoi qu'en disent les vieilles religions, a mis sa propre voix dans nos cœurs; lorsque les hommes l'invoquent, il ne répond point en frappant leurs oreilles d'un langage inutile, mais en leur communiquant des idées sublimes, qui les affranchissent de la terre et de ses navrantes inquiétudes. C'est donc toujours un grand malheur pour une âme élevée que de naître au milieu d'une époque railleuse et sceptique; pleine d'une noblesse qui lui fait mépriser le monde, qui lui inspire le dégoût de ses folies et de ses turpitudes, elle n'a d'autre asile que ses vains songes, elle ne peut chercher un ami, un protecteur dans les solitudes dévastées du firmament. Elle retombe donc sur elle-même, se laisse envenimer par l'amertume croissante de l'expérience, et bientôt, employant sa force à augmenter ses chagrins, elle arrive au plus morne accablement. Si d'ailleurs le sort ne lui a pas épargné les afflictions vulgaires, si la maladie, l'inquiétude et la faim l'environnent comme des spectres, si nul ne pleure près d'elle, si nul ne lui témoigne de com-

passion, de tendresse, et qu'alors, privée de tout refuge, elle ne puisse s'écrier avec un ardent espoir : Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi! oh! qui nous peindra son effroyable désolation, qui nous peindra ses indicibles tortures, après lesquelles le malheur n'a plus d'épouvantes, ni l'enfer de tourments !

Les désastres nombreux qui avaient assailli Johnson étaient pour beaucoup, selon moi, dans son affection nerveuse. Quiconque a éprouvé de grandes infortunes, ou observé des personnes parvenues aux dernières tristesses, doit savoir qu'une extrême affliction produit une sorte de démence. La volonté perd son empire, les forces intellectuelles n'ont plus d'équilibre, toutes les petites joies de la vie quotidienne cessent d'exister. L'imagination acquiert une véhémence frénétique; elle grandit les objets hors de toute mesure, elle les modèle de nouveau et les combine avec une singularité folle. Ajoutant au mal réel un mal fictif, qui n'est pas moins douloureux, elle promène autour du patient la foudre et les éclairs d'une tempête chimérique, où il se figure entrevoir des dieux ennemis. La sensibilité divague dans les mêmes proportions : elle tremble et s'irrite pour de faibles causes; une vaine parole, un incident léger, qui éveilleraient à peine l'attention en d'autres circonstances, produisent

alors de lamentables ravages. Une influence mortelle semble planer sur l'individu; à moins d'une crise salutaire, il marche en effet au suicide, extravagance finale de la vie qui s'attaque et se brise elle-même.

Dès son arrivée dans le monde, notre auteur avait encouru la disgrâce du sort. Né en 1709, il avait hérité de son père des tendances mélancoliques. Sa nourrice lui donna les écrouelles ; ce mal mystérieux lui défigura le visage et lui blessa tellement la vue qu'un de ses yeux n'en guérit jamais et ne lui fut d'aucun aide; il différait cependant très-peu de l'autre pour l'apparence : celui-ci demeura toujours myope et d'une grande faiblesse. Lorsque, par hasard, Johnson allait à l'école sans guide, étant obligé de traverser un canal, il marchait à quatre pattes afin de l'apercevoir et de ne pas se noyer. Imbue de la vieille persuasion que l'attouchement des rois dissipe les scrofules, sa mère le présenta ingénument à la reine Anne : la princesse tenta la cure, mais, en dépit de sa bonne volonté, le miracle n'eut point lieu. Battu dans son enfance par un brutal précepteur, le jeune Samuel déploya pourtant une grande force d'esprit et montra un vif amour de l'étude. Un gentilhomme l'emmena à l'université d'Oxford, se chargeant de l'entretenir comme son compagnon; il n'observa pas sa promesse, et

le besoin fondit sur Johnson pour ne plus le quitter de longtemps. Il lui était quelquefois impossible de sortir, ses pieds passant à travers ses chaussures. Sa fierté ne lui permettait pas néanmoins d'accepter de l'argent, et un homme charitable ayant mis à sa porte une paire de souliers, il les rejeta avec indignation.

Sa pauvreté finit par devenir si extrême qu'il abandonna Oxford et se retira dans son pays ; mais sa famille était ruinée, son père n'avait plus le moyen de le soutenir. Bientôt après le dernier mourut, laissant au malheureux scribe une vingtaine de livres sterling pour tout héritage. Le grand homme futur prit alors une place de sous-maître, dont les fonctions lui parurent tellement insupportables qu'il y renonça au bout de six mois, et ne les mentionna jamais depuis sans horreur. D'autres occupations ne lui réussirent pas mieux. Il se traîna d'essais en essais, tant et si bien qu'il épousa mistress Porter et fonda sa malheureuse école. Ce fut au milieu de ces déboires, à l'âge de vingt ans, qu'il ressentit les premières atteintes de sa fièvre hypocondriaque. Il ne put s'en délivrer par la suite. Dans tous les temps il éprouva des accès de misanthropie où il fuyait la société, se claquemurait chez lui, pleurant, gémissant, parlant seul et errant d'une chambre à l'autre avec l'anxiété du désespoir.

Il répétait habituellement qu'il donnerait un de ses membres pour prévenir ces crises funestes.

Tant de peines, de soucis, le rendirent brusque et même dur dans ses manières. Ne trouvant nulle part le calme et la bienveillance qui adoucissent l'âme, il ne s'efforçait point d'être agréable. Personne n'avait jamais essayé de lui plaire; il ne croyait pas devoir se montrer plus courtois; il ignorait, selon toute apparence, qu'il y eût d'autres façons d'agir. Quand les hommes vous sourient, vous choient et vous caressent, l'aménité n'est pas difficile; leur présence vous charme, et l'on s'attribue les flatteries qu'ils adressent à votre position, à votre fortune. Les malheureux, lisant la haine et le dédain sur le visage de ceux qui les approchent, ne peuvent montrer la même affabilité. S'ils possèdent d'ailleurs un vrai talent et dominent leurs contempteurs par les droits de l'intelligence, on les trouvera encore moins officieux; la multitude regarderait leurs manières prévenantes comme une basse adulation. Le mérite, que le destin opprime, doit être doublement fier pour conserver sa dignité. Les railleries de Johnson décontenançaient bientôt ceux qui s'émancipaient avec lui, croyant que son état précaire le faisait descendre à leur niveau; il soutenait hardiment son opinion, et ne craignait pas de heurter son antagoniste. Il lui manquait les

petits égards de la politesse banale. Aussi, quoiqu'il fût en réalité obligeant, humain et affectueux, l'avait-on surnommé l'*ours*. Les littérateurs secondaires le peignaient comme un homme terrible. On se servait contre lui de la rudesse qu'il avait puisée dans l'infortune ; mais le roc tourmenté par l'Océan ne peut avoir le poli des marbres qui ornent un édifice, l'oiseau battu par les tempêtes ne saurait avoir le doux chant des musiciens qui égayent nos bois.

Si les travaux de Johnson ne le mettaient point à son aise, ils fondaient, ils agrandissaient continuellement sa réputation ; les libraires prirent confiance en lui, et sept d'entre eux, s'étant associés, le chargèrent d'un immense labeur : il devait écrire un dictionnaire de sa langue maternelle, aussi étendu, aussi complet que possible. On lui offrit 1,570 livres sterling ou 39,250 francs pour ce travail. Il conclut l'affaire et adressa le prospectus à lord Chesterfield, avec l'intention de lui dédier l'ouvrage. Il croyait pouvoir l'exécuter dans l'espace de trois ans. Une connaissance lui ayant témoigné du doute à cet égard, il affirma qu'il n'avait pas besoin d'un plus long intervalle. « Mais, reprit la personne, l'Académie française, où se réunissent quarante membres, a eu besoin de quarante ans pour achever son dictionnaire. » — « C'est cela, ré-

pondit l'auteur, vous indiquez la juste proportion : quarante fois quarante donne seize cents. Le rapport de trois à seize cents est la différence qu'il y a entre un Anglais et un Français. » L'opération eût été lucrative et aurait fini ses embarras s'il avait tenu parole ; mais, malgré sa forfanterie, la composition dura huit années. L'aide de six copistes lui fut d'ailleurs nécessaire. Il avait fait arranger une chambre haute, dans la maison qu'il habitait, comme le comptoir d'un négociant, pour y installer ses scribes ; il leur apportait à chaque moment du travail.

Il faut bien dire aussi qu'il n'y consacrait point toutes ses pensées. D'autres ouvrages absorbaient une partie de son temps et de ses forces. Il publia sur ces entrefaites son poëme ayant pour titre : *La vanité des souhaits humains ;* la dixième satire de Juvénal lui en fournit le cadre. Il aurait pu au besoin se passer de modèle et tirer de sa propre expérience les sombres méditations qu'il renferme. Il entreprit le journal *le Rôdeur* (the Rambler), une de ses œuvres les plus brillantes; comme *le Spectateur* d'Addison, il a eu un succès durable et une vogue extraordinaire ; on l'a réimprimé bien des fois. Les dispositions de l'auteur, quand il se chargea d'écrire cette feuille, ne ressemblaient nullement à celles de nos gazetiers modernes. Voici la prière que, dans cette

occurrence, il adressa au juge souverain : « Dieu tout-puissant, d'où viennent toutes les bonnes choses, sans l'aide, sans la grâce duquel tout labeur est stérile, toute sagesse est illusion, fais, je t'en supplie, que dans ce travail ton saint esprit ne m'abandonne pas, que je puisse célébrer ta gloire, m'acheminer vers mon salut et y conduire les autres ; accorde-moi cette faveur, ô maître, pour l'amour de ton fils Jésus-Christ. Amen. »

On pense bien qu'inaugurée de la sorte une œuvre périodique[1] devait contenir de nombreuses réflexions morales. Johnson les y multiplia en effet sans le vouloir et par la tendance même de sa nature. Après tout, ces nobles vœux, dont l'ingénuité fait sourire, l'emportent de beaucoup sur les rêves cupides, sur les plats sentiments qui aiguillonnent maint publiciste. Mieux vaut s'inspirer d'une croyance un peu naïve que de projets mercenaires. L'élévation du cœur, l'oubli de soi-même et le respect de Dieu sont surtout à leur place chez les hommes d'élite. Ces intelligences formées avec un soin paternel, ressemblant davantage au Créateur, lui doivent aussi

[1] Il paraissait deux numéros chaque semaine, un le mardi et un autre le samedi. Johnson continua cette publication pendant deux ans, et ne cessa que trois jours avant la mort de sa femme.

plus de gratitude, et leur piété doit avoir le zèle de la tendresse. Plus cruellement éprouvés que la foule, ils ont d'ailleurs plus besoin d'un céleste ami. Souffrant pour la justice et la vérité, quel espoir, quelle idée consolante les fortifiera, s'ils doutent de l'éternelle justice et de la vérité suprême? Il ne leur restera qu'à maudire la vie, la nature et les hommes, qu'à expirer, comme Swift, dans la démence d'un sarcasme universel et d'un rire frénétique.

Les principes de Johnson lui furent bientôt d'un grand secours : il perdit sa femme après quinze années de mariage. Quoiqu'elle ne fût ni belle, ni jeune, ni gracieuse ; qu'elle ne se montrât point dévouée pour lui et se donnât les plaisirs de la campagne, les jouissances du bien-être, pendant qu'il suait et souffrait dans les brouillards de Londres, sa mort lui causa un violent chagrin. Presque tous les penseurs, presque tous les artistes manquent d'adresse, de bonheur ou de discernement avec la plus attrayante, mais la plus capricieuse moitié de notre espèce. Ils choisissent mal les objets de leur passion, les environnent d'un amour hyperbolique et ne sont point aimés selon leurs droits. Socrate, Molière, Jean-Jacques, Diderot, Albert Durer, une foule d'autres victimes sont là pour témoigner combien le sexe charmant favorise peu le génie.

Dante et Pétrarque ont rendu immortelles deux beautés qu'ils ne possédèrent jamais et qui cependant ne se firent point religieuses. Le Tasse expia par sept années de prison la tendresse que lui inspira Éléonore. Je me rappelle avoir lu un poëme anglais dont le titre m'échappe, où cette destinée des hommes d'intelligence est fort bien peinte. Un ménestrel y courtise une jeune personne accomplie, sa vue le transporte d'admiration et, quand elle s'éloigne, il reste, pour ainsi dire, comme le mineur stupéfait qui sent la terre trembler sous lui. Mais bientôt son âme se réveille ; il chante la dame de son cœur, la suave émotion qu'elle lui cause : il apprend à sa mandore une langue divine. Quand sa bien-aimée reparaît, il emploie ces doux accents pour lui exprimer sa passion. Le malheur toutefois veut qu'il ait un rival ; l'écuyer du châtelain lui dispute la jolie fille. C'est un robuste damoiseau, à la taille élégante, aux cheveux noirs, à l'air martial ; il ne dit presque rien, mais son œil lance des éclairs, et ses paroles, sa conduite sont pleines d'audace. Le poëte, lui, est faible et timide; il ne brille que par son génie, par la vivacité de sa tendresse. Le suivant d'armes l'emporte près de la bachelette, il obtient d'elle l'aveu de ses sentiments et la conduit à l'église. Le barde navré de douleur se place sur leur passage : il ne

veut point troubler leur joie, il désire seulement chanter à celle qu'il perd un dernier chant d'amour, puis baiser sa main en signe d'éternel adieu. On lui octroie une grâce si légère, et les conviés interrompent leur marche. Rassemblant toutes ses forces, le ménestrel épanche alors dans un langage merveilleux le désespoir qui l'obsède; il termine son lai plaintif, pose ses lèvres tremblantes sur la main de la jouvencelle et meurt en lui donnant cette marque suprême d'affection. L'amour de notre auteur pour sa femme n'avait ni cette élégance, ni ce caractère tragique ; il formait avec elle un couple assez grotesque. Il n'en subit pas moins la destinée commune à la plupart des littérateurs, destinée où abonde souvent le ridicule.

Une autre circonstance vint ralentir ses travaux lexicographiques, mais il ne s'en plaignit point. Son *Irène,* par la protection de Garrick, sortit de la poussière et affronta les dangers du théâtre. Depuis que nous l'avons perdu de vue, l'écolier de Johnson avait fait bien du chemin. Quelque temps après son arrivée à Londres, un de ses oncles mourut et lui laissa mille guinées. Il continua donc paisiblement ses études, se préparant sous main au genre de vie qui excitait ses désirs. Bientôt son père et sa mère finirent leurs jours, à une année de distance, et il se trouva

libre, car la crainte de leur déplaire l'avait jusqu'alors retenu. Un autre souci le tourmentait encore : il avait peur de mal débuter, de n'obtenir d'abord aucun succès et d'établir par là une prévention fâcheuse contre lui. Pour courir de moindres chances, il embrassa l'occasion d'aller jouer en province, sur la scène d'Ipswich, pendant l'été de 1741. Il changea son nom et se fit appeler Lyddal. Il voulut en outre jouer le rôle d'un nègre, dans une pièce intitulée *Oroonoko :* sous le noir qui allait couvrir sa figure, il pensait bien qu'on ne le reconnaîtrait pas. Ces soins, cette inquiétude extraordinaire devaient se reproduire par la suite chez Walter Scott, au moment où il publia son premier ouvrage en prose. C'est du reste un phénomène curieux de notre nature que l'espérance diminue quand le désir augmente. Plus le bonheur qu'on rêve séduit la pensée, moins il semble près de nous. L'homme le plus transporté d'amour est celui qui compte le moins réussir. Même quand il parle différemment, il croit dans son âme qu'il n'atteindra jamais au but de ses vœux. Cette charmante créature dont son esprit exalté fait une déesse, il ne s'imagine point pouvoir la posséder comme une femme ordinaire. Et cependant il ne voudrait pas de la vie sans elle : gloire, fortune, joie, repos, ambition, tout dé-

pend de cette tête adorée ; loin de l'enchanteresse le monde n'existe plus pour lui. Ne dirait-on pas que le malheur seul est notre élément? Le bonheur nous apparaît toujours comme noyé dans la brume, au sein d'un avenir chimérique.

Le succès calma les frayeurs de l'artiste. Il essaya plusieurs rôles et obtint chaque fois l'approbation du public. Toutes les parties de son métier lui étaient connues : il jouait également bien le héros, le bouffon, le dandy, le sot, le valet, le suffisant, l'homme joyeux, et même l'arlequin. Jamais, peut-être, il n'a existé d'acteur aussi universel. Dès que l'enthousiasme de la foule l'eut rassuré, il prit le chemin de Londres. Il y débuta sur un théâtre inférieur, où montaient souvent des bourgeois comme sur un théâtre de société. Il avait choisi le personnage difficile de Richard III ; une assemblée peu nombreuse et peu ardente l'écoutait. La nouveauté de sa manière surprit d'abord, comme il arrive toujours. La pompe était alors de mode; il cherchait le naturel et déployait une grande énergie, sans tomber dans l'emphase, sans s'éloigner du vrai. A l'indécision succéda peu à peu l'admiration; il fut salué d'applaudissements unanimes, qui lui promettaient une brillante destinée.

Les essais continuèrent; bientôt une vogue si étonnante se déclara en sa faveur, que les deux

principaux théâtres, celui de Drury-Lane et celui de Covent-Garden, furent abandonnés. Les directeurs, voyant leurs salles désertes, s'irritèrent contre la petite salle de Goodman's Fields où jouait le nouvel acteur. Un privilége leur donnait le droit de la fermer : ils intimidèrent le régisseur et le contraignirent de s'entendre avec eux. Garrick passa dans la troupe de Drury-Lane, aux appointements de 500 livres sterling. L'hiver ne fut pour lui qu'une suite de triomphes; au printemps, une députation vint lui offrir de jouer sur la scène de Dublin pendant trois mois : les conditions étant fort avantageuses, il accepta. Les Irlandais poussèrent leurs transports jusqu'à la fureur. La saison était brûlante et aurait dû éloigner la foule du théâtre; mais elle s'y pressait tellement que la chaleur engendra une maladie épidémique, dont un grand nombre moururent, et qu'on appela, en vue de sa cause, la fièvre de Garrick. L'exaltation ne pouvait aller plus loin [1].

Quand il fut revenu dans la capitale, l'empressement du public étant toujours le même, et le directeur de Drury-Lane ayant contracté une multitude de dettes, Garrick finit par prendre sa place. Le jour où il entra en fonctions, il déclama sur la scène un prologue dû à l'auteur de Rasse-

[1] *Life of David Garrick*, by Thomas Davies.

las. Un désordre excessif régnait dans le personnel et dans l'administration; il y porta remède, puis s'occupa de faire jouer la pièce de son ami. Ce n'était pas une entreprise facile; l'ouvrage avait besoin d'améliorations, de changements; le célèbre acteur ne croyait pas que l'on pût s'en abstenir. Mais Johnson ne voulait point retoucher son drame : une violente querelle s'éleva entre eux. Garrick finit par l'emporter, son adversaire du moins consentit à d'insuffisantes corrections. L'œuvre était pleine de nobles idées, de sentiments délicats, mais froide et peu tragique; malgré tous les efforts du brillant comédien, elle n'eut pas au delà de neuf représentations.

Johnson et Garrick ne cessèrent jamais de se voir, de se rendre service, d'être amis, pour employer l'expression ordinaire. Et cependant ils eurent toujours l'un contre l'autre une animosité secrète. La gloire éclatante, la splendide fortune de l'acteur indisposaient l'écrivain malheureux. Sans être fâché des succès obtenus par le comédien, il les trouvait hors de toute proportion avec son talent. Il ne voyait en lui qu'un mime habile, un ingénieux déclamateur; vassal éternel de la pensée poétique, on ne devait point le glorifier plus que le poëte. Les éloges, les honneurs sans bornes qu'on lui décernait, aucun génie dramatique ne les avait reçus. Nulle couronne

n'avait paré le front ni attendri l'âme de Shakspeare, et voilà que son interprète marchait sur une litière de fleurs tressées, voilà que des acclamations fanatiques l'érigeaient en demi-dieu. Selon toute vraisemblance, Johnson comparait d'ailleurs son propre mérite avec le mérite de son élève, et sa triste position avec la position brillante de celui-ci. Mais il aurait dû voir les choses tranquillement et ne pas s'irriter d'une injustice qui n'était spéciale ni à lui, ni à Shakspeare. La foule s'enthousiasme d'autant plus pour un art, pour une œuvre, pour une aptitude, que leur valeur intellectuelle est moins grande. Les philosophes, les esprits sérieux travaillent dans le silence de l'isolement; ils fouillent de vastes questions, et un petit nombre d'hommes recueillent leur parole. Viennent ensuite les historiens, les observateurs qui exposent des faits : l'auditoire augmente. Il augmente davantage encore autour des poëtes : le barde se tient plus près du monde réel; sa tâche consiste à l'embellir, à l'éclairer de charmantes lueurs ; il excite les passions, caresse la fantaisie, réveille la mémoire. L'auteur prosaïque l'emporte également sur lui ; pour jouir de l'idéal, il fallait une nature distinguée ; maintenant nous voilà descendus dans la lourde atmosphère de la vie commune. Approchez, seigneurs du vaudeville, rois du journalisme, auto-

crates du roman graveleux ! une nation entière vous écoute, vous offre son temps, ses trésors, son cœur et son intelligence. Vous qui ne ferez rien de toutes ces choses, c'est à vous qu'elle les donne, c'est vous qu'elle prend pour ses conseillers, pour ses amis, pour ses instructeurs. Et nous ne sommes point encore au bout, marchons de grâce vers l'abîme : nous y rencontrerons les acteurs, les chanteurs, qui n'ayant besoin ni de penser, ni de créer, obtiennent avec le geste et la voix une admiration infiniment plus grande que le musicien et le poëte; mais elle disparaît à côté de celle qui exalte les danseuses et qui atteint ses dernières limites, quand leurs poses lascives chatouillent la concupiscence : alors les empereurs descendent de leur trône pour leur présenter des bouquets de fleurs en diamants, le public dételle les chevaux de leur carrosse pour le traîner lui-même; on les porte en triomphe à la lueur des torches, pendant que les inventeurs, les hommes de génie languissent dans la misère et les cachots.

Garrick, au surplus, n'endurait point patiemment les traits satiriques de Johnson; il ne se faisait faute de représailles, et son comique antagoniste lui fournissait une abondante matière à plaisanterie.

Enfin, le laborieux auteur acheva son diction-

naire, à l'âge de quarante-six ans [1]. Depuis qu'il y travaillait, lord Chesterfield lui avait témoigné la plus cruelle froideur; non-seulement il ne l'avait point aidé de son influence politique, mais il semble même qu'il ne lui montra aucun égard. Cependant la renommée de Johnson, qui brillait d'abord comme un pâle crépuscule, s'était levée dans tout son éclat. Le personnage dédaigneux se repentit alors de son impolitesse; il voulut réparer la sottise qu'il avait faite, et séduire le grand homme outragé; il espérait encore voir son nom resplendir sur un ouvrage qui fixait au plus haut point l'attention publique. Par un juste retour, il lui fallut solliciter les bonnes grâces de l'auteur. Bien mieux, il joua ce rôle devant la nation; il composa pour atteindre son but deux articles serviles qui regorgeaient de flatteries. Mais il était trop tard, il avait affaire à un noble cœur, au-dessus de pareils artifices. Johnson l'humilia plus qu'il ne l'avait humilié : c'est une vengeance dont l'occasion se présente fréquemment aux hommes supérieurs, et qu'ils auraient tort de ne point accomplir; ceux qui se laissent enivrer par une grandeur factice ont besoin de sévères leçons; ils doivent apprendre à respecter

[1] Durant cet intervalle, il prit aussi une part active à la rédaction du journal intitulé *the Adventurer*, fondé par Hawkesworth en 1753.

la grandeur inaliénable du talent et de la vertu. Lord Chesterfield n'était pas un sot, mais il avait la sottise des âmes vulgaires, il n'estimait que le bonheur, la puissance et la richesse. La lettre suivante fut pour lui une mortification d'autant plus rude qu'il en comprit certainement la justice et l'amère dignité.

« Au très-honorable comte de Chesterfield.

« Milord,

« J'ai été informé dernièrement, par le propriétaire du journal *le Monde* [1], que deux articles, où l'on recommande mon dictionnaire au public, sont l'ouvrage de votre seigneurie. Étant très-peu accoutumé aux faveurs des grands, une semblable distinction est un honneur que je ne sais bien ni comment recevoir, ni de quelle manière reconnaître.

« Lorsque de faibles encouragements me décidèrent à visiter votre seigneurie, je fus maîtrisé, comme le reste des hommes, par le charme de vos discours, et je conçus, malgré moi, le désir de pouvoir me nommer

..... le vainqueur du vainqueur de la terre;

j'espérai obtenir de vous cet intérêt dont je voyais

[1] The World.

le monde jaloux ; mais vous reçûtes mes avances d'une façon tellement glaciale, que ni la fierté ni la modestie ne me permirent de continuer. Quand je m'étais adressé à vous en public, j'y avais mis tout l'art de plaire dont est susceptible un homme studieux, retiré loin des salons et des cours. J'avais fait tout ce que je pouvais, et nul n'est content de voir dédaigner l'offre de tout ce qu'il possède, quelque petit que soit ce tout.

« Sept ans, milord, se sont écoulés depuis que j'ai attendu dans votre antichambre ou été repoussé de votre porte : durant ce long intervalle, j'ai poursuivi mon labeur à travers maintes difficultés, dont il serait inutile de se plaindre, et je suis enfin arrivé au moment de la publication, sans avoir obtenu un acte d'assistance, un mot d'encouragement ou un sourire de faveur. Je ne m'attendais pas à un semblable traitement, car je n'avais jamais eu de protecteur.

« Le berger de Virgile finit par connaître l'amour, et il trouva qu'il était enfant des rochers.

« Un protecteur, milord, n'est-ce pas un personnage qui regarde avec indifférence l'homme disputant sa vie aux flots orageux, puis, quand il est parvenu sur le bord, l'obsède de prétendus secours ? L'attention que vous avez la bonté d'accorder à mes travaux, si elle avait été moins tardive, m'eût touché comme une preuve de sym-

pathie; mais vous avez trop attendu. Je suis maintenant peu sensible, et ne puis en recevoir de plaisir; je suis seul et ne puis communiquer à mon épouse morte cette grande nouvelle; je suis connu et n'ai pas besoin de votre aide. Je ne crois pas faire preuve d'une cynique rudesse en ne témoignant pas de gratitude quand on ne m'a pas obligé, en ne voulant point avoir l'air de devoir à un patron ce que la Providence m'a seule donné le moyen d'accomplir.

« Ayant si fort avancé mon ouvrage sans être aidé par aucun protecteur de la science, je ne serais pas désappointé s'il me fallait le finir avec moins de ressources, en supposant que l'on puisse en moins avoir; car je suis revenu depuis longtemps des songes pleins d'espérance où je me complaisais jadis avec tant d'ivresse.

« J'ai l'honneur d'être, milord, de votre seigneurie,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« SAMUEL JOHNSON. »

Cette lettre fit grand bruit dans la haute société; elle enchanta les écrivains que possédait alors l'Angleterre et qui, ayant tous le respect d'eux-mêmes, surent se faire respecter par le pouvoir et par les trafiquants. Le célèbre docteur Warburton fut surtout ravi. En châtiant de

la sorte la fatuité d'un adroit politique, le moraliste déployait un vrai courage; il n'était pas dans une situation prospère, ses scribes avaient absorbé une notable partie des fonds que lui avait valus son lexique. L'année qui en suivit la publication, il fut arrêté pour dettes : Richardson le cautionna et le fit élargir. Au milieu de ces pénibles circonstances, il entreprit le journal intitulé : *the Idler,* le Flâneur, dont il parut cent trois feuilles, une tous les samedis. Sa mère étant venue à mourir, il n'eut point de quoi payer son enterrement : il lui fallut, malgré sa douleur, écrire sur-le-champ un livre quelconque, afin de pouvoir solder les frais de cette triste cérémonie; il composa donc, en huit jours, son fameux Rasselas, le plus goûté de ses ouvrages. Morne inspiration de la tombe, il a toute la mélancolie du trépas.

Enfin le sort ennemi se lassa de le persécuter. George III monta sur le trône d'Angleterre : homme de goût, cœur bienveillant, son premier soin fut de récompenser le mérite. On lui parla de Johnson comme d'un auteur qui unissait le talent à la probité, mais qui, depuis sa jeunesse, luttait en vain contre la misère. Le roi lui offrit une pension de 300 guinées ou 7,500 francs de notre monnaie : le publiciste n'avait point jusqu'alors déguisé sa sympathie pour les Stuarts;

on craignait qu'il ne refusât, malgré son âge et sa détresse [1]. Lord Bute lui dit en conséquence, à deux reprises différentes, que c'était un don pur et simple, une rémunération de ses travaux passés qui ne l'engageait à rien. Il consulta ses amis et leur opinion générale fut qu'il ne devait pas repousser des propositions faites avec tant de délicatesse. Il accepta donc la rente qui allait pour toujours le soustraire aux perplexités de l'infortune.

Quand on le vit dans l'opulence, on conçut de lui une meilleure idée que jamais. Personne ne révoqua plus en doute le talent d'un homme qui pouvait dépenser huit schellings à son dîner ; le lustre de ses habits se refléta sur ses ouvrages. Pope était mort depuis longtemps, la suprématie littéraire que lui avait transmise Dryden n'avait pas encore d'héritier, mais Johnson approchait pas à pas de ce trône vide ; sa fortune soudaine l'y porta en un moment. Il fut depuis lors regardé comme le premier auteur de l'Angleterre et son influence dura aussi longtemps que le siècle. On ne trouve plus dans son histoire que de paisibles circonstances, des voyages d'agrément, des traits de caractère : ses opinions, ses singularités, ses liaisons avec une foule d'illus-

[1] Il était dans sa cinquante-quatrième année.

tres personnages en soutiennent l'intérêt. A cette époque, des articles, des libelles furent dirigés contre lui ; la tourbe des auteurs lui enviait le calme chèrement payé dont il jouissait. Ayant écrit plusieurs brochures propices au gouvernement, on l'accusa de servilisme. Il aurait sans doute mieux fait de ne pas les publier, de ne pas fournir cette arme à la haine ; la gratitude l'emporta sur la prudence : telle est la séduction des faveurs ! Il serait injuste néanmoins de dire qu'il fut un renégat et un homme vendu ; il parlait de son plein gré, il avait toujours pris la défense du pouvoir comme de la religion : la multitude ne lui semblait pas destinée à se conduire elle-même. Il ne sacrifiait donc, après tout, que de vains regrets ; les Stuarts s'étaient perdus par leur faute et il se ralliait à la maison de Hanovre. Ces piqûres, au reste, ne troublaient pas Johnson ; il avait été si cruellement flagellé par le sort que les vains discours de ses ennemis l'égayaient au lieu de l'attrister.

Dès qu'il fut hors de la misère, *egressus Egypto*, le bonheur lui rendit une seconde visite. Un jeune homme riche et bien né, qui avait pour lui l'admiration la plus vive, le respect le plus filial, et avait déjà inutilement essayé de faire sa connaissance, eut enfin l'honneur de l'aborder, de se lier avec lui. C'était son futur biographe, le compa-

gnon de ses vieux ans, James Boswell. L'Écosse l'avait vu naître; or, Johnson détestait ses compatriotes et les frondait de toutes les manières, dans ses discours et dans ses livres. N'est-il pas bizarre que son meilleur ami soit venu de la région proscrite par son animosité? L'arbitre suprême ne semblait-il pas vouloir le ramener de la sorte à de bienveillantes dispositions? Ce fut un nommé Davies, libraire, acteur et auteur, qui les mit en rapport; il devait plus tard écrire lui-même les faits et les gestes de Garrick. Un lundi, le 16 mai 1763, Boswell venait de prendre le thé dans un arrière-parloir avec le bibliopole et sa femme, une charmante créature, lorsque le mari, ayant aperçu Johnson, l'annonça tout haut d'un air emphatique. Le personnage illustre arriva : Boswell troublé pria gauchement son hôte de ne pas dire d'où il venait. « Vous venez d'Écosse, » reprit malicieusement Davies. — « Eh bien! oui, M. Johnson, continua le néophyte réduit aux abois, je sors de l'Écosse, mais je ne puis qu'y faire. » — « Sans doute, sans doute, répliqua Johnson, des milliers de vos compatriotes ne peuvent faire autrement que d'en sortir. » Il donnait ainsi à entendre que la misère les forçait d'abandonner leur pays et d'aller gagner leur subsistance ailleurs. Le pauvre Boswell demeura étourdi de ce coup inattendu; il avait vingt-deux

ans et manquait un peu d'assurance; il frémit du tour que prenait l'entretien.

— « Que pensez-vous de Garrick ? demanda le grand homme, en s'adressant au libraire. Il m'a refusé un billet pour miss Williams, parce qu'il sait qu'il y aura foule et qu'un billet vaudra trois schellings. »

L'Écossais voulut une seconde fois se mêler de la conversation.

— « O monsieur, dit-il, je ne puis croire que Garrick soit capable de refuser une bagatelle de ce genre à un homme comme vous. »

— « Monsieur, répliqua le géant [1] d'un air sévère, je connais Garrick depuis plus longtemps que vous, et j'ignore quel droit vous avez de me parler à ce sujet. »

Une aussi vive réprimande faillit dégoûter Boswell pour toujours : il pensa qu'il tenterait vainement d'établir la moindre amitié entre Johnson et lui. Mais comme son ardeur était peu ordinaire, sa résolution très-forte, il persévéra ; quoique blessé, il demeura sur le champ de bataille, et le dialogue finit par s'animer. La verve du critique, l'étendue de son esprit, charmèrent le bon jeune homme. Ils se trouvèrent seuls une partie de la soirée; Boswell hasarda quelques observa-

[1] Il avait près de six pieds.

tions qui furent reçues avec politesse. Un rendez-vous le contraignit pourtant de s'éloigner; son hôte l'ayant suivi jusqu'à la porte, il lui exprima son chagrin d'avoir eu à subir un si rude accueil : « Ne vous attristez pas, lui dit le libraire; je suis sûr que vous lui plaisez. »

Peu de jours après, le même Davies lui conseilla d'aller voir Johnson. Il monta donc chez lui, rue d'Inner-Temple-Lane, n° 1, au premier étage. Cette fois l'auteur de Rasselas lui témoigna une grande bienveillance. Mais son logis, ses meubles, ses vêtements étonnèrent et scandalisèrent son admirateur; il lui semblait que l'illustre personnage aurait dû réfléchir l'élévation et la délicatesse de son âme sur tout ce qui l'environnait; sa chambre cependant n'offrait aux yeux que les choses les plus communes. Lui-même était couvert d'un habit brun très-râpé; une vieille perruque en désordre, sans poudre et trop petite, se tenait juchée au sommet de sa tête; le col de sa chemise et les genouillères de sa culotte se trouvaient déboutonnés; des bas noirs qui avaient vu de meilleurs jours entouraient tant bien que mal ses grosses jambes; une paire de souliers sans boucles achevait sa parure. Et c'était là le moraliste exquis, l'élégant poëte! Boswell tombait des nues; il ressentait avec une grande vivacité ce qu'éprouvent la plupart des

hommes qui abordent leur auteur favori : dans leur exaltation, ils lui supposent les traits les plus charmants, le plus doux et le plus fier maintien; sa séduisante image traverse leur esprit comme une apparition divine. Un talent si rare, une âme si pure, un cœur si héroïque ne peuvent habiter de lourdes formes, une maussade enveloppe. Quelquefois, sans doute, la beauté de leur corps égale celle de leur génie; mais d'habitude elle y répond très-imparfaitement. Le vague de la pensée l'emporte d'ailleurs toujours sur les lignes, sur les nuances précises de la nature. Les lecteurs curieux sont donc en général désappointés : une terrestre physionomie succède à leur vision magique. L'amitié doit alors prendre la place d'une flatteuse erreur; l'illusion n'en reste pas moins vivante pour la multitude, et comme elle ne s'arrête point aux dehors, qu'elle transfigure aussi l'âme des écrivains, cette apothéose forme leur plus touchante récompense. Peut-il rien exister de plus enivrant que le respect et l'amour idéal qui volent vers eux de tous les points du monde? Quelle céleste et glorieuse pensée que de se dire : Au moment où je parle, mon esprit anime une foule de nobles esprits, les agitations de mon cœur passent dans des cœurs fraternels! Le jeune homme sous les chênes, l'homme mûr près de son foyer, vivent de

ma vie, s'égayent de ma joie et pleurent de mes tristesses ! Aux rayons de sa lampe solitaire, la jeune fille évoque mon ombre et lui accorde en imagination la tendresse qu'elle n'a ressentie pour personne, que j'aurais peut-être voulu obtenir au prix de mes jours ; si l'heure avancée ferme ses yeux, j'égaye encore son sommeil et lui apparais comme un bon génie. Ah ! voilà certes la vraie gloire ! Quiconque y songe et la recherche ne sacrifiera le soin, la beauté de son œuvre à aucun intérêt, à aucune faiblesse !

La surprise de Boswell ne dura qu'une minute; Johnson entama la conversation, et le charme de ses discours fit oublier au visiteur la singularité de son accoutrement. Il le retint plusieurs fois, lorsqu'il voulait s'éloigner, craignant de lui déplaire, en prolongeant la séance. Il lui annonça qu'il irait le voir, lui pressa cordialement la main, et ils se séparèrent. Ils se revirent, dînèrent fréquemment l'un avec l'autre à une taverne située dans Fleet-street, qui portait pour enseigne une mitre; ils devinrent chaque jour plus intimes; à peine si quelque bourrasque légère troubla leur union pendant vingt et un ans, après lesquels le Goliath érudit fut terrassé par la mort.

Boswell est une des figures les plus curieuses, les plus étranges de la littérature anglaise. Il a eu la patience d'écrire dix volumes sur un seul

auteur. Jamais homme n'a éprouvé comme lui le sentiment de l'admiration : il était toujours en extase devant le prince littéraire de l'époque. Ne trouvant chez les anciens et les modernes personne d'égal, ni même de comparable, il se félicite sans cesse d'avoir connu un si grand génie; son bonheur l'étonne et le remplit de vénération pour lui-même. Johnson disposait de lui presque à sa volonté : un désir lui semblait un ordre, et il tenait compagnie à son maître aussi longtemps que ce dernier le souhaitait. Or, le critique avait l'habitude de rester dans les salles de la *Mitre* jusqu'à une heure ou deux du matin : son disciple buvait avec lui, le reconduisait, et employait ensuite une partie de la nuit à rédiger leur conversation. Une fois, il vint le chercher, croyant qu'ils dîneraient ensemble; mais Johnson n'avait pas faim et ne voulait pas dîner du tout. Boswell, malgré son appétit, résolut de ne pas manger non plus, pour ne point perdre une occasion de l'entendre. Il souffrit d'abord un peu, nous dit-il, mais il oublia vite sa douleur, et il fut content de la victoire obtenue par son esprit. Un autre jour, l'auteur de Rasselas ayant causé avec un jeune garçon, l'historien minutieux rapporte le fait et s'émerveille de sa condescendance. Il regrette que l'on n'ait pas noté musicalement son débit, que la postérité ignore les

inflexions particulières de sa voix. Enfin, ayant contracté mariage, et son épouse détestant le grand homme, il ne lui prêta point l'oreille, mais garda la même affection pour lui. Qu'on juge par là de sa tendresse littéraire.

Et cependant Boswell n'était ni un sot, ni une dupe; ce n'est même point un panégyriste exclusif. Il aperçoit les vices, les défauts de son type; au lieu de les cacher , de les atténuer , il les retrace avec complaisance, il s'égaye de ses ridicules et déploie une certaine verve comique. Il nous a fourni les burlesques détails qu'on a lus jusqu'à présent : son livre en donne beaucoup d'autres. Nous savons par lui que Johnson était fort gourmand; les privations de sa jeunesse avaient sans doute accru son amour naturel de la bonne chère. Son biographe dit n'avoir jamais connu d'homme plus avide et plus difficile. Lorsqu'il mangeait, cette affaire importante l'absorbait corps et âme ; ses regards ne se détournaient point de son assiette; non-seulement il ne parlait point tant qu'il n'avait pas satisfait son appétit, mais il ne prêtait pas la moindre attention aux discours de ses voisins, si ce n'est dans de rares circonstances : il se gorgeait avec une telle ardeur, que les veines de son front en grossissaient, et qu'une transpiration visible humectait sa peau. Les hommes délicats ne pouvaient l'examiner

sans répugnance. Quoiqu'il dévorât des quantités effrayantes d'aliments, il se piquait d'avoir un goût très-recherché; il dissertait sur les plats qui lui avaient été offerts, et se rappelait minutieusement ceux qu'il avait jugés les meilleurs. Trouvant désagréables les sauces d'un cuisinier français, il perdit toute modération, et s'écria : « Je jetterais volontiers ce drôle dans la Tamise. » Il ne se contentait pas d'un simple dîner, quand ses amis l'invitaient; il fallait toujours qu'on lui présentât quelque chose d'extraordinaire. Il buvait de plus entre ses repas des cuves de thé : Boswell s'étonne de ce qu'il n'en tombait pas malade.

Il avait pris une habitude grotesque au dernier point : c'était de vouloir atteindre les portes ou les passages dans un nombre précis d'enjambées et de façon à entrer la jambe droite ou la jambe gauche la première. On le voyait quelquefois s'arrêter subitement et faire le calcul de ses pas avec une extrême attention ; il laissait alors les personnes qui l'entouraient continuer seules leur marche. S'il ne trouvait point son compte, il retournait en arrière, se plaçait dans une posture favorable, et recommençait l'opération magique. Dès qu'il l'avait menée à bien, il sortait de sa distraction, puis rejoignait lestement la compagnie.

La singularité du pieux écrivain ne se démentit jamais. Les femmes recevaient de lui l'accueil le

plus fantasque. Madame de Bouflers, se trouvant à Londres, conçut le désir de le voir ; un nommé Beauclerk, ami intime de Johnson, la présenta au colosse. Il l'amusa de son entretien pendant quelque temps, puis les visiteurs s'éloignèrent. Ils étaient déjà dans la rue, quand une espèce de grondement, comme celui de la foudre, éclata derrière eux ; ne sachant d'où il venait, ils continuèrent leur chemin. C'était Johnson qui, après une courte réflexion, s'était mis en tête qu'il aurait dû mieux faire les honneurs de son séjour à une grande dame : il se précipitait le long des escaliers dans une violente agitation, et criait aux deux personnes d'arrêter, qu'il voulait par galanterie conduire la noble Française à sa voiture. Excepté une vieille robe de chambre fauve, il était habillé comme le jour où Boswell l'avait vu pour la première fois ; les manches, le col de sa chemise étaient déboutonnés, des savates lui tenaient lieu de pantoufles, mais il n'y songea même point : il s'élança sur les traces de Beauclerk, se jeta entre lui et la marquise, prit la main de cette dernière et se dirigea vers son carrosse. Une foule énorme se rassembla autour d'eux, surprise de voir un pareil spectacle.

Entre l'année où Boswell eut la gloire de faire sa connaissance et l'année de sa mort, il ne publia que des brochures, des articles de journaux, une

édition de Shakspeare avec des notes, un voyage aux Hébrides et ses Vies des poëtes anglais, recueil plein de charme et d'utilité. Il l'entreprit en 1777, et le termina en 1781, à l'âge de 72 ans. Il rédigea ces biographies pour une collection des poëtes britanniques, dont le succès fut immense. Il n'a rien écrit de mieux et ces lignes vivantes ne trahissent nullement les approches de l'agonie. Son voyage dans les îles de l'Écosse, un autre voyage sur le sol français, des entretiens, des parties de plaisir, de longs dîners occupèrent le reste de son temps : ces beaux jours furent la récompense de ses travaux, de ses douleurs et de son courage. Le roi lui fit l'honneur de venir le voir dans la bibliothèque du château, où il se rendait souvent, et de causer avec lui sur une foule d'objets. Il goûta dans sa plénitude l'ivresse du triomphe, le bonheur d'être admiré. La peinture et la gravure le prirent dix-huit fois pour modèle.

Une seule cause troublait sa joie, comme un vent glacial qui refroidit un soir limpide : l'idée qu'il fallait mourir le navrait de terreur. Ses amis ne pouvaient parler du tombeau en sa présence, tout ce qui rappelle notre fin lui étant odieux. Outre la décomposition des organes, il y voyait le passage de l'homme dans un autre monde, où il ignore comment il sera jugé. La

peur des gouffres éternels lui traversait l'âme de mille dards et sa conduite ne le rassurait point : lorsqu'il envisageait ses actions, il en trouvait çà et là de blâmables, et il avait tant souffert, qu'il doutait malgré lui de la bonté divine.

Mais ni craintes ni prières n'éloignent de nous le terrible jour. A 74 ans, une foule de maux l'assaillirent : goutte, paralysie, tumeurs, asthmes, crises nerveuses se disputèrent son pauvre corps déjà éprouvé par un si grand nombre d'afflictions. Ses amis, son domestique nègre, Francis Barber, lui prodiguèrent les soins les plus vigilants, les plus inutiles : son heure avait sonné. Le 13 décembre 1784, il expira sans faire le moindre mouvement ; on ne s'aperçut point qu'il abandonnait cette triste demeure pour comparaître devant Dieu. Il était âgé de 75 ans.

Le 20 du même mois, ses restes furent transportés à Westminster. On les couvrit d'une large dalle bleue et la paix de l'éternité commença pour lui. Une abondante souscription donna le moyen de lui élever une statue dans la cathédrale Saint-Paul et un cénotaphe dans l'église de Lichfield, sa patrie. Une foule nombreuse avait escorté sa dépouille; l'auteur indigent, qui avait failli périr de besoin, obtenait après sa mort les honneurs que l'on décerne aux rois.

L'exemple de sa vie doit être une leçon pour

nous. Dans les mauvais jours qui se préparent, sous la domination des trafiquants, tous les esprits distingués, tous les cœurs magnanimes auront à subir des maux cruels. On poursuit, on blesse, on tourmente déjà ceux qui ne veulent ni s'humilier, ni s'abrutir. Nul ne peut émettre une idée générale sans voir une ligue se former contre lui. On voudrait nous imposer le silence de la tombe, l'immobilité du trépas. Mais, au sein des temps les plus abjects, les âmes fortes conservent leur dignité, leur rectitude et leur grandeur. Quelque triste que soit l'avenir dont un bruit d'orage nous annonce l'approche, il n'égalera peut-être point nos douleurs à celles de Johnson. Restons donc fermes comme lui sous la tempête : ou bien nous en sortirons pour voir luire des jours radieux, ou bien nous y serons frappés du tonnerre. Mais qu'il nous frappe debout, les regards tournés vers le ciel, et non rampants dans la fange des honteuses passions, glacés de terreur et couverts d'ignominie. Que l'ange de la mort puisse répandre une larme sur notre lit funèbre et l'ange des tombeaux écrire de son glaive flamboyant sur notre pierre : « Ici dort un homme intrépide que ni la crainte, ni la séduction des plaisirs et des richesses, n'ont dépravé : la terre qui l'abrite est sanctifiée par ses restes ; passant, découvre-toi, et n'oublie

point que Dieu te juge comme il l'inspirait. »

Examiné sous le rapport littéraire, Johnson a de très-grands mérites. C'est en premier lieu un formidable observateur ; il déploie dans l'analyse des caractères une pénétration tout à fait exceptionnelle. Montaigne peut seul lui être comparé ; son *Rôdeur* et son *Flâneur* présentent une suite de remarques dans le genre des *Essais*. Il y mêle de petits contes, des tableaux en miniature, qui ont le même but, celui de dévoiler le cœur humain. On chercherait inutilement des pages plus sensées, une philosophie pratique plus vraie et plus touchante ; il ne se borne pas à décrire, à surprendre les vices et les faiblesses de notre race, il lui donne de sages et de nobles conseils. Le lecteur affligé croit entendre un ami; cette douce voix lui retrace, lui explique ses propres sentiments et le pénètre d'une mélancolique résignation. Une telle sagacité, une pareille force légitiment la verve enthousiaste et l'extrême déférence que lui témoignaient ses admirateurs. Les chagrins avaient rendu son œil perçant ; maladroit et bizarre, on le croyait inattentif au moment où il lisait dans votre âme : combien cette sagacité produite par l'infortune devait accroître ses douleurs ! Nul signe outrageant, nulle intention blessante ne lui échappait : il buvait, jusqu'à la dernière goutte, le breuvage

empoisonné que l'homme heureux épanche sur les lèvres souffrantes du malheur.

Les consolations qu'il vous apporte sont donc toujours des consolations morales ; il les puise dans l'immuable nature des choses, dans la sainteté du devoir, dans les joies de la conscience, dans la certitude manifeste des punitions et des rémunérations divines. C'est tout ce que nous offre la terre. Quant à l'espoir d'une félicité mondaine, il n'y croit point et nous en dissuade. Nous n'avons pas été mis sur le globe pour obtenir le bonheur, mais pour le mériter ; sa recherche nous égare et accroît nos tourments : ce songe merveilleux, qui flotte devant notre âme séduite, assombrit notre condition présente. Johnson a exposé bien des fois cette doctrine, elle éclaire ses ouvrages comme les paisibles rayons d'un soleil d'automne. Sa *Vanité des souhaits humains,* son poëme de *Londres,* ses essais périodiques, ses biographies, se distinguent, par leur mâle tristesse, des écrits licencieux et frivoles de l'époque. Il a été sinon le père, du moins le précurseur de Byron et de sa troupe désolée. Rasselas est un livre qu'ils auraient pu écrire : le héros, jeune prince abyssinien, s'enfuit, avec sa sœur et un poëte, du vallon magique où il goûte une paix profonde, mais où l'ennui vient le saisir et l'entourer d'hallucinations

blafardes. Ils courent le monde, dans l'espoir de trouver en quelque lieu le bonheur ; ils interrogent une foule d'individus, examinent les situations les plus contraires, frappent aux portes des palais et aux portes des cabanes ; c'est toujours le souci, la haine, le désir, le regret, la maladie, l'inquiétude et la peur qui les reçoivent. Ils finissent par juger leurs cxplorations inutiles et par camper sur la route, ne sachant quelle direction prendre au milieu de cette vie ténébreuse.

Comme biographe, Johnson n'a pas de supérieur ; il excelle à peindre les caractères, à vivifier le récit, à conter, à enchaîner les anecdotes; sa science du cœur humain, ses nobles idées, son style vigoureux soutiennent l'intérêt; on le lit avec plaisir et quelquefois avec l'émotion du drame.

Comme critique, c'est un appréciateur de détails. Il ne se hasarde jamais sur le terrain des doctrines, parmi les hautes forêts de l'esthétique; il juge, comme la foule, d'après des considérations immédiates. Il avait cependant l'estime la plus sincère pour les travaux de théorie; Burke lui inspirait une vive admiration ; il prétendait même que la critique philosophique mérite seule d'être lue. « Il n'y a pas grand talent, disait-il, à énumérer combien de pièces renferment des spectres et à décider que l'un épouvante plus que l'autre. Il faut révéler comment on im-

prime la terreur. » Mais il n'abordait point cette tâche épineuse ; il restait dans son domaine de biographe et de moraliste. N'ayant pas les préjugés français, il considère la littérature sans étroitesse et ne plie pas sous les chaînes d'un lamentable servage poétique.

Comme lexicographe, nous ne pouvons peser sa valeur : les questions de langue se dérobent à l'esprit des étrangers ; son succès en Angleterre nous dispense d'ailleurs de tout effort.

Comme écrivain, il tourne dans le cercle de Pope. Ses vers ont la même coupe, la même harmonie, la même uniformité ; sa prose se distingue par des combinaisons semblables. Ici, pourtant, les effets sont moins monotones et moins fastidieux : la liberté naturelle du langage ordinaire y contre-balance la roideur de la symétrie.

Comme individu, c'était un des hommes les plus étranges que la nature ait produits. Elle, qui semble moins chercher la perfection qu'une variété incessante et inépuisable, devait être glorieuse de son ouvrage ; il offrait certes un aspect bien extraordinaire et bien spécial. Mais on regrette que le bizarre docteur, ainsi que presque tous les poëtes anglais du dernier siècle, ait été plus original, plus excentrique dans ses manières, dans ses actions et dans sa tournure, que dans ses écrits.

CHAPITRE V.

Cependant les beaux jours revinrent, amenés par une brise printanière : je me mis de nouveau à explorer Londres, mais je fus bien vite las du tumulte, las de n'avoir sous les yeux que des pierres taillées et des productions humaines. Je voulus voir un peu le ciel, les collines et les flots limpides de la Tamise, dont un double rang de maisons ne laisse point approcher dans l'intérieur de la ville. Je traversai donc Piccadilly, Hyde-park, et arrivai aux célèbres jardins de Kensington, où les fumées du charbon de terre commencent à s'éclaircir, et où l'on peut prendre un avant-goût de la campagne. Ils sont effectivement disposés d'une manière assez naturelle;

on y trouve la méthode anglaise appliquée avec une largeur qui laisse par moments carrière à l'illusion, et permet de croire que la main de Dieu seul en a tracé le plan. Là, montent vers les nues des arbres d'espèce différente, groupés comme au hasard : l'orme, le chêne, l'érable et le peuplier mêlent leurs branches. A voir certains massifs, on dirait les croupes, les dômes, les toitures d'une vaste église romane d'où s'élancent de hautes pyramides. Dans l'intervalle brillent des pelouses irrégulières, qui changent de forme quand on change de place, et à travers lesquelles serpentent de tortueux chemins. Pour compléter la scène, des pièces d'eau, dont les libres contours et les bords verdoyants rappellent les nappes solitaires des bois, réfléchissent une portion du paysage. Son ensemble offrait à mes yeux ce velouté, cette indécision, ces effets de lumière que rendent si agréablement les vignettes anglaises. J'appris par expérience combien il est injuste de demander aux peintres du Nord les lignes fermes des paysagistes méridionaux. D'un côté, ils reproduisent la nature qui frappe leur vue ; de l'autre, on ne peut nier le charme de leurs compositions : la faveur générale qu'elles obtiennent le démontre assez. Elles forment une sorte d'art élégiaque et raniment dans le spectateur ces impressions rêveuses, senti-

mentales, auxquelles on s'abandonne avec tant de plaisir en certains sites. Leurs causes les plus ordinaires sont la profondeur de la perspective, la disposition des jours et des ombres, la solitude et le silence, les deux grands conseillers de l'âme. Le dessinateur ne peut employer les dernières ressources, il est vrai : le clair-obscur et la magie des lointains lui offrent seuls leur aide; mais s'il en fait un habile usage, quelle puissance ne lui donnent-ils pas! Comme l'imagination se perd dans ces vallées fuyantes, sur ces collines brumeuses, avec ce fleuve qui rôde à travers la plaine et s'enfonce derrière l'horizon, avec ces nuages éclatants ou sombres, avec ces blanches fumées dont les spirales ondoient lentement au-dessus des bois! Et cette chaumière éclairée par le soleil, au pied d'une montagne, près d'un étang, comme elle semble tranquille et faite pour le bonheur! Un vieux noyer l'abrite de ses rameaux où voltige une troupe mélodieuse : le chèvrefeuille encadre la porte, et la menthe sauvage, qui aime les terrains humides, grandit presque sur le seuil. Voilà, si je ne me trompe, une sorte de beauté que retracent fort bien les artistes anglais; ils comprennent admirablement la poésie de la nature, et la dégagent, sans tâtonner, du sein des formes brutes. Mais ils n'y parviennent que dans

de petites dimensions ; leur dessin vague et moelleux, très-bon pour peindre des effets généraux et d'immenses vues, d'énormes édifices resserrés en quelques pouces, devient flasque, insipide et intolérable sur de plus larges feuilles, où la précision est une qualité nécessaire.

La nature a mille avantages que ne possèdent point les arts; il lui suffit ordinairement d'exister pour être belle. Ce qui ne fournirait pas à un peintre la matière d'un tableau enchante le promeneur. Le brouillard, la nuit complète ne se laissent pas représenter : avec quel plaisir cependant ne marche-t-on point au milieu des vapeurs et des ténèbres ! Quoique le paysage qui se déployait devant mes regards ne manquât ni de brume, ni d'étendue, il était donc infiniment mieux coordonné qu'une grande estampe anglaise ; ses divers plans ne se confondaient pas, et son incertitude poétique était pleine de réalité. Mais les citadins avaient flétri l'herbe des pelouses, mais je ne pouvais suivre quelques minutes la ligne droite sans atteindre les bornes du parc et voir se dresser de hautes maisons, derrière les vitres desquelles j'apercevais des têtes rousses, des figures à l'air taciturne et morose, qui me séduisaient peu. Car il faut rendre aux Anglais cette justice, que les Chinois, les Tartares et les Lapons mis hors de cause, ils sont

peut-être les hommes les plus vilains du globe. Les affaires ne leur laissent pas le temps de devenir beaux ; ils perdent même les avantages qu'ils ont reçus de la nature. Charmants dans leur enfance, ils n'atteignent que peu à peu cette laideur parfaite et cette mauvaise grâce qui les recommandent. On dirait presque toujours une nation de domestiques et de cochers de fiacre.

Je sortis donc au plus tôt des jardins de Kensington. Poursuivant ma route dans la direction de l'ouest, j'aperçus enfin la campagne, la véritable campagne, et le soleil, dépouillé de ses voiles, étalant au bord du ciel sa forme glorieuse. A peine eus-je marché quelques instants que j'admirai la fraîcheur de cette banlieue. J'étais encore aux portes de Londres, et cependant aucune immondice, aucune exhalaison fétide, aucun de ces bouges épouvantables qui transforment en lieux d'horreur les champs les plus voisins de Paris. De petites maisons fort propres, devant lesquelles s'allongent d'étroits parterres bien entretenus, des ruelles verdoyantes, des prairies, des terres semées d'orge et de blé, des chemins aussi frais que ceux d'un district solitaire. Je reconnus les habitudes soigneuses des peuples du Nord. En jetant l'homme sous de rudes climats, la nature lui a donné un amour du travail et du foyer domestique, un sentiment exquis du bien-

être et de l'élégance intérieure, qui l'animent dans sa lutte contre un monde ennemi et le récompensent largement de ses efforts. Il n'est donc pas aussi abandonné qu'on le suppose malgré soi, aux jours de la tristesse; quand même une charitable Providence ne réglerait pas sa destinée, il y a entre toutes les choses qui existent une sorte d'équilibre nécessaire, par suite duquel le mal produit le bien, comme le bien à la longue produit le mal.

Après une courte marche, je me trouvai à la hauteur de Chiswick, village situé au bord de la Tamise, et quittai le grand chemin pour me diriger vers le fleuve. Le cimetière de cette bourgade est célèbre par les tombeaux qu'il renferme. Comme presque tous les cimetières de campagne, il environne l'église, et les morts y dorment sous la garde du Seigneur. Les paysans, qui s'apprêtent à fêter le dimanche, passent sur les cendres de leurs pères, en allant implorer le grand Juge. Ils traversent pleins de sordides préoccupations le champ du repos infini. Les croix de bois noir, les tertres funèbres, l'épais gazon qui les couvre, ne leur mettent point au cœur de plus sérieuses pensées. Leurs vains projets, leurs faux calculs les suivent jusque dans la demeure du repentir. Car ils sont loin de nous les jours où l'idée de la mort dominait la vie, où la terre ne semblait

réellement qu'un lieu d'épreuve ! Les siècles irréligieux ont cela de commun avec les hommes méchants ou vulgaires, qu'ils se détournent à l'aspect de la tombe : cette grande et continuelle leçon les importune. Ils veulent s'abandonner sans crainte à leurs mauvais désirs. Oubliant le compte qu'ils doivent rendre un jour de leurs actions aux portes d'un autre monde, ils s'élançent sur leur proie comme des bêtes farouches. Le vieillard, qui n'a plus devant lui que peu d'instants, machine encore la perte de son voisin ; il joue son âme immortelle contre une pitoyable somme dont il ne pourra faire usage. Ils vont, ils courent, les forcénés ! ils dérobent, ils mentent, ils se parjurent ; on dirait qu'ils marchent à la conquête d'un bonheur éternel : soudain un vent froid qui passe sur leur visage, une nourriture trop abondante, la moindre chose, le plus léger mal, les couche dans le tombeau. L'oubli les enveloppe à leur tour ; ils ne laissent de durable après eux que le silence de leur poussière.

L'église de Chiswick et son funèbre enclos sont élevés sur une terrasse dont le fleuve mouille la base. On y arrive par une petite rue en pente que borne la Tamise, et que l'on quitte avant son extrémité pour franchir à droite la porte du cimetière. Le rustique édifice n'appelle que légèrement l'attention : de gros contre-forts, point de

statues, des croisées sans fenêtrage, des vitres sans couleur, une flèche épaisse où le coq-girouette exécute ponctuellement ses évolutions. Mais la vue dont on jouit sur le sol qui l'entoure est magnifique : près de vous, la Tamise déroule ses méandres; au delà, s'étendent des champs fertiles ; plus loin, les hauteurs de Richmond se dressent vers le ciel comme des jardins suspendus. On trouve heureux les morts qui reposent devant un tel paysage, au bruit monotone des vagues. L'on désire pour soi-même une pareille sépulture, et l'âme, brisant les liens de la réalité, s'égare dans les songes du terrible avenir.

La première tombe que je cherchai fut celle d'Ugo Foscolo ; je voulais voir d'abord le refuge suprême du poëte banni, dont la mort n'a point terminé l'exil. Peu d'hommes ont eu en ce monde une vie plus errante et plus agitée : venu dans un temps de révolutions, il fut emporté çà et là par les orages qui tourbillonnaient alors sur l'Europe. Il naquit à Zante, près de la Morée, en 1777, d'une famille illustre, dont le malheur avait dissipé les biens. Le pays ne renfermant pas d'école, il fit ses premières études à Venise, et alla les compléter à Padoue. De retour dans les lagunes, s'étant mêlé d'affaires politiques, il devint suspect aux inquisiteurs d'État, et peu s'en fallut qu'on ne le mît sous les plombs. Dans

cette triste conjoncture, sa mère fortifia son âme. « Conduis-toi en brave, lui dit-elle, et ne livre point les noms de tes amis. » Le tonnerre s'éloigna sans avoir frappé : mais le traité de Campo-Formio ayant plus que jamais courroucé le poëte, il se vit, peu de temps après, contraint de fuir.

Il passa en Toscane, d'où il se rendit bientôt à Milan : c'était là que se réunissaient les libéraux italiens. Pour hâter l'affranchissement de sa patrie adoptive, le jeune Grec employa toutes ses ressources : il prononça des discours publics, fit usage de sa plume, et, en dernier lieu, se mit sous les drapeaux. On lui donna le grade d'officier. Durant l'année 1800, il concourut à la défense de Gênes, attaquée par Masséna : la famine ayant obligé la garnison à se rendre, il chercha un asile en France. Lorsque la victoire de Marengo eut expulsé les Autrichiens de la Lombardie, notre poëte regagna Milan. Son étoile ne voulut point qu'il s'y fixât; enrôlé comme capitaine dans l'état-major du général Theullier, où il faisait partie de la division italienne, il se transporta au camp de Boulogne en 1805. Il quitta ainsi tour à tour un pays pour l'autre, jusqu'au moment où la Sainte-Alliance anéantit le dernier espoir des patriotes. Il resta quelque temps en Suisse pour observer le train que prenaient les affaires ; puis il se réfugia dans

la Grande-Bretagne. La maison des Holland l'y accueillit noblement, et il expira l'âme pleine de réflexions mélancoliques. « Triste et solitaire le « plus habituellement, toujours pensif, inacces- « sible à la crainte et à l'espérance : O mort ! s'é- « criait-il, tu me donneras la gloire et le repos ! »

Comme je ne découvrais point sa tombe, je m'approchai d'un fossoyeur, qui creusait la terre en psalmodiant la chanson de John Barley Corn, et je le priai de me l'indiquer. Il s'appuya sur le manche de sa houe, et, me désignant une petite fille assise à l'extrémité du champ sépulcral, il me dit avec négligence : « Elle est là-bas, à la place où vous voyez mon enfant. » Je me dirigeai vers l'endroit qu'il me montrait, et l'humble monument frappa bientôt mes regards. C'est une pierre plate, sans balustrade, sans sculptures, et faiblement inclinée. Des chemins la longent de toutes parts ; aucun arbuste, aucune fleur ne se penche sur la dalle funèbre ; aucun oiseau ne vient chanter auprès dans la brume légère des nuits d'avril, quand la lune glisse si pâle au fond des cieux qu'on croirait voir son spectre plutôt que sa physionomie réelle. Le tombeau du poëte me sembla triste et aride comme sa destinée. Le croyant ne saurait même où poser ses genoux pour réciter une prière. Le vent seul y peut gémir durant la

froide saison, et accompagner la voix métallique du hibou qui résonne de loin en loin dans le clocher solitaire. L'inscription est digne du reste, morne, laconique et pleine d'insouciance :

Ugo Foscolo
obiit XIV die septembris,
a. D. 1827,
ætatis 52.

Malheur au grand homme qui expire loin de sa patrie et reçoit les derniers devoirs sur la terre de l'exil ! Nul ne pleure autour de son lit mortuaire ; ni sanglots, ni paroles consolantes ne frappent son oreille; il abandonne la vie sans regret, et des mains indifférentes ensevelissent sa dépouille comme une argile vulgaire que n'animait pas la flamme céleste.

Ce genre de malédiction se réalisa d'abord pour Ugo Foscolo dans toute son étendue. Un simple tertre couvrit ses restes, une croix de bois indiqua la place où il dormait du sommeil éternel. Ce fut seulement plus tard qu'un banquier de Liverpool, nommé Hudson, lui fit élever une sépulture moins grossière.

La jeune enfant, dont la blonde tête avait guidé mon ignorance, était justement assise sur la pierre d'Ugo Foscolo. Elle tressait une couronne d'immortelles avec la charmante et naïve

maladresse de son âge : sa chevelure soyeuse formait des boucles pleines de grâce; sa peau blanche, ses yeux éclatants, son air vif et doux ne permettaient point de la considérer sans une sorte d'affection paternelle. Comme un certain nombre de petites filles, elle avait déjà les manières coquettes, l'élégance de formes et de mouvements qui plus tard leur donnent une puissance magique. Elle savait par instinct pencher la tête, regarder obliquement, sourire et baisser les yeux à propos, ou les lever tout d'un coup et les fixer, tout grands ouverts, sur les vôtres d'une façon tellement expressive, que l'on ne peut se défendre d'une secrète émotion. Destinées à l'amour, la nature leur en apprend les ruses avant de leur en faire connaître le charme; elles ont la candeur de l'innocence et les attraits de l'âge où elle s'enfuit. Ce sont des miniatures de jeunes femmes, ravissantes miniatures qui enchantent l'imagination, qui excitent la rêverie et ne troublent point le cœur.

— « Pour qui prépares-tu cette couronne? lui demandais-je. Est-ce pour Ugo Foscolo? »

Elle fit une méprise et me répondit :

— « Assurément, c'est pour le pauvre Hughes dont mon père creuse la fosse; il était bien bon, bien bon autrefois ! Il m'apportait toujours quelque chose lorsqu'il venait chez nous; il m'em-

brassait, il me faisait jouer, et, quand il partait, j'aurais voulu m'en aller avec lui. »

— « Et de quoi est-il mort, chère petite? »

— « De quoi il est mort? ah! je ne puis vous le raconter; ce serait trop long. Il tenait, voyez-vous, une auberge; vous connaissez l'auberge du Cygne, n'est-ce pas? c'était là qu'il demeurait avec sa femme, une gentille femme, et si propre, si propre qu'on allait boire chez elle rien que pour voir sa maison. Hughes était heureux : il y avait des hommes que cela rendait jaloux. Mais ne vous le disais-je pas que ce serait trop long? Je ne continuerai point, je finirais par m'embrouiller. »

— « Poursuis, mon bel ange, poursuis; tu parles à merveille. »

— « Eh bien! la femme de Hughes tomba peu à peu malade; elle se minait, elle se minait, elle devenait tellement pâle qu'on souffrait de la regarder. Ce qu'elle avait, je n'en sais rien; les autres ne le savaient pas non plus, excepté le docteur. Elle dépérissait toujours et on ne pouvait la guérir. La maison n'allait pas mieux qu'elle; on voyait bien, quand on passait devant, que Jenny ne se levait pas. Les rideaux étaient pleins de poussière, les vitres ternes; les araignées filaient dans les coins de la salle. Peu à peu les pratiques s'éloignaient; l'hôte avait un chagrin effrayant : les buveurs n'aiment pas la tristesse, ils allaient

ailleurs. Et comme Hughes dépensait beaucoup pour Jenny, quand elle mourut, il se trouva ruiné. Ce fut un mauvais jour que celui-là! Comme il pleurait, comme il sanglotait, le pauvre homme! Il ne voulait pas laisser emporter sa femme; il disait qu'elle reviendrait à elle. On fut contraint de la prendre malgré lui et de l'enfermer pendant qu'on allait au cimetière. Depuis ce temps, il sembla mort comme Jenny; on ne le voyait presque plus, il restait des semaines entières dans son auberge déserte. Il contemplait tour à tour d'un œil immobile chaque endroit de ce logis qu'animait auparavant la défunte. Le soir, on n'y voyait point de lumière, et les gens du pays avaient peur de cette boutique muette et sombre. A peine s'il mangeait. Quelquefois il sortait de chez lui, le teint hâve, les yeux creux, la chevelure en désordre; il allait au hasard à travers la campagne. Rien ne l'effrayait : il couchait là où la brune venait le surprendre, dans une étable, sous un hangar, parmi les décombres. Jamais il n'eut la force de visiter la sépulture de sa femme; peu à peu une fièvre tierce s'est emparée de lui, elle ne l'a bientôt plus quitté; il est mort hier sans ouvrir la bouche, et je tresse maintenant une couronne pour placer autour de sa croix. »

Tel fut le récit de la jeune enfant, récit qu'in-

terrompaient ses propres observations sur la manière dont elle exécutait son travail : mais ce que je ne puis rendre, c'est le calme ingénu de son air et de ses paroles. Elle disait les choses les plus tristes, les plus attendrissantes, avec une sérénité profonde et angélique ; son âme, que n'avaient pas encore froissée les chagrins de la vie, était paisible comme le ciel qui se déroulait sur nos têtes, comme la lumière qui dorait la perspective et les fleurs insouciantes qui croissent au milieu des tombeaux.

— « Ainsi donc, poursuivis-je, tu ne connais pas Ugo Foscolo, dont la pierre te porte en ce moment ? »

— « Non, répondit-elle, on ne m'en a jamais parlé : c'est un vieux mort, celui-là ; je ne connais que les nouveaux. »

Je souris malgré moi de cette distinction et gardai quelques minutes le silence. J'avais en effet sous les yeux de quoi réfléchir. Je voyais une image de la gloire dans cette naïve et charmante petite fille, tressant une couronne d'immortelles pour un obscur aubergiste, sur la tombe d'un grand poëte, dont elle ignorait même le nom !

Elle se tourna de mon côté, pendant que je songeais :

— « Ah çà ! me dit-elle, savez-vous, mon-

sieur, que vous me faites perdre bien du temps? Je ne m'occupe pas assez de mon ouvrage en causant avec vous, et, tenez, j'arrange mes fleurs tout de travers. »

— « Je te laisse, lui répliquai-je ; un dernier mot pourtant. N'aurais-tu pas vu, par hasard, la tombe d'Hogarth ? »

— « Non, me répondit-elle, c'est encore un des vieux : demandez à mon père, il vous l'enseignera peut-être. »

— « Adieu donc, s'il en est ainsi. » Et je me penchai vers elle pour l'embrasser. Elle rougit, baissa pudiquement les yeux, et se couvrit la figure de ses mains. Je dus ravir comme une faveur à la petite précieuse le calme et poétique baiser, qui effleura ses joues.

La sépulture d'Hogarth, dont je lui parlais, était la plus facile à trouver de toutes, car elle est la plus haute et la plus riche. Elle se compose d'un piédestal élevé sur des marches ; des espèces de contre-forts en volute soutiennent ou ornent les quatre angles. Ce massif porte un socle où se détachent en bas-relief un masque comique, une palette et des pinceaux, une couronne de laurier et un livre qui a pour titre : *Analyse de la beauté* [1]. Au-dessus s'arrondit une urne. D'un côté du

[1] C'est celui d'un ouvrage d'Hogarth.

piédestal, on lit en anglais cette inscription :

Ici repose le corps
de William Hogarth esq.
qui mourut le 26 octobre 1764,
âgé de 67 ans.

Et au-dessous les strophes suivantes de Garrick :

Adieu, peintre éloquent de la nature humaine,
Toi, qui sus de ton art comprendre la grandeur,
Qui ne le traitais point comme une chose vaine,
Et tâchais par les yeux de réformer le cœur !

Saluez ce tombeau, vous que le talent charme ;
Laissez couler vos pleurs, hommes bons, et priez :
Vous qui n'admirez rien, dont les yeux sont sans larme,
Éloignez-vous d'ici : Hogarth est à vos pieds [1].

Les autres faces du cube annoncent que la femme de l'habile artiste, sa sœur et la femme de James Thornill, sa belle-mère, sommeillent

[1] Voici les vers anglais, que nous avons essayé de traduire :

Farewell, great painter of mankind,
Who reachest the noblest point of art,
Whose pictured morals charm the mind
And through the eye correct the heart !

If genius fire thee, reader, stay ;
If nature touch the, drop a tear ;
If neither move thee, turn away,
For Hogarth's honoured dust lies here.

près de lui [1]. Un monument unique protége donc toute une petite société. Ils dorment ensemble comme ils ont vécu, attendant le jour infini au lieu d'attendre la mort. Ces trois personnes habitaient effectivement avec Hogarth à Chiswick. Sa belle-mère fut la seule qui le précéda dans la tombe. Les autres l'entouraient encore de leurs soins, quand un anévrisme termina son existence. Peu d'heures avant qu'il rendît l'âme, on lui apporta une lette du docteur Franklin des États-Unis, et il traça des caractères informes sur le papier, en guise de réponse. S'étant couché ensuite, il lui prit un vomissement ; il tira le cordon de sa sonnette avec tant de violence qu'il le cassa ; mais ce fut un dernier effort, il expira bientôt après.

Hogarth est, pour ainsi dire, un peintre spiritualiste : il ne se distingue ni par la beauté de son dessin, ni par l'éclat de son coloris ; son talent réside dans l'expression. Elle ne se borne point chez lui aux traits du visage : les attitudes, les formes, les vêtements, tout y contribue; il représente des caractères à l'aide de son pinceau, il les développe à l'aide d'une action qu'il poursuit de toile en toile. Les sept tableaux

[1] James Thornill était peintre du roi ; il céda sa charge et donna sa fille à Hogarth.

composant le *Mariage à la mode*, que l'on voit au musée de Londres, donnent une idée parfaite de sa manière. Tandis que j'examinais son sépulcre, je me figurais le voir lui-même, l'œil animé, l'air un peu moqueur, le chapeau de travers pour cacher la profonde cicatrice qui sillonnait son front depuis sa jeunesse, cheminant dans les rues de la bourgade que je venais de parcourir.

Le cimetière de Chiswick renferme beaucoup d'autres personnages célèbres : une fille d'Olivier Cromwell y goûte le repos que cherchait vainement le Protecteur, et qui doit le fuir encore, si les plus vils des hommes, les tartufes et les traîtres, sont châtiés comme ils le méritent après cette vie transitoire; Macartney s'y délasse de son ambassade en Chine, racontée par lui-même; Chardin, de son voyage en Perse; Loutherbourg, le peintre élégant de tous les combats fictifs qu'il a livrés dans ses tableaux [1], et Griffith, éditeur de la *Revue mensuelle* (Monthly review), de ses nombreuses supercheries pour piller et affamer ses rédacteurs.

[1] Voici son épitaphe : « Ce monument est consacré à la mémoire de Philippe-Jacques de Loutherbourg esq., né à Strasbourg, en Alsace, le 1er novembre 1740, élu membre de l'Académie royale de Londres le 28 novembre 1781, et mort à Hammesmith-Terrace, le 11 mars 1812, âgé de soixante et douze ans.

Qu'on ne s'étonne point de voir tant de dépouilles inégalement fameuses couchées à l'ombre d'une petite église de village. C'est plutôt du contraire que l'on devrait être surpris, de ce que les cimetières rustiques sont en général si dénués de pareils monuments. Quels hideux charniers que les enceintes funèbres des grandes villes ! Comme les morts y sont pressés, comme on leur dispute la place et combien leur cendre malheureuse jouit peu de l'éternelle quiétude ! On leur mesure le temps, on leur dit : « Vous ne séjournerez dans cette terre vénale qu'un petit nombre d'années; vos os seront ensuite extraits de leur perfide asile pour servir aux spéculations de l'industrie; vous achèverez de tomber en poussière sous les formes les plus rebutantes. » Ne serait-ce pas le cas de s'écrier avec Shakspeare : « Horrible ! horrible ! horrible ! » Qu'il est différent le sort de l'homme enterré loin du bruit, dans le champ mortuaire des pasteurs ! Nul ne vient troubler la paix de ses restes : on ne lui marchande pas les heures, à lui qui s'est couché pour des siècles; on ne vient pas lui crier : « Allons, lève-toi ; un autre est là, qui va prendre ta place, comme les malades se succèdent dans un lit d'hôpital. » Il dort veillé par les génies de la solitude; son tombeau n'a d'ennemis que les vents et la mousse; la clématite l'enveloppe de ses fleurs

blanches comme d'une robe virginale; l'if, le cyprès, l'alizier, y répandent une ombre mélancolique, et le chant des oiseaux ou le murmure de la rivière le long de ses bords en interrompent seuls le majestueux.silence.

Je n'avais plus rien à voir : j'appelai un jeune garçon qui pêchait assis dans une barque, et je traversai la Tamise. Quand je fus sur l'autre rive, je lui présentai un schelling pour qu'il me le changeât, mais, en qualité d'Anglais et de protestant, il n'avait point de monnaie : j'eus beau faire, beau insister, mon passage me coûta vingt-cinq sous. Je prenais cette route afin de gagner plus vite les hauteurs de Richmond; elle m'épargnait un long détour, et ne m'empêchait de voir que Brentford, l'*ennuyeuse ville,* la *ville aux rues sales,* comme l'appelle Gay, et les jardins de Kew, avec leur énorme pagode, magnificence exotique peu attrayante pour un voyageur qui recherche surtout les productions naturelles du pays qu'il visite.

Mais quoique j'eusse hâte d'abandonner les rives de la Tamise, je fus contraint de modérer mon impatience. J'étais en route depuis le matin et ressentais un violent appétit. Je me préparai donc à goûter la véritable cuisine britannique; j'avais jusqu'alors plus ou moins vécu à la mode française dans ma pension bourgeoise et dans les

restaurants de Londres. J'atteignis en quelques pas une auberge de Mortlake, petite commune située près du fleuve, et me plaçai devant une fenêtre d'où j'apercevais Chiswick. La nature est si bienveillante pour l'homme, qu'elle a escorté d'un plaisir chacun de ses actes. Il n'est pas de philosophe austère qui, pressé par la faim, puisse regarder sans joie une table somptueusement servie. Dans mainte occasion, cet effet grossier devient réellement poétique : notre nature supérieure ennoblit nos moindres plaisirs. Qui n'a pas éprouvé, un jour de fête, à la suite d'une longue marche, en respirant les fumées excitantes d'une hôtellerie, ce genre d'émotion que des causes plus distinguées sembleraient devoir seules produire ? On est las ; le soleil embrase la plaine, ou, se couchant au milieu des nuages, paraît s'y fondre comme un globe d'or : on ne songe pas moins au repos qu'à la nourriture, et on salue la maison hospitalière où vous attendent l'un et l'autre, avec la même gratitude que le chasseur désappointé des Florides, le bananier lointain qui doit lui rendre ses forces.

J'étais dans cette disposition, lorsque j'ordonnai que l'on me servît un repas quelconque. Un lourd garçon m'apporta cinq fourchettes, quatre couteaux et une profusion d'épices remplissant de petites burettes : il y avait jusqu'à du piment

et des choux-fleurs marinés dans le vinaigre, sauces d'outre-Manche qui ne nous plairaient guère. Quoiqu'ils me séduisissent fort peu, ces apprêts me persuadèrent qu'on allait me traiter comme un lord, et je tâtais déjà ma bourse, quand je vis apparaître une montagne de bœuf; deux serviteurs ployaient sous le fardeau. C'était un de ces illustres rosbifs vantés dans les quatre parties du monde : il pesait certainement plus de vingt-cinq livres. Une telle masse de chair me souleva le cœur. Pour surcroît d'infortune, elle était cuite depuis cinq jours, les hôteliers circonvoisins de Londres ne mettant à la broche qu'une fois la semaine, durant l'hiver. Enfin, si elle était brûlée alentour, elle était parfaitement crue au milieu, de sorte qu'il fallait ou avaler une sorte de charbon animal, ou se nourrir de viande saignante comme un Hottentot. Je maudis intérieurement la gaucherie anglaise et tâchai de faire bonne mine au repas de sauvage que l'on m'offrait. Je compris alors l'utilité des assaisonnements que je dédaignais une minute plus tôt; mais quoique j'eusse recours à ces perfides ingrédients qui m'avaient trompé, je ne pus y tenir : je repoussai l'énorme plat et demandai autre chose. Autre chose! il n'y avait rien, ni poisson, ni entremets, ni légumes. Les aubergistes d'Angleterre n'en achètent point, par la

bonne raison qu'ils ne savent pas les accommoder. On m'offrit du Chester pour toute consolation. Mais, il faut être juste : on mesura le dédommagement à l'infortune; on alla même plus loin, et comme l'on m'avait apporté douze ou treize kilogrammes de bœuf, on m'apporta un fromage de trente livres. Placé devant moi, il me cachait une partie de la salle et me voilait moi-même à la façon d'un écran. La voracité de mes prédécesseurs y avait laissé de nombreuses traces. On y distinguait des vallons, des monticules, des grottes, des escaliers, des frontons et des corniches. J'y taillai moi-même diverses figures entre lesquelles mon successeur dut admirer une tour gothique, avec sa porte, ses créneaux et ses fenêtres. C'est le seul monument érigé par moi, et c'est sur lui que je compte pour transmettre mon nom à la postérité.

Je fis aussi bien de prendre gaiement mon parti, car je fus traité de la même façon pendant tout mon voyage. Les Anglais sont les cuisiniers les plus maladroits de la terre, sans excepter les Hurons et les Nègres. Le gibier que ceux-ci placent, à l'aide de trois bâtons, devant un feu de lianes sèches a, je n'en doute pas, meilleur goût que les rôtis de nos voisins. Ils ne peuvent faire griller une côtelette sans la couvrir de cendre ou la noircir de poivre. La nature avait de

tout temps destiné cette race à boire du thé; elle a juste assez d'aptitude culinaire pour verser de l'eau chaude sur des feuilles d'arbrisseau. Quand ils visitent les campagnes des trois royaumes, les Français doivent donc se contenter en général d'un pain excellent et des quatre sortes de bière qu'on y brasse : la bière proprement dite, l'*ale* qui en est une espèce de quintessence, le *porter* ou bière noire, et le *stout* qui est au *porter* ce que l'*ale* est à la bière commune. Despréaux fut moins malheureux dans le célèbre festin aux six poulets étiques.

Je quittai sans regret la taverne, marchai dans la direction du sud, passai près d'une foule de villas, et atteignis le parc de Richmond. Depuis plus d'une heure, le soleil, d'abord si radieux, était caché sous les nues. On était alors dans les derniers jours de mars : l'hiver finissait et le printemps n'avait pas encore tiré la nature de son morne sommeil. Il faisait cependant une douce chaleur qui révélait sa présence : une brise lente et humide soufflait du côté de l'ouest; des bourgeons lustrés, puis des fleurs, puis des feuilles allaient bientôt couvrir les rameaux.

Un chemin sablé m'introduisit dans le parc : à ma droite et à ma gauche s'étendaient de vastes pelouses, et sur ces pelouses des troupeaux de cerfs, de chevreuils et de daims broutaient

ou ruminaient paisiblement. Je découvrais au moins cent cinquante de ces animaux dans l'espace qu'embrassait ma vue. Mon premier sentiment fut la surprise. Nous n'apercevons en France ces gracieuses créatures que par hasard ; elles traversent au loin devant nous les routes et les clairières des bois, avec la rapidité de la flèche, soit que notre approche les épouvante, soit que le jappement des chiens hâte leur course ; les badauds de Paris contemplent seuls à leur aise quelques individus de l'espèce derrière un double grillage. Ici, point de précaution, liberté pleine et entière; les charmantes bêtes pourraient s'enfuir si elles le voulaient, car les portes sont toutes grandes ouvertes. Je ne sais comment la patience britannique apprivoise ces animaux craintifs et jaloux de leur indépendance ; mais quels que soient les moyens employés, le résultat est des plus agréables. L'on ne saurait croire combien ces doux et nobles hôtes vivifient le paysage. Ils augmentent l'attrait déjà si grand des prés, des vallons, des ruisseaux, des taillis : aux enchantements de la nature morte et du règne végétal ils mêlent les séductions de la nature animée. Ici on les voit couchés sur l'herbe; plus loin, ils suivent lentement la lisière des forêts ; par intervalles, ils bondissent comme s'ils apercevaient le fantôme de saint Hubert et sa meute

mystérieuse ; on les découvre ensuite buvant l'eau des fontaines ou passant à la nage quelque vivier pittoresque. Enfin, aux approches du soir, leur cri grave et triste résonne, tantôt sous les colonnades des bois, tantôt dans le silence des pâturages déserts.

Ces trois sortes d'animaux ne sont pas les seules que les Anglais sachent rendre domestiques. Ils familiarisent aussi avec l'homme les habitants de l'air et ceux qui naviguent sur les fleuves. A Londres même, dans le parc Saint-James, on en trouve de toutes les espèces, devenus tellement sociables qu'ils rôdent autour des promeneurs, pour en obtenir des gâteaux, et sautent après les fragments qu'on leur en montre. Il y a là des grèbes huppés, des castagneux, des imbrims, des pingouins, des mouettes, des crabiers et une multitude de canards différents, presque aussi lestes que des canards sauvages. Ces exilés venus des quatre parties du monde vivent en bonne intelligence et ne se font faute de caqueter dans leurs langues respectives. Je me donnai maintes fois le plaisir de lancer quelques bribes au milieu de la pièce d'eau qui occupe le centre du jardin, pour les voir se précipiter dessus par volées.

Cependant je marchais toujours, et la route que je suivais me conduisit bientôt près d'une troupe de cerfs plus vieux et plus beaux que leurs frères.

Ils se reposaient avec leurs biches sur le gazon, à quelque distance du chemin. L'un d'eux, en particulier, avait une mine fière et majestueuse qui me ravit. Comme j'avais fait halte pour le considérer, il leva la tête un peu plus haut, et me regarda fixement. Un bois superbe couronnait son front : jamais prince n'eut un air aussi digne. Voulant voir jusqu'où il porterait l'assurance, je m'approchai de lui pour le flatter. Mais il se leva lentement à mesure que j'avançais ; la tribu dont il paraissait le chef imita son exemple, et lorsque je fus à huit ou dix pieds du vétéran, ils commencèrent à battre en retraite. Si je marchais plus vite, ils pressaient le pas et réglaient tous leurs mouvements sur les miens, en sorte que je ne pus jamais les atteindre. J'y renonçai donc après de vains efforts, et poursuivis ma promenade, me contentant d'admirer la noblesse de leur allure.

Le parc de Richmond est une vaste enceinte à laquelle on attribue huit milles anglais [1] de circonférence. Il a cette variété d'aspect qui semble accroître la grandeur réelle des terrains. De fuyantes perspectives sollicitent partout le regard : des massifs entrecoupés de clairières, de larges boulingrins semés de touffes d'arbres, voilà sa disposition générale. La fantaisie se perd

[1] Deux lieues et demie.

avec charme dans ces enclaves ondoyantes, ces carrefours lumineux, ces routes, qui se prolongent à l'infini, entre ces bouquets irréguliers d'ormes, de chênes, d'acacias et de pins. Les tableaux qu'ils forment n'avaient pas alors toute leur beauté. Les bois sans feuilles ne présentaient que de noires silhouettes ; ils devaient à leur nudité un air mélancolique dont je ne nie pas la douceur, mais qui n'égale pas l'attrait puissant de la verdure. Si j'errais sous leurs branches dépouillées, je les trouvais plus mornes encore : chaque individu de cette immense horde me semblait un vieillard, qui me regardait passer d'un air triste et mécontent. Prodigieux sénat! auguste réunion ! comment ne point supposer une âme à tous ces patriarches? quelle froide et mesquine prosopopée que celle de la dryade ! quelle pauvre imagination que ce corps enfermé dans le tronc d'un arbre ! comme si les végétaux ne paraissaient point vivre depuis leurs pieds immobiles jusqu'à la tête murmurante qu'ils balancent au milieu des airs !

Après avoir traversé plusieurs grandes futaies, j'arrivai au bord d'un étang pour ainsi dire inculte. Nul vestige humain n'y apparaissait. A côté des herbes nouvelles qui couvraient déjà le sol, on voyait des roseaux desséchés dont les tiges rompues s'entremêlaient et pendaient sur la face

de l'onde. Outre une multitude d'insectes bizarres, mouches, coléoptères, libellules, salamandres et autres, des poules d'eau, des sarcelles, des canards de Barbarie cherchaient leur subsistance parmi ces ruines éphémères, ou se jouaient au milieu de la nappe splendide qu'elles encadraient. Les sarcelles étaient charmantes, leurs petits corps tout ronds, leur physionomie naïve appelaient le sourire sur mes lèvres; elles nageaient, se cherchaient, se fuyaient avec tant de grâce! Pour mieux considérer leurs évolutions et jouir du spectacle qui s'offrait d'ailleurs à moi, je transformai en siége une grosse pierre placée près de la rive. Le ciel était toujours couvert; les nuages, s'éclaircissant par intervalles, répandaient çà et là une lumière plus brillante, mais sans se désunir et sans laisser voir ni le soleil, ni le firmament. D'étranges clartés erraient alors sur les chemins, sur les gazons, sur le lac en miniature, ou flottaient vaguement dans les branches. Une solitude complète régnait en outre autour de moi : je n'avais aperçu aucune figure humaine depuis que je rôdais à travers le parc. Le silence n'était pas moins profond : quelques bourdonnements exceptés, je n'entendais rien, et le calme infini de la nature doublait dans mon cœur la puissance de la vie morale. J'ai bien des fois observé qu'au milieu des champs, même lors-

qu'un grand tumulte résonne près de vous, l'oreille discerne derrière ce fracas la paix auguste et immense de l'horizon. Dans les villes, au contraire, un sourd murmure gronde toujours par delà les bruits prochains ; et si votre habitation est muette, vous n'en distinguez que mieux le roulement sinistre, qui vous arrive comme une menace et une inquiétude.

Je me reposais depuis peu de temps néanmoins, quand une cloche lointaine vint mêler son glas à ma rêverie. Une distance très-grande devait la séparer de moi, car les notes étaient si faibles que je doutais presque de leur réalité : on ne croit point ouïr en songe des tintements plus vagues et plus fugitifs. Mais elle sonnait, sonnait toujours, et mon attention éveillée distinguait de mieux en mieux ses accords. Jamais je n'ai entendu de voix aussi plaintive ; sa ténuité contribuait sans doute à lui donner cette expression mélancolique. Je me la figurais sortant de quelque vieille flèche moussue, dans une vallée aride et sablonneuse, où l'ajonc couvre la terre de ses dards, où le genévrier déploie sa morne verdure.

Je ne sais comment cela se fit, mais ces doux et tristes sanglots me rappelèrent un rossignol qui m'a bien ému durant ma jeunesse. C'était par une nuit de printemps, nuit froide, orageuse, et

sombre, que l'hiver disputait ou plutôt ravissait à la belle saison. Les arbres se tordaient avec désespoir sous les attaques de la bise ; leurs feuilles nouvelles laissaient échapper des gémissements. Une pluie glacée, une pluie intermittente jonchait la terre de fleurs et se précipitait sur mes vitres ; les gouttes d'eau y restaient suspendues comme des larmes. Et le pauvre rossignol épris d'amour, perché sur un platane, non loin de ma fenêtre, essayait de chanter sa passion malgré le fracas des vents. Il commençait une gamme brillante et pleine de tendresse ; mais les airs se prenaient à rugir, un tourbillon emportait son harmonie, et pendant quelques secondes aucune note ne parvenait à mon oreille. Et pourtant il ne se décourageait pas ! Aussitôt que la lutte des éléments se calmait un peu, j'entendais de nouveau sa mélodie et acquérais la certitude qu'il ne l'avait pas interrompue : elle surmontait quelques minutes la plainte générale, puis s'éteignait encore dans le grondement de la tempête. Mais, à chaque reprise, elle me semblait plus triste, le chant d'amour devenait un chant d'affliction : l'oiseau malheureux gémissait au lieu de soupirer. Il continua fort longtemps ainsi ; peut-être pleura-t-il encore après que le sommeil eut fermé mes paupières.

Je crois, Dieu me pardonne ! et le lecteur aussi,

que me voilà tombé en pleine bucolique. Mais que faire dans un jardin, si ce n'est de la poésie champêtre? Je termine pourtant, et me sauve sur la grande route. La couronne d'Angleterre possédait autrefois en ce lieu un palais que Henri VII aimait beaucoup : le feu l'ayant détruit pendant l'année 1498, il le fit rebâtir trois ans plus tard, selon le style gothique, avec une richesse et une élégance peu communes. Ce fut là qu'il mourut, ainsi qu'Élisabeth. Henri VIII le donna au cardinal Wolsey en échange de Hampton-Court. Après l'inhumation de l'avide ministre, les rois d'Angleterre le reprirent : maintenant il a disparu comme ses fastueux possesseurs.

Le village de Richmond, situé au flanc de la colline, a été rendu illustre par le séjour de Thomson et de Reynolds. La maison du peintre s'élevait sur une espèce de terrasse que le poëte a chantée: c'est une route qui longe l'enclos et d'où l'on découvre une magnifique perspective. Le seul paysage qu'ait fait Reynolds, et dont un écrivain moderne, Rogers, est propriétaire, offre une image de ce point de vue. Le lecteur va examiner le tableau de Thomson, calqué tant bien que mal dans une traduction : « Que nos yeux parcourent cette immense scène, qu'ils se portent pleins de ravissement, tantôt du côté où brille le gigantesque Londres, tantôt vers les sommets

fraternels [1] qui bornent son district, tantôt vers le montueux Harrow et vers la colline où Windsor lève son front royal. Pour nous délasser de cette vue glorieuse par un charmant contraste, fixons nos regards sur la Tamise, qui commence à devenir champêtre en cet endroit. Ils peuvent s'y promener sans fatigue et, changeant de plaisirs, s'égarer sous les bois qui dominent la retraite d'Harrington, descendre jusqu'aux fraîches avenues de Ham, apercevoir les Muses dans les bosquets de Pope, découvrir le majestueux Hampton, les berceaux d'Esher et les terrasses fameuses de Claremont. O vallée magique ! plus belle que toutes les descriptions de la Grèce et de l'Hespérie ! ô terre de bonheur ! ô douces et fertiles collines ! »

J'abrége ce morceau qui ne me paraît point justifier complétement son énorme réputation. Celle-ci est, selon toute vraisemblance, une affaire de localité : le voisinage de la capitale a rendu célèbre en même temps le site et la peinture. Je mets au-dessus presque tout le reste des *Saisons*. Quoi qu'il en soit, le paysage que l'on découvre du haut de la route est vraiment admirable : cette plaine sans bornes, couverte de jardins, de grands édifices, de routes, de vil-

[1] Les collines de Highgate et de Hampstead.

lages, et encadrée près de vous par les détours du fleuve, compose un ensemble étonnant.

L'église du bourg renferme la dépouille de Thomson. A l'extrémité occidentale de l'aile du nord, on aperçoit une plaque de bronze qui porte l'inscription suivante :

Ci-gisent, sous cette table mortuaire,
les restes de James Thomson,
auteur des beaux poëmes intitulés :
les Saisons, le Château de l'Indolence, etc.,
qui mourut à Richmond le 27 août 1748,
et fut enterré le 29 du même mois.
Le comte de Buchan, ne voulant pas qu'un homme
si bon, qu'un poëte si agréable demeurât sans indice
commémoratif, a marqué la place où il repose,
pour la satisfaction de ses admirateurs,
dans l'année du Christ 1792.

La maison qu'il habitait n'existe plus; elle était située au bas de la colline, près de Kew. A la mort du poëte, son ami George Ross l'acheta, et le souvenir du grand homme la lui fit respecter. Mais il lui fallut descendre à son tour les marches du caveau sinistre : l'habitation changea plusieurs fois de propriétaire; un de ces acquéreurs la détruisit pour en élever une plus confortable au même endroit. Il reste peu de traces de Thomson dans ce lieu qu'il aimait tant. L'année où il expira, il écrivait à une de ses connaissances : « J'ai agrandi mon rustique

domaine, j'ai pris sur les deux champs voisins de quoi le doubler; il arrive maintenant jusqu'à la haie. Comme vous le pensez bien, je m'y promène aux différentes heures du jour et souvent aussi dans l'obscurité. Je me passionne de plus en plus pour la retraite et la nature : voilà justement la saison propice; le ciel se dispose, ou même s'occupe à orner la terre d'une verte robe. L'oiseau des nuits chante dans notre ruelle. »

Les seuls objets que l'on montre comme ayant appartenu au poëte sont une table et un vieux clou. Sur un pavillon placé dans le jardin, on lit ces mots : « Ici Thomson chanta les saisons et leurs vicissitudes ; » à l'intérieur, se trouve la table dont le grand homme se servait, dit-on, pour écrire; ce fut aussi là qu'il mourut, selon la chronique. Le fameux clou aurait eu la gloire de porter habituellement son chapeau. Relique étrange, et digne de prendre place à côté de celles qu'on gardait au moyen âge dans plusieurs cloîtres : du sang de Jésus-Christ, par exemple, des larmes de saint Pierre ou des cheveux de Moïse.

Notre poëte ne fut jamais riche ; fils d'un pauvre ministre écossais, sa famille ne put lui donner que de l'éducation, et sa rêveuse négligence ne lui permit pas de conquérir les bonnes grâces de la fortune. Son début à Londres fut comme un pronostic. Ne réussissant point à Édimbourg,

il prit le chemin de la capitale, ayant pour tout patrimoine des lettres de recommandation. Il les avait liées soigneusement dans son mouchoir, et avait mis son mouchoir dans sa poche ; mais une fois logées, il n'y pensa plus. Sa première action fut de parcourir la ville, considérant avec surprise tout ce qui s'offrait à lui. Or, pendant qu'il ouvrait de grands yeux, on lui déroba ses papiers : il se trouva sans argent et sans protecteurs.

Il fut bientôt pressé par le besoin : ses souliers le trahirent d'abord. Quand il se vit littéralement sur le pavé, il employa les moyens extrêmes ; il avait alors terminé son *Hiver*, il alla de boutique en boutique, l'offrant aux éditeurs. Personne ne voulait l'acheter. A la fin cependant, un libraire du nom de Millau le prit pour une faible somme, et, toute minime qu'elle fût, ne tarda pas à la regretter. Le jeune homme n'était pas connu ; on dédaignait son poëme. Sur ces entrefaites, M. Watley, un écrivain secondaire de l'époque, l'ayant lu par hasard, le trouva si beau qu'il se mit à le vanter sans relâche. Un autre littérateur moins oublié, Aaron Hill, fut également frappé de son mérite, et le sombre horizon du poëte s'éclaircit un peu. Ses affaires allaient toujours mal cependant ; les éloges ne nourrissent pas, et c'est une circonstance fâcheuse pour les auteurs, car il n'existe point d'ali-

ment qui pût leur être plus agréable. Dans l'espoir d'obtenir quelque présent, il dédia son ouvrage, selon la mauvaise habitude de l'époque, à un riche individu nommé sir Spencer Compton. L'idole qu'il encensait ne remua pas sur son piédestal ; elle avait des oreilles, mais elles n'entendaient point ; elle avait des pieds, mais ils n'allèrent pas au-devant du grand homme indigent; elle avait des mains, de très-grosses mains peut-être, mais elles ne donnaient pas. Le brave homme d'Aaron Hill prit à cœur cette lésinerie : pour consoler Thomson, il lui adressa quelques vers où il frondait la honteuse avarice des grands, et les fit imprimer dans un journal. Sir Spencer, que la louange n'avait pas ému, se laissa toucher par le sarcasme ; il pria Thomson de le venir voir, et lui remit cinq cents francs. Le jeune homme fut enchanté ; mais il n'en effaça pas moins plus tard la dédicace de son *Hiver,* comme toutes les autres. Pendant qu'il mangeait ses vingt guinées, l'opuscule d'abord si froidement accueilli gagnait chaque jour des admirateurs ; il obtint peu à peu une vogue surprenante. On enleva en quelques mois plusieurs éditions, et l'auteur put désormais narguer l'hôpital.

L'ouvrage méritait cet accueil extraordinaire. Thomson me paraît le premier de tous les poëtes didactiques, le seul que l'on puisse lire avec agré-

ment. C'est qu'il n'a point suivi la route foulée par ses compétiteurs, il a pris sans crainte un chemin de traverse plus frais, plus doux à l'œil. Il ne met point en vers des documents scientifiques, il ne rédige pas une sorte de manuel comme ceux d'Hésiode, de Virgile, d'Oppien et de leurs innombrables successeurs. L'utilité ne le préoccupe jamais : si l'on veut s'instruire, que l'on aille à l'école ; il n'est pas un pédagogue. Il peint les divers tableaux qu'offrent les saisons, cadence réellement une longue ode descriptive, et chante les beautés du monde extérieur, sans vouloir faire un cours de jardinage ou d'agriculture : aussi n'est-il pas didactique, selon l'acception rigoureuse du mot. De là le charme que son œuvre exerce infailliblement : on s'assied avec lui près des ruisseaux, dans l'herbe humide des forêts, à l'heure où le soleil embrase les plaines, sèche les fleurs, alourdit toutes les créatures et invite l'homme au repos, heure solennelle où le fredon monotone de la cigale trouble seul la paix des champs ; on le suit encore sous les bois de mélèzes, parmi les rochers qu'inonde la tempête, sur les hauteurs abruptes des montagnes : on s'émeut de sa joie, lorsqu'il attise, l'hiver, son foyer pâlissant et, à demi plongé dans l'ombre du soir, écoute mugir la bise, ou la vague marine déferler tristement le long des côtes solitaires.

CHAPITRE VI.

Je faisais ces réflexions en moi-même, pendant que je gagnais la Tamise et descendais vers le pont de Richmond. J'étais impatient d'arriver à Twickenham, à cette autre demeure d'un poëte illustre, qui, sans avoir plus de talent que Thomson, a joué un rôle plus considérable dans la littérature anglaise. Au bout d'un quart d'heure, j'atteignis le village au delà duquel se trouve la maison de Pope, et, comme si les tombeaux devaient toujours m'apparaître les premiers, la disposition des lieux me força d'aller voir d'abord l'église où dorment ses restes. Le monument construit en brique, avec sa tour en pierre, tour

caduque et noire, avec ses croisées dont le cintre surbaissé coupe la ligne des montants, au lieu de s'arrondir aux angles pour se joindre à elle, ne m'intéressa, comme on pense bien, que très-légèrement. Le cimetière qui l'environne est fermé, selon l'habitude anglaise, par un mur à hauteur d'appui, et des tourniquets y tiennent lieu de portes. L'intérieur de l'église est mesquin et triste, comme celui de tous les temples bâtis ou seulement meublés par la réforme. De longues stalles en chêne, alignées les unes derrière les autres, couvrent le sol dans toute son étendue ; à une certaine hauteur règnent des tribunes auxquelles l'édifice emprunte un air encore plus sombre et plus monotone. Pas d'autel, pas de centre, pas de lieu consacré spécialement au divin juge pour ramener vers lui la mobile pensée de l'homme ; on dirait moins une construction religieuse qu'une salle d'hôtel de ville ou une chambre politique. L'esprit du Seigneur ne flotte pas sous ces mornes voûtes, on ne sent point pénétrer dans son âme, lorsqu'on franchit le seuil, la douce et profonde paix de l'éternité.

Une cause toute particulière m'empêcha d'ailleurs de ressentir ce calme auguste : au moment où j'ouvrais la porte, un certain nombre de villageois hurlaient, psalmodiaient et nasillaient les chants de leur culte soporifique. Le sacristain,

me voyant arriver, pensa que je venais pour glapir comme les autres ; il me fit signe de marcher doucement, afin de ne pas troubler l'harmonie qui enchantait ses oreilles, me prit par le bras sans la moindre gêne, me conduisit à un banc, plaça devant moi un livre de cantiques et me montra le passage que l'on vociférait. La méprise me sembla divertissante ; je résolus de ne pas détruire la naïve illusion du bonhomme, et, charmé de recevoir une leçon gratuite de musique vocale, je me mis à entonner un verset, ni plus ni moins que si j'eusse été un adepte fervent de l'Église presbytérienne. L'excellent bedeau fut enchanté de ma contenance et de mon ardeur ; pour prouver sa satisfaction, il m'accompagna ou nous accompagna de toutes ses forces. Je chantais depuis une demi-heure, quand j'eus le plaisir de voir les paroissiens se lever et sortir, pendant que l'orgue prolongeait sous la voûte ses derniers roulements. Je m'approchai alors de mon guide ingénu, et lui demandai s'il ne pourrait pas me montrer le tombeau de Pope. Il fit un signe de sa tête presque blanche, me regarda de ses yeux tranquilles, ombragés d'épais sourcils, et me mena sans mot dire vers la tribune de gauche. C'est là, en effet, qu'on voit la sépulture. Un morceau de marbre noir encastré dans la muraille, porte l'inscription suivante :

Alexandro Pope
Gulielmus, episcopus glocesteriensis,
amicitiæ causa figi curavit, 1761 [1].

Et plus bas une épitaphe écrite par le défunt lui-même *pour un mort qui ne voulait pas être enterré à Westminster* [2] ; on la lit sous ce titre dans ses ouvrages. Quant au sens, nous allons tâcher de le rendre aussi bien que possible :

Rois et héros ! tenez-vous à distance :
Laissez en paix dormir un pauvre auteur ;
Il n'a jamais cherché votre faveur,
Il n'a jamais courtisé la puissance ;
Virgile, Horace avaient un moins grand cœur [3].

J'examinai quelques instants la pierre funèbre, puis je descendis pour quitter l'église. Arrivé à la porte, je tirai de ma bourse une petite pièce blanche, et voulus la donner au silencieux gardien ; mais il la repoussa d'un air amical, et me dit avec un sourire paternel : « Un jeune homme

[1] Pope mourut le 30 mai 1744 ; il était né le 22 mai 1688.

[2] Voici le texte : *For one who would not be buried at Westminster.*

[3] Heroes and kings ! your distance keep ;
In peace let a poor poet sleep,
Who never flatter'd folks like you :
Let Horace blush, and Virgil too.

aussi pieux mérite qu'on ait pour lui toutes sortes de complaisances. » Appréciant la délicatesse de son refus et la bienveillante disposition qui animait sa figure, je n'insistai pas davantage. Des remerciments me semblèrent plus convenables ; je lui serrai la main et il disparut. Ainsi se vérifia pour moi ce proverbe populaire qu'*une bonne action ne demeure jamais sans récompense ;* mais je dois dire que c'est la seule fois de ma vie.

Le cimetière de Twickenham renferme le tombeau du père et de la mère de Pope, celui de sir Godfrey Kneller, son ami, peintre renommé chez nos voisins, et celui d'une vieille femme, incrusté dans la muraille de l'église. On lit sur ce dernier :

A la mémoire de Marie Beach,
qui mourut le 5 novembre 1725, âgée de 78 ans.
Alexandre Pope, dont elle fut la nourrice
et qu'elle environna de soins perpétuels
durant un espace de trente-huit années,
a fait poser cette pierre en témoignage de sa reconnaissance
pour une vieille et fidèle servante.

Ainsi tout rappelle à Twickenham l'auteur de la Dunciade; mais rien, j'ose le dire, ne l'honore plus que cet humble monument de sa gratitude. Une larme versée sur la terre où dort le pauvre qui nous aimait, qui a payé notre bienfaisance de son plus pur attachement, larme sans vanité, sans calcul, est une de celles que les anges doi-

vent recueillir et porter pleins de joie aux pieds du Créateur.

Je commençais pourtant à me fatiguer de sépultures. Le meilleur moyen de rentrer dans la vie me sembla d'entrer dans une auberge et de me consoler en prenant des forces. Comme l'on m'apporta un repas aussi peu attrayant que celui du matin, je fus bientôt libre. Je me dirigeai donc vers la maison de Pope. Au sortir de Twickenham, on trouve deux routes : il faut suivre celle de gauche, et le quatrième bâtiment qui s'offre à vous occupe la place où était jadis l'habitation du poëte. La demeure actuelle ne présente que de grands murs jaunes percés de fenêtres ordinaires; l'on ne peut rien se figurer de plus nu. Au reste, je ne savais pas d'abord d'une manière précise en quel lieu je devais voir ce que je cherchais. Lorsque je fus arrivé à l'endroit, je m'arrêtai pour une tout autre cause. Des pierres, des débris couvraient le chemin : sur la droite, une muraille qui longeait la route venait d'être abattue; ses fondements et quelques portions chancelantes, quelques pans irréguliers subsistaient seuls encore. Au delà s'étendait un jardin en friche où la nature reprenait ses droits : elle effaçait les allées, chargeait le sol de mauvaises herbes, déformait les bordures et suspendait le liseron aux tiges des arbustes. Dans un coin s'élevait une

touffe de mélèzes, de pins et de cyprès, une sorte de bocage où les propriétaires de l'enclos étaient sans doute venus bien des fois rêver. Sur ces plates-bandes sinueuses qu'envahissaient l'ortie, la rue, le chardon des drapiers, maintes jeunes filles avaient cueilli des fleurs. Elles s'égaraient dans les avenues, le front pensif, l'âme pleine de nonchalance et de tendresse; leurs pères, leurs fiancés peut-être, les y voyaient accourir toutes joyeuses à leur approche, et de douces causeries succédaient aux merveilles des châteaux en Espagne. Quelle différence actuellement! le vagabond, l'écolier, le mercenaire venaient y folâtrer ou s'y coucher sur l'herbe; quelques jours encore, et il ne resterait pas le moindre vestige de ses premiers hôtes. Ce genre de ruines inspire la même tristesse que les ruines des édifices : l'homme a un si profond besoin d'immortalité qu'il voudrait rendre éternelles ses œuvres les plus passagères, et que leur destruction l'afflige comme la perte d'un ami. Hélas! tout ce qu'il voit tomber lui rappelle sa chute inévitable! Il pleure tous les trépas; car rien ne s'anéantit sans faire éclater, d'une manière plus douloureuse, la voix qui sanglote perpétuellement dans son cœur.

Pendant que je me livrais à la contemplation, un gentleman montant un beau cheval se présenta sur la route. Les campagnards n'ont jamais vu

les curiosités de leur pays et ne donnent que de faux renseignements aux voyageurs; en mainte circonstance on ferait mieux de ne pas leur adresser de questions. Dès que j'aperçus le cavalier, je résolus donc de le mettre à profit : — « Pourriez-vous m'enseigner, lui dis-je, où se trouve la maison de Pope? »

— « La maison de Pope! me répondit-il; elle n'existe plus, mon cher monsieur. Après sa mort, elle fut achetée par lord Clair, que ses exactions dans l'Inde et sa fin tragique ont rendu célèbre. Il la laissa comme il l'avait prise, ne voulant pas en bannir à jamais l'ombre du poëte. Quand Delille la visita [1], elle appartenait à un sir Mindipe et était encore intacte. Depuis lors, je ne sais quel niais l'a renversée pour construire le plat bâtiment que vous avez sous les yeux. »

Et le gentleman me montrait l'édifice avec un air de mépris. Se retournant ensuite vers moi, il ajouta :

— « Si je ne me trompe, monsieur, vous êtes Français; quel charme a donc pour vous une gloire étrangère? »

— « Pope est célèbre en France comme partout [2], répliquai-je : on ne peut s'occuper de la

[1] Avant l'année 1780.

[2] Je rapporte cet entretien comme il a eu lieu; je ne crus pas devoir donner des explications sur mon ori-

littérature anglaise sans apprendre bientôt son nom. J'aurais été fâché de quitter Londres avant de m'être donné le plaisir de faire une promenade à Twickenham. »

— « Vraiment! monsieur, me dit-il; est-ce bien vrai? Les nations d'outre-mer valent mieux que nous alors, car elles honorent la mémoire de nos génies, quand nous ne leur accordons pas même une pensée. Oui, poursuivit-il en regardant les maçons qui travaillaient près de nous, comme s'ils eussent pu le comprendre, oui, les Bretons [1] détruisent tous les souvenirs de leurs grands hommes : ce sont des Français qui viennent en chercher les traces et qui nous donnent l'exemple du respect que nous devrions leur témoigner. »

Comme il disait ces mots, le gentleman patriote sauta lestement à bas de son cheval; il mit la bride dans la main d'un goujat, et reprit :

— « Venez, monsieur, venez : vous pourrez du moins voir encore le jardin de Pope et sa fameuse grotte. Mais vous serez probablement le dernier. »

Nous enjambâmes une frêle palissade, nous

gine à une personne que je voyais pour la première fois, d'autant plus que la teneur de ses discours ne les rendait pas nécessaires.

[1] *Britons*. Les Anglais n'emploient ce mot qu'avec un sentiment d'orgueil patriotique.

descendîmes une petite pente : nous étions arrivés. Mon guide bénévole entra dans la maison, et le propriétaire, en l'absence de son jardinier, vint nous conduire.

Le lieu que nous parcourûmes alors est une langue de terre qui suit le rivage de la Tamise; les flots la bornent d'un côté, le grand chemin de l'autre. Elle est ornée à la manière anglaise, manière que Pope aimait beaucoup ; des pelouses, des sentiers errants, des bosquets aussi naturels que possible, des fleurs de toute espèce, et, au bord de l'eau, des saules qui laissent ondoyer dans la rivière l'extrémité de leur chevelure. C'est un séjour fort agréable : il serait à souhaiter que chaque auteur possédât un pareil asile, pour vivre sans inquiétude et mourir sans trouble. La fameuse grotte servait de communication entre le premier jardin et un second que la voie publique en séparait ; ce deuxième enclos était justement celui qui fixait mes regards, lorsque l'admirateur de Pope était survenu. Cette espèce de tunnel, formé de rocailles, me sembla on ne peut mieux conservé ; les petits miroirs et les coquilles, dont l'avait embelli le chantre d'Héloïse, avaient seuls disparu, grâce aux pèlerins littéraires qui les ont détachés pour les mettre dans leurs collections. Outre la galerie principale, on en remarque une autre qui la coupe à

angle droit et compose un transept, avec des prolongements parallèles à la grande ouverture.

Delille, qui avait vu le séjour de Pope quand il n'avait pas encore subi la moindre dégradation, en a fait un tableau que nous ne pouvons nous dispenser de mettre sous les yeux du lecteur :

Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître et dont Pope est le dieu!
Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom ;
Là, sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles.
Je reconnais l'alcôve où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil ;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve, en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là repose sa mère[1]; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté!
Hélas! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,

[1] Elle a été depuis transportée dans le cimetière de Twickenham.

Un jour tu périras, ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant : celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage.
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.

. . . .

Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.

Pour Delille, ce passage est écrit avec assez de chaleur. L'enthousiasme qu'il exprime doit paraître, au surplus, bien naturel : l'école personnifiée dans Pope a vécu en Angleterre sur le même fonds que le XVIIIe siècle en France; l'imitation des poëtes de Louis XIV leur a également servi de nourriture. L'auteur de la *Boucle enlevée* se présente à nous comme une pâle effigie de Boileau : il est plus sec, plus abstrait, moins spirituel, moins décent et moins pittoresque; ses vers ont plus de roideur et de monotonie. Quel triste langage! Non-seulement ils marchent deux à deux comme des forçats, mais chaque hémistiche compose un membre de

phrase, et le premier contraste avec le dernier : aussi Pope fait-il naître beaucoup moins de plaisir que Despréaux. La *Boucle de cheveux* est inférieure au Lutrin ; les *Imitations d'Horace* et *la Dunciade* ne valent pas les Satires ; l'Art poétique ne redoute pas l'*Essai sur la critique* ; les *Essais moraux* laissent peut-être les Épîtres derrière eux, mais ne les dépassent point de beaucoup ; les odes sur Sapho, Héloïse, sainte Cécile éclipsent l'ode sur Namur, je l'avoue, et ce n'est pas une grande victoire. Pope a de plus traduit Homère comme Bitaubé ou la Mothe, et fait des pastorales comme M. de Florian ou cette aveugle noblesse qui jouait au peuple à Trianon, quand le peuple allait aussi vouloir jouer au monarque. Des deux côtés du détroit la similitude était complète.

Je n'éprouvais donc pas les mêmes sentiments que Delille en parcourant les lieux chantés dans ses *Jardins*. L'admiration de mon introducteur ne me gagnait pas davantage. Pope était, selon lui, l'écrivain le plus libéral de l'Angleterre : il ne laissait jamais échapper une occasion de fronder les grands. J'aurais pu partager cette erreur, si je ne m'étais rappelé ce que dit Johnson : « Ayant vécu sous deux règnes où la cour donnait peu d'attention à la littérature, il affichait un sot mépris pour les rois. Quelques avances

du prince de Galles changèrent néanmoins ses dispositions, et il n'eut rien à répondre quand Son Altesse lui demanda *comment il pouvait aimer l'héritier du trône, lui qui détestait si fort les têtes couronnées.* » Semblable à Voltaire sur ce point, il rechercha toujours l'amitié des seigneurs qu'il tournait en dérision.

Et puis, quel grotesque tribun ! Par une sorte de châtiment providentiel, les railleurs sont presque toujours les hommes les plus dignes d'être bafoués : on voit en eux les types aussi bien que les peintres du ridicule. Ésope et Thersite représentent cette sorte d'individus chez les anciens, l'imitateur de Boileau chez les modernes, et il éclipse terriblement ses aînés. Les biographes nous apprennent qu'il était bossu par devant et par derrière; son extrême faiblesse lui rendait les soins délicats des femmes perpétuellement indispensables. On lui mettait en le levant un corset de toile très-épaisse, sans lequel il aurait été incapable de se tenir debout. Ses jambes étaient d'une maigreur effrayante : pour accroître un peu leur volume, il portait trois paires de bas qu'une servante lui passait et lui ôtait. Il ne pouvait ni s'habiller, ni se déshabiller, ni sortir du lit, ni se coucher tout seul. Le froid le remplissait de terreur : il s'en préservait à l'aide d'un pourpoint en fourrure, qu'il recouvrait d'une chemise en

molleton avec des manches plus fines et d'un gilet de flanelle. Un de ses côtés était contracté. On avait toutes les peines du monde à le tenir propre. Il n'a donc pas eu tort de s'appliquer à lui-même le nom d'araignée [1].

Pour comble d'infortune, ses cheveux tombèrent avant l'âge : aussi portait-il chez lui un bonnet de velours. Son costume de cérémonie était noir, avec une perruque et une épée. Il avait une stature si exiguë, qu'il fallait l'élever sur des coussins pour qu'il pût manger à une table. Dans son enfance, il avait été beau, disait-on : les traits de son visage ne s'étant pas déformés comme son corps, il avait une figure aimable et des yeux pleins d'expression.

Le caractère et les habitudes de Pope s'accordaient supérieurement avec sa tournure et sa forme. L'indulgence, les soins que réclamait son état de langueur lui avaient fait contracter toutes les manies désagréables d'un homme valétudinaire. Il fallait perpétuellement se plier à ses goûts et à ses caprices. Avait-il besoin de sommeil, il s'endormait en compagnie : une fois même il s'assoupit à sa propre table, pendant que le prince de Galles parlait littérature. Dînait-il chez des amis, chez de grands personnages? les

[1] Voyez Johnson et Spence.

domestiques, si nombreux qu'ils fussent, étaient contraints de négliger leur service pour s'occuper de lui. Ses demandes, ses ordres, ses fantaisies ne leur laissaient pas un moment de libre. Lord Oxford en chassa plusieurs de sa maison, parce qu'ils avaient refusé absolument de lui obéir.

Comme tous les individus qui souffrent beaucoup, il avait peine à ne point abuser des jouissances qu'il pouvait se permettre. Il ne se modérait pas en fait de nourriture, par exemple; il aimait les viandes de haut goût et fortement assaisonnées ; dans l'intervalle de ses repas, il mangeait des biscuits et des conserves. Lorsqu'on plaçait devant lui un festin succulent, il se gorgeait sans mesure, et quoiqu'il ne parût point vouloir qu'on lui offrît des liqueurs, il les acceptait toujours. On attribue sa mort à une indigestion de lamproie, un des plus grands plaisirs du monde étant pour lui de savourer ce poisson, qu'il se faisait préparer dans une casserole d'argent.

Il était d'une économie rigoureuse : voulant conserver son indépendance, il fuyait le besoin, ce grand persécuteur de la liberté. Il repoussait toutes les tentations qui ne s'accordaient pas avec sa fortune; mais aussi, dans bien des circonstances, il montrait une avarice prodigieuse. Pour ne pas acheter de papier, il écrivait ses poëmes sur le dos des lettres qu'il recevait : la

copie de son *Iliade*, qui n'a pas été détruite, en offre une preuve curieuse. Il épargnait peut-être ainsi quarante ou cinquante sous dans l'année. Sa manière de traiter ses amis était des plus mesquines; s'il avait deux hôtes à souper, il faisait mettre sur la table une seule pinte de vin, il en prenait lui-même deux petits verres, puis se retirait leur disant : « Messieurs, je vous laisse à vos bouteilles. » Il avait néanmoins l'habitude de répéter que son cœur, sa maison et sa fortune leur appartenaient.

Jamais homme ne se montra plus fier de sa richesse; il parlait de son argent avec délices. Dans ses lettres, dans ses œuvres publiques, il mentionne à tout propos son jardin et sa grotte, ses vignes et son quinconce; il fait sans cesse allusion à son opulence. Le principal objet de ses railleries est la pauvreté, les crimes dont il accuse surtout ses ennemis sont leurs dettes, leur séjour dans de vilaines rues et leur manque de pitance. Il semble partager cette opinion vulgaire : qu'on n'a point de mérite quand on n'a pas le sou. Voilà quel a été le chef du parti classique en Angleterre, digne image de la doctrine qu'il représentait.

Un homme aussi burlesque aurait dû se tenir tranquille et ne jamais provoquer personne; son talent lui eût assuré une bienveillante commisération. Mais il trouvait tout le monde ridicule et

avait toujours le sarcasme à la bouche. Il fronda la plupart de ses contemporains : sa *Dunciade* est une vaste satire où il raille en qualité de sots neuf auteurs sur dix. Le jour de la publication, la foule de ceux qu'il y déchirait assiégèrent la boutique de l'éditeur ; ils firent de grands efforts pour empêcher l'ouvrage de paraître : allocutions, prières, cris furieux, menaces de poursuites légales et de mauvais traitements, ils ne négligèrent aucun moyen. Leurs tentatives échouèrent tour à tour, et le poëme se vendit malgré eux. D'autres offensés s'y prirent d'une manière plus habile : un certain Ducket témoigna publiquement l'intention de bâtonner Pope ; celui-ci, effrayé, changea ses moqueries en éloges. Aaron Hill lui adressa des représentations si énergiques et si dignes qu'il en fut réduit aux excuses, aux dénégations et aux commentaires fallacieux. Dennis se vengea par des représailles, il traita l'agresseur comme il avait lui-même été traité.

Avant cette grande bataille, Pope s'était déjà fait plusieurs querelles. Les *Épîtres*, les *Essais*, les *Imitations d'Horace* et les *Satires* lui avaient suscité bien des ennemis. Le plus terrible de tous fut lady Mary Wortley Montague, qui le châtia d'une façon exemplaire. Ils vivaient d'abord dans les meilleurs termes : le poëte rachitique publia

des vers où il louait la beauté, l'esprit et la science de sa rivale en littérature. Ils travaillèrent simultanément aux *Églogues urbaines* [1] que l'on imprime habituellement dans l'œuvre de celle-ci. Mais peu à peu ils se brouillèrent, et leur malice réciproque envenima la querelle. Lady Wortley, avec la charmante taquinerie de son sexe, charmante lorsqu'elle ne tourne pas au sérieux et qu'on aime d'ailleurs assez les femmes pour y trouver du plaisir [2], ne perdait pas une seule occasion de harceler Pope. Il allait souvent chez lord Oxford, son ami intime : lady Montague, amie intime de lady Oxford, accourait aussitôt, et la guerre commençait. L'irritabilité du poëte lui donnait le désavantage. Sa gracieuse adversaire dirigeait sur lui, sans perdre sa bonne humeur, un feu continu d'espiégleries. Le satirique se fâchait tout rouge : lady Montague poursuivait de plus belle; son ancien panégyriste prenait

[1] Town eglogues.

[2] Pope n'était pas très-galant, comme on peut en juger par ces vers qu'il nous a laissés :

> Why make I friendships with the great,
> When I no favour seek?
> Or follow girls seven hours in eight? —
> I need but once a week.

Il eut cependant une maîtresse nommée Marta Blount, qui demeurait chez lui.

alors son chapeau et rentrait silencieusement chez lui. Lord Oxford avait ensuite toutes les peines du monde à le calmer, à obtenir qu'il revînt une autre fois.

Or, dans un accès de boudeuse colère, Pope fit une grossièreté dont il eut bientôt lieu de se repentir. Son ennemie l'attaquait loyalement; au lieu de riposter de la même manière, il viola toutes les règles de la décence, de la chevalerie et de la générosité. Comme il imitait une satire d'Horace, la première du second livre, il désigna lady Montague sous le nom de Sapho, et, après avoir peint plusieurs femmes violentes, il ajouta :

« N'espérez pas un sort moins cruel de la frénétique Sapho; si vous n'êtes infecté par son amour, vous serez calomnié par sa haine [1]. »

Il était sans doute content de cette lâche vengeance, mais il avait affaire à un antagoniste trop habile pour lui. Doublement irritée comme femme et comme auteur, lady Montague prit sa plume; un formidable génie vint se poser près d'elle, et lui dicta une pièce de vers dont chaque mot semble un coup de poignard. C'est une diatribe amère, écrasante, à laisser un homme sur la

[1] Slander or poison dread from Delia's rage;
From furious Sapho scarce a milder fate,
Pox'd by her love or libell'd by her hate.

place. Jamais railleur n'a été châtié, bafoué, conspué de cette manière. On en jugera par les extraits que nous donnons; l'opposant à Horace, elle lui dit :

« Ton style est une image du sien, comme toi de la race humaine : nous voyons en toi notre espèce sous une forme burlesque, tu la représentes comme une peinture d'auberge ; une ressemblance pareille est un outrage pour nous.

« Horace a le droit de rire, il se montre délicat, il est clair ; toi, tu railles grossièrement ou tu lances d'inintelligibles plaisanteries. Son style est élégant, sa diction harmonieuse ; nul ne peut lire tes vers difformes, durs comme ton cœur et obscurs comme ta naissance.

« S'il a des épines, elles croissent près des roses ; à voir les tiennes, on dirait celles du chardon et du houx, avec cette exception toutefois que, nées dans un mauvais terrain et sauvages comme les plantes nuisibles, elles paraissent un produit de la fatigue. La satire devrait imiter le rasoir poli qui blesse en effleurant la peau, avant qu'on puisse le voir ou le sentir ; la tienne est un couteau d'écaillère qui hache et qui brise. Tu as la rage, mais tu n'as point le talent de l'invective. Tu comprends la haine comme les grossiers libertins comprennent l'amour ; tu as cette fureur brutale qui nuit sans distinction de person-

nes, comme la luxure brutale jouit sans choisir. Ne te bornant ni au vice, ni à la folie, l'objet de ton aversion est l'espèce humaine entière. Tu fais ta proie de tout, qu'on te cède ou qu'on lutte. C'est une provocation, à tes yeux, que d'exister.

« Mais si tu aperçois un cœur noble et généreux, tu lances ton dard avec une double force. Tu n'épargnes ni la dignité, ni l'innocence, ni l'âge, ni le sexe, ni les trônes, ni les tombeaux. Non-seulement on te rappelle en vain à la justice, mais les bienfaits n'arrêtent pas ta démence : qu'on emploie l'un ou l'autre moyen, on te trouvera toujours aussi ingrat que tu es injuste.

« La jeunesse, la beauté même ne peuvent adoucir l'éternelle rancune de ton âme : des charmes qui attendriraient le fanatisme religieux, qui fléchiraient l'orgueil et embraseraient la vieillesse ! Mais comment la beauté te remplirait-elle d'émotion, toi qui n'es pas plus fait pour aimer que pour être aimé ? C'est un effet de la justice divine qu'une pareille âme soit logée dans un pareil corps : une créature aussi odieuse devait vivre de haine.

« Quand Dieu te forma, il te dit, selon toute vraisemblance, comme au serpent qui trompa Ève : « Conçois une antipathie profonde pour l'humanité ; qu'il y ait entre vous une guerre éternelle. » Mais prends garde de voir s'effectuer

le reste de la sentence : pendant que tu lui mords le talon, prends garde qu'elle ne t'écrase la tête. »

Cette verve se soutient jusqu'au bout du morceau. On ne trouve d'égal chez nos voisins que l'amère satire où Byron a flagellé d'autres railleurs. « Si tu vis encore, poursuit-elle, si l'on ne t'a pas rompu les membres, si l'on ne t'a pas meurtri la peau, si l'on n'a ni fouetté, ni souffleté, ni frappé du pied ta pauvre petite carcasse, ce n'est point que l'on manque de sens ; mais tu es si abject, qu'on te regarde et qu'on te méprise. » Elle lui annonce pourtant que son impunité ne durera pas : il calomnie des gens qui ne savent point écrire ; ceux-ci pourront bien étriller à leur tour un homme incapable de se battre. On finira aussi par éviter de lire ses ouvrages comme on évite sa personne, on lui fermera en même temps son esprit et sa porte. Elle lui assène pour finir un coup d'une rare violence :

« Ne blâme point alors la justice du monde, en te voyant proscrit et solitaire ; car si légalement pour tuer il faut donner la mort, selon la conscience le meurtre est dans la volonté. Puis donc que tu poignardes lâchement les noms, et tentes au moins d'assassiner notre honneur, partage le sort du premier assassin : que ton crime ne soit jamais ni expié, ni oublié. Que le genre humain te haïsse comme tu le détestes ; portant

sur ton corps difforme le signe de ton esprit pervers, stigmatisé comme Caïn par la justice divine, sois errant comme lui sous la malédiction de l'Éternel. »

Accablé d'une si vigoureuse défense, Pope n'osa répondre un seul mot. Il ne jugea pas prudent de continuer la lutte avec une pareille jouteuse, il se blottit dans un coin, et attendit, pour prendre sa revanche, le passage d'une personne plus douce. Tirant alors son épée, il se dédommagea de son affront sur un ennemi incapable de résistance.

Le gentleman avait donc beau s'échauffer, il ne me communiquait pas son enthousiasme. Je regardais tranquillement le séjour du poëte, avec l'intérêt d'un historien sans doute, mais non pas avec la joie d'un admirateur. La nuit approchait cependant, et il fallait quitter la place. Nous allions sortir, lorsque le propriétaire nous barra le passage : il sommait chacun de nous, disait-il, de lui donner un schelling, non pas pour lui assurément, mais pour son jardinier, qui était allé faire une course. A peine eut-il achevé sa réclamation indécente, que son compatriote devint rouge de fureur.

— « Misérable ! s'écria-t-il, plat mendiant ! devrais-tu recevoir ainsi un étranger qui honore ton pays, en venant visiter une demeure que tu

ne posséderais pas, si l'Angleterre respectait davantage ses plus nobles fils ! Tu veux de l'argent, canaille, tu veux de l'argent, tu en auras. »

Il prit alors subitement dans sa poche des *pence* et des demi-schellings pour la valeur qu'on nous demandait, et les lança dans les jambes du rustre, en continuant de la sorte :

— « Ramasse, chien, ramasse, et bénis le ciel de ce que je ne t'applique pas ma cravache sur la figure. »

Il me sembla qu'il passait les bornes, et je craignais qu'une rixe n'eût lieu, quand je vis le maître de l'endroit se baisser flegmatiquement et recueillir les pièces de monnaie, comme si elles étaient tombées par hasard, sans se préoccuper des invectives du gentleman. Ce trait me parut sublime : je reconnus le génie mercenaire de la Grande-Bretagne à cette avidité imperturbable, comme son génie chevaleresque et poétique à la fureur de mon compagnon. La bassesse du propriétaire finit la dispute, son antagoniste laissa échapper un sourire de parfait dédain, et nous sortîmes. Une fois dehors, je voulus rendre au gentilhomme ce qu'il avait donné à mon intention, mais il se récria.

— « Pour l'honneur de l'Angleterre et de la France, dit-il, vous ne voudriez pas me faire cette injure. C'est moi qui dois vous demander

pardon d'une malhonnêteté que je regrette de n'avoir pas mieux punie. »

Comme il articulait ces mots, il prit la bride de son cheval et se mit en selle. Je le remerciai vivement de sa complaisance ; il me tendit la main, m'adressa de bienveillants adieux, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

J'étais las de marcher depuis si longtemps. Le départ du gentilhomme m'avait en outre causé une sourde tristesse : les âmes sympathiques sont fort rares : on ne les trouve point sans plaisir, et on ne les quitte pas sans regret. Je ne crus donc pouvoir mieux faire que d'aller m'asseoir dans le bouquet d'arbres du nord, où Pope avait jadis enterré sa mère ; un banc de gazon m'invitait à y songer en prenant du repos. Dès que je fus sous l'ombre mélancolique de ces pins qui avaient vu pleurer le chantre d'Héloïse, ses bonnes qualités se présentèrent à ma mémoire. C'était un excellent fils ; les hommages dont on l'entoura ne diminuèrent ni son respect, ni sa tendresse pour ses parents. Quel que fût son orgueil, il se montrait soumis avec eux ; quelle que fût son irritabilité, il était toujours doux à leur égard.

Son avarice habituelle ne l'empêcha pas de se conduire généreusement dans nombre d'occasions. Sur ses vingt mille livres de revenu, deux

mille cinq cents étaient employées à des charités. Il récompensait d'une manière fort libérale les soins qu'on lui donnait. Il fit cadeau de cent guinées à un certain Dodsley, pour qu'il pût ouvrir une boutique ; et, dans la rente de mille francs qu'il avait assurée au poëte Savage, la moitié sortait de sa poche : des souscriptions fournissaient le reste.

Il accomplissait avec zèle les devoirs de l'amitié. Il ne rompit aucune de ses liaisons par la froideur ou l'injure : dans l'affaire de lady Montague, on ne sait qui lança les premiers traits. Une fois qu'il avait inspiré de l'attachement, c'était pour toujours. Comme aux approches de la mort il avait le délire, Bolingbroke dit en pleurant sur sa malheureuse situation : « Je n'ai jamais connu un homme plus tendre pour ses amis intimes, ni un cœur plus philanthropique. » Ses dernières paroles témoignèrent de ses affectueux sentiments : « Il n'y a de méritoire ici-bas que la vertu et l'amitié ; celle-ci n'est même qu'une portion de la vertu. »

Essentiellement laborieux, le travail lui paraissait moins une fatigue qu'un plaisir. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait perfectionner ses dons naturels. Il lisait les vivants et les morts ; il profitait des conseils, et ne s'en tenait pas au bien quand il espérait obtenir le mieux. Il regardait

l'art comme le but de sa vie : son premier soin était de faire des vers, son second de les corriger.

Il avait donc ses mérites aussi bien que ses défauts. Pauvre créature malingre et tourmentée de douleurs perpétuelles, il a droit à plus d'indulgence que beaucoup d'autres. Ses angoisses ne le terrassèrent point; il lutta vaillamment contre sa faiblesse, et tira des organes débiles que le sort lui avait donnés le meilleur parti possible : des hommes robustes n'en font pas autant que lui. Presque tous ses ridicules venaient de sa triste conformation. Doit-on le plaindre ou le blâmer? Hélas ! tel est notre malheureux destin ! nous portons non-seulement la peine, mais encore la responsabilité des fautes de la nature.

Voilà quelles idées, quels souvenirs me ramenaient à la justice par la bienveillance, et me montraient le bon côté du poëte dont je n'avais vu que les imperfections. Pendant que je méditais de la sorte, la rosée vint m'avertir qu'il fallait chercher un gîte. La nuit la plus profonde régnait sous les branches des pins; mais au delà, un ciel clair, transparent et froid, brillait avec une ironique splendeur. Vénus jetait une clarté si vive, qu'elle traçait une marque lumineuse sur les nuées légères qui passaient devant elle. Pas de lune du reste; les moindres constellations frappaient la vue et l'entraînaient dans les abîmes de

l'infini. Autour du bocage, une vapeur lourde, rampante, argentée, couvrait les champs comme une sorte de duvet. L'ombre et le silence avaient endormi la nature; aucun souffle de vent n'agitait les noirs squelettes des arbres. Je gagnai la plus prochaine hôtellerie, non sans admirer le pouvoir qui a su rendre attrayants pour l'homme tous les aspects du monde extérieur.

CHAPITRE VII.

Le lendemain, quand je me levai, le plus beau ciel de printemps s'offrit à ma vue ; des nuées légères y traçaient mille formes bizarres : ici, c'était un banc floconneux et pommelé, qu'on aurait pris pour de la nacre ; là, deux grandes traînées de vapeurs s'ouvraient comme les ailes d'un oiseau gigantesque, et paraissaient emporter le globe à travers l'infini ; dans une autre section, la brume simulait une gaze éclatante, ou, divisée en minces filaments, roulée en volutes irrégulières, semblait une chevelure soyeuse mêlée par l'amour. Le soleil, illuminant et colorant toutes ces figures, achevait de rendre le tableau splendide.

Ayant interrogé mon hôte avant de partir, il m'apprit que Louis-Philippe a longtemps vécu en

légèrement recouvertes d'une parure empruntée.

Sous le ciel de la Grande-Bretagne, et sur la terre de France, l'école régénératrice invoqua les mêmes principes. Walpole les a exposés mieux que personne dans la préface de son *Château d'Otrante* et dans quelques-unes de ses lettres. Il dit dans la première qu'il a voulu fondre ensemble deux espèces de romans, l'ancien et le nouveau. Celui-là n'était qu'imagination et improbabilité; celui-ci cherche toujours à copier la nature et la rappelle quelquefois avec bonheur. L'invention n'y manque pas; mais une stricte adhérence à la vie journalière en a fait bannir les grandes ressources de la poésie. D'un autre côté, si cette méthode brise l'essor de l'art, elle n'est qu'une juste réaction contre la méthode précédente, qui négligeait totalement la vérité. Les actions, les sentiments, les discours des personnages étaient aussi peu naturels que les machines employées pour les mouvoir. Je trouve excellente cette définition anticipée du roman, tel qu'il est devenu sous la plume de Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, Walter Scott, Chateaubriand, George Sand, Alfred de Vigny, Cooper, Gœthe et leurs imitateurs. L'observation n'y règne pas solitairement, comme dans Lesage et Smollett, l'idéal s'y joint au réel pour enfanter des chefs-d'œuvre.

La seconde question traitée par Walpole est

de savoir si l'on peut unir le comique et le tragique. Il a cru devoir les mêler à l'exemple de la nature : Shakspeare lui semble d'ailleurs un grand modèle qui justifie cette association. *Hamlet* et *Jules César* ne perdraient-ils pas beaucoup de leur merveilleuse beauté, si l'*humour* des fossoyeurs, les extravagances de Polonius et les lourds quolibets du peuple romain étaient ou omis, ou remplacés par des tirades majestueuses? L'éloquence d'Antoine, la noble harangue de Brutus, si artificieusement simple, ne sont-elles pas rehaussées par les exclamations naïves de leurs auditeurs? Ces traits font souvenir de l'artiste grec qui, pour donner l'idée d'un géant dans l'étroite dimension d'un cachet, y représenta un jeune garçon mesurant le pouce du colosse.

A ce propos, l'illustre châtelain se moque de Voltaire. Dans ses notes sur Corneille, ce dernier avait dit que le mélange du bouffon et du sérieux était une chose intolérable; Walpole le réfute en lui citant des passages tirés de ses publications précédentes, où il soutient absolument le contraire. Il lui demande alors quelle peut être l'importance de son avis. Sa dérision ne se termine point là; mais il nous suffit d'avoir montré que chez les Anglais comme chez nous, Voltaire, le faux et inconséquent novateur, fut tout d'abord proscrit par les soutiens de la réforme.

Walpole blâme encore la pompeuse étiquette du théâtre français. Plusieurs endroits du Commentaire lui semblent autoriser cette opinion, que le principal mérite de nos poëtes consiste à faire la voltige, malgré les chaînes dont ils sont liés : il ne voit là qu'*un méprisable travail,* que *des puérilités difficiles.*

Ce qu'il écrivait de son *Château d'Otrante* à madame du Deffant achève de dessiner ses tendances littéraires. « Je ne l'ai point écrit, dit-il, pour ce siècle-ci, qui ne veut que de la raison froide. C'est, de tous mes ouvrages, l'unique où je me sois plu. J'ai laissé courir mon imagination ; les visions et les passions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des règles, des critiques et des philosophes, et il me semble qu'il n'en vaut que mieux. Je suis même persuadé que dans quelque temps d'ici, quand le goût reprendra sa place, que la philosophie occupe, mon pauvre *Château* trouvera des admirateurs. Il en a actuellement chez nous : je viens d'en donner une troisième édition [1]. » Walpole devinait donc fort bien les changements qui allaient s'opérer dans la littérature, et ne se faisait point illusion en pronostiquant le durable succès de son livre. On

[1] Walpole avait établi à Strawberry-Hill une presse qui lui servait à imprimer ses ouvrages et à réimprimer des livres curieux devenus fort rares.

le réimprime fréquemment au delà du détroit; pas de collection populaire et à bon marché qui ne le renferme.

Ajoutons qu'il mérite l'estime dont on l'honore : c'est une histoire fantastique habilement composée. Le merveilleux y est introduit avec un art et une foi naïve qui persuadent le lecteur, des événements extraordinaires y sont racontés comme s'ils étaient les plus simples du monde. L'ensemble du livre a d'ailleurs un caractère surnaturel, de sorte que rien ne détruit l'unité de l'impression. Les manières des héros y concourent également : le principal personnage a une telle fougue et se détermine à une soudaineté si grande, que sa bizarrerie engendre une sorte de fantastique morale ; il s'unit au fantastique matériel et en double la puissance. J'ignore si Hoffmann avait lu *le Château d'Otrante;* j'ignore s'il l'a pris pour type, mais il a toujours soin de combiner ces deux éléments à la façon de Walpole. Les lois qui gouvernent l'intelligence n'étant pas moins suspendues que les lois physiques, tous les souvenirs de la réalité s'éloignent à la fois : on pénètre au sein d'un mobile univers où la conception de l'auteur joue le rôle de la Divinité. Dans *le Château d'Otrante,* néanmoins, les personnages subalternes se laissent guider par les motifs d'action auxquels obéit la foule

des hommes. Mais les prodiges ne les étonnent point, et leur naturel aide à croire au merveilleux qui les entoure. Ce n'est pas, du reste, une faible gloire pour Walpole, que l'auteur des *Puritains* l'ait nommé son aïeul littéraire. L'ouvrage qui nous occupe est en effet le premier roman historique publié dans la Grande-Bretagne. Les mœurs, les costumes, les pratiques religieuses, les actions habituelles du moyen âge y sont décrits ; les heaumes, les cuirasses, les haches d'armes y étincellent : on y parcourt de vastes souterrains, et, lorsqu'on revoit la lumière, c'est pour entendre hennir les destriers des comtes, les palefrois des châtelaines.

J'avais donc mille raisons de m'éloigner à contre-cœur, sans avoir vu autre chose qu'une petite cour, des fenêtres en ogive garnies de vitraux peints et une attique crénelée. Une fois dans l'élégant manoir, j'aurais pu me livrer aux songes des temps évanouis. Chaque objet eût fait naître en moi des sentiments divers, mais d'une égale douceur. Le premier habitant du logis me serait bientôt apparu au milieu de ses richesses, tel que le dépeint miss Hawkins : grand et fluet de taille, le visage et les mains d'une pâleur maladive, se tenant sur la pointe du pied ; le chapeau sous le bras, selon la mode du siècle ; des bas de soie gris aux jambes, portant un habit

couleur de lavande. Il m'aurait semblé voir son étrange figure, si longue, si volumineuse et si froide, où ressortaient ses yeux brillants et scrutateurs : sa voix si douce eût flatté mon oreille. Combien mes regrets se fussent accrus si l'on m'avait prédit que cette belle collection serait, avant peu, mise à l'enchère et dispersée pour toujours ! Elle a été vendue il y a deux ans. Sous les traits d'un domestique, le sort m'a fait une malice irréparable.

Pour me consoler, je marchai en toute hâte vers Hampton-Court, monument d'une bien autre importance. L'air était doux, le chemin pittoresque, des brises profondes annonçaient le retour de la belle saison : je me trouvais heureux! oui, j'étais heureux, car la vie des cités accroît pour nous le charme de la nature. La haie sans feuillage, la plaine monotone, le sillon désert et le lointain blafard me séduisaient également. De larges espaces se déroulaient au moins devant mes yeux ; des insectes hâtifs murmuraient dans l'herbe, et le ciel déployait sur ma tête sa radieuse coupole.

Je traversai promptement la bourgade et le parc, sauf à y revenir ensuite, quand j'aurais vu le château.

FIN DU TOME PREMIER.

exil à Twickenham. On le voyait alors trotter sur un petit bidet, manifestant les goûts les plus champêtres, visitant les fermiers d'alentour, et ne songeant qu'aux diverses méthodes employées par l'agriculture. Il habitait une maison située en face d'une île qu'on nomme l'*Ile du pâté aux anguilles* (Eel-Pie Island); un certain Murray de Cally en était propriétaire. De hauts peupliers se balancent devant l'édifice; les brouillards de la Tamise entretiennent la fraîcheur des gazons. Il y prenait souvent le plaisir de la pêche, lui qui était destiné, comme saint Pierre, à devenir un pêcheur d'hommes. Profondes ténèbres du sort! Qui eût prédit, en le voyant si tranquille au bord de l'eau, qu'il régenterait, plus tard, une nation fière et active? De quel étonnement n'eût-il pas été lui-même frappé, si quelque génie, se dressant parmi les roseaux du fleuve, lui eût crié : « Tu seras roi! » Il eût abandonné son puéril amusement, et passé le reste du jour dans les calculs de l'ambition.

Je sortis de l'auberge. La villa de Pope, en deçà de laquelle j'avais couché, se présenta bientôt à mes regards pour la deuxième fois, puis j'aperçus la demeure d'Horace Walpole, sa maison de Strawberry-Hill[1], qui en est peu éloignée.

[1] Ce mot, en anglais, veut dire *la colline des fraises*.

Le terrain où il la fit construire appartenait d'abord à une mistress Chenevix, ancienne bimbelotière ou marchande de joujoux. Elle y possédait une petite habitation qu'il lui acheta durant l'année 1747. Voici comment il la dépeint dans une lettre :

« Elle s'élève au milieu de prairies émaillées, ceintes de vertes haies. Un Euphrate en miniature y égare ses ondes, et le chardonneret y agite ses ailes. Deux routes superbes, que vous trouveriez poudreuses, m'amènent continuellement des voitures ; les bateaux passent sous ma fenêtre, d'un air aussi grave que les barons de l'Échiquier. Les promenades de Ham et les collines de Richmond bornent la perspective; mais, grâce à Dieu, la Tamise me sépare de la duchesse de Queensberry ! Des douairières, aussi pressées que les carrelets, abondent autour de moi, et l'ombre de Pope glisse justement sur l'herbe de mes pelouses, par un clair de lune très-poétique. J'ai assez de terrain pour y établir une ferme comme celle de Noé, lorsqu'il mit dans son arche un couple de tous les animaux; mon logis est cependant un peu plus propre que le sien ne devait l'être quand ils furent ainsi restés quarante jours ensemble. Les Chenevix l'avaient disposé pour eux. Il y a, au second étage, ce qu'ils nomment la bibliothèque du mari : on y voit

trois cartes, une tablette et un télescope boiteux, sans le moindre verre [1]. »

Le fils d'un ministre ne pouvait se contenter d'un si modeste asile. Bientôt donc la première demeure fut renversée ; un château gothique lui succéda lentement. La correspondance de Walpole offre peu de détails sur sa construction. En juin 1753, il allègue à George Montagu, pour s'excuser de ne pas lui avoir rendu visite, que les travaux demandent sa présence. Il fait peindre son escalier ; les armoiries indiqueront l'ancienne noblesse du propriétaire. On a placé dans la lanterne qui surmonte la spirale des vitraux de couleur : ils y jettent une aussi imposante obscurité que s'ils dataient des jours d'Abeilard ; tout en haut, on rencontre l'armure d'un chevalier. Ce monument occupa donc Walpole plusieurs années de suite. Deux causes différentes néanmoins l'empêchèrent de devenir très-remarquable. D'une part, l'élégant archéologue était peu généreux : non-seulement il ne donnait point, même lorsque sa libéralité lui eût fait honneur, comme le prouve son indigne réponse à Chatterton, mais il n'avait pas honte de lésiner sur toutes ses dépenses. L'amour du beau ne corrigeait nullement son avarice, et il tâchait de se procurer les œuvres d'art

[1] *Horace Walpole's private correspondence.*

au plus bas prix possible. Une seule fois il démentit ce caractère sordide : quand la pension de 6,000 livres que madame Du Deffant recevait de la cour fut réduite de moitié par l'abbé Tremblay, il lui demanda comme une grâce et à genoux, disait-il, de lui permettre qu'il complétât la somme chaque année. Son affection pour une vieille amie l'emporta sur ses goûts habituels.

L'architecture ogivale n'en triompha point. Horace Walpole économisa sur les matériaux; il rejeta la pierre comme trop coûteuse, ou du moins n'en fit qu'un usage borné, pendant qu'il prodiguait le plâtre et les lattes. C'était une manière étrange d'imiter les robustes forteresses de ses pères. Le monument n'a d'ailleurs que deux étages, au lieu de s'élancer vers le ciel, comme tous les édifices gothiques. La seconde cause d'imperfection pour ce château fut la maladresse des ouvriers : ils ne connaissaient point, et ne reproduisaient que gauchement le style du moyen âge ; il leur fallait le temps de s'y habituer. Les occasions ne leur manquèrent pas ; l'exemple de Walpole fut bientôt suivi, comme le constatent ses lettres.

Une muraille crénelée, mais fort basse, entoure le jardin; au milieu on trouve une porte gothique, derrière laquelle s'élèvent immédiatement les constructions. Dès que je fus à cet en-

droit, je sonnai, dans l'espérance qu'on allait me laisser voir le bâtiment et la collection d'objets de toute espèce qu'il renfermait. Un gros domestique, bien vêtu, bien tenu, ciré, poudré, lustré, m'ouvrit majestueusement la porte. J'essayais d'entrer, quand il s'y opposa. Je lui fis alors une demande dans les règles : *I cannot let you go,* je ne puis vous laisser passer, fut toute la réponse que j'en obtins. Je le priai de me dire si ses maîtres étaient au logis, l'assurant qu'ils me permettraient de visiter leur demeure : *I cannot let you go,* me répliqua-t-il. Je lui offris de l'argent ; et comme il se disposait à me répéter ses mots sacramentels, je doublai la somme. Il m'écouta en souriant ; je poursuivis. *I cannot let you go,* me dit-il une dernière fois ; et, m'éloignant avec précaution, il me ferma la porte au nez.

Peu s'en fallut que je ne perdisse patience. J'eus envie d'escalader la muraille. Venir de si loin et être si brutalement repoussé, quand on allait examiner un lieu intéressant à plusieurs égards ! Je demeurai près de la porte, ne sachant ce que je devais faire. Je n'ose dire avec quelle chaleur j'envoyai au diable toute l'aristocratie anglaise, la plus inhospitalière du monde. Cette caste insolente se figure avoir un droit de possession illimité sur les objets d'art qu'elle achète. Dans sa ladrerie superbe, elle vous en refuse

même la vue; de quel droit les regarderiez-vous, puisque vous ne les avez point payés? Eux, à la bonne heure! Ils sont les propriétaires de ces chefs-d'œuvre, eux seuls peuvent en sentir le mérite. Aussi écrivez-leur des lettres doucereuses pour être admis dans leurs châteaux, ils ne vous répondront même pas. Je voulus ainsi attendrir le duc de Sutherland; je revins deux fois à la charge : l'orgueilleux ne me donna pas signe de vie.

Je maugréais d'autant plus, que la collection d'Horace Walpole avait été parfaitement conservée depuis sa mort, survenue en 1797. Pour qu'on ne la laissât point dépérir, il légua Strawberry-Hill à mistress Anne Damer, avec 2,000 livres sterl., sous la condition qu'elle le maintiendrait en bon état, qu'elle y résiderait, et ne pourrait en disposer qu'au profit de la comtesse de Waldegrave. Ç'aurait d'ailleurs été un digne sujet d'étude que ce musée gothique, analogue à celui de M. du Sommerard, et antérieur d'au moins soixante ans. Walpole prépara chez nos voisins cette transformation littéraire qui germait alors chez nous et devait bientôt amener un printemps poétique.

La littérature anglaise, séduite par la nôtre, abandonnait les routes fleuries de la civilisation et de l'art modernes pour se blottir dans les antres du passé. Plus on songe à cet engouement, plus il semble bizarre. Tout milite en faveur de

la tendance contraire : les séductions de la vie et de la réalité présentes sont si grandes, que rien ne devrait l'emporter sur elles; il ne devrait plus rester à l'âme qu'une vague et molle attention pour les blafardes images d'une période complétement évanouie. C'est l'opposé qui a lieu. Chez les Anglais, néanmoins, la théorie classique, transportée dans la Grande-Bretagne par Charles II, prince élevé en France, où il avait adopté les mœurs, le costume et le goût français [1], n'exerça toujours qu'un empire restreint, ne gouverna pas le domaine entier de la poésie, et fut bientôt dépouillée, comme une usurpatrice, du manteau royal. Si ailleurs elle avait été une arme de guerre contre le catholicisme, elle fut là un moyen de réaction contre les principes puritains. Les cavaliers se faisaient une joie de choquer jusque dans leurs plaisirs, jusque dans leurs moindres locutions, la bigoterie de leurs adversaires. Les démocrates béats roulaient des yeux pleins d'horreur, en entendant ou en voyant imprimées ces abominations païennes. Mais le succès des formes gallo-grecques, déterminé par des causes transi-

[1] Il y contracta même une préférence secrète pour la religion catholique. Tout le monde sait qu'après sa mort on trouva dans son cabinet des papiers remplis d'arguments favorables à cette croyance. Jacques II, son successeur, eut la folie de les mettre au jour.

toires, ne pouvait durer longtemps. Deux générations les acceptèrent sans murmure; la troisième protesta. Horace Walpole, né en 1717, avait vingt-sept ans lorsque mourut Pope, chef de la seconde [1]; il pouvait donc exercer dès ce moment une certaine influence. Collins, Gray, Thomas Warton, Beattie, Chatterton, Percy et quelques autres secondèrent ses efforts, soit en reprenant la harpe nationale, soit en arrachant à l'oubli les vieilles ballades et les hauts faits des anciens jours. Notre auteur se distingua dans ces deux sortes de travaux; Robert Burns, Cowper, Ellis, Clara Reeve, Mackensie, George Crabbe le misanthrope, et la sombre Radcliff dont Walter Scott fait un si grand éloge, continuèrent ce mouvement. Héritiers et précurseurs à la fois, ils le transmirent à la génération des Moore, des Southey, des Wordsworth, des Coleridge et des Byron qui acheva la réforme. Néanmoins l'esprit anglais, même quand il se montra le plus docile, garda toujours une portion d'indépendance; il n'accepta point humblement la théorie classique. Deux ou trois auteurs lui obéirent seuls d'une manière complète. On retrouve dans les autres le goût national et les formes de la poésie moderne,

[1] Dryden, chef de la première, était mort en 1700. Pope le suivit dans la tombe en 1744.